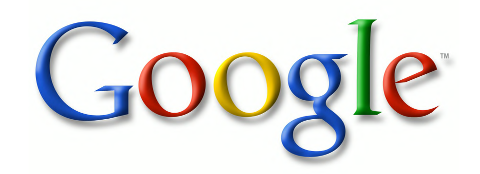
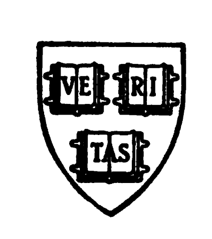



VE RI
TAS



ŒUVRES
DE MOLIERE.



Peint par P. Mignard | Gravé par L. J. Cathelin

Tiré du Cabinet de M. Molinet.

ŒUVRES DE MOLIERE,

AVEC

DES REMARQUES GRAMMATICALES;

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÉCE,

PAR M. BRET.

TOME PREMIER.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

Le protecteur, je dirai plus, l'ami du célèbre Auteur de la Métromanie, eut à coup sûr été celui de l'inimitable Molière. C'est à ce titre de soutien & d'ami des Arts que vous ont transmis tant de Secrétaires d'État de votre nom, vos prédécesseurs &

vos modèles ; c'est à ce titre, dis-je, autant qu'à votre naissance illustre & à la dignité de vos fonctions, que je fais aujourd'hui l'hommage de la nouvelle Édition du Père de la Scène comique Françoise.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, BRET.

TABLES

DES PIECES

CONTENUES DANS CETTE ÉDITION.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME.

TOME CINQUIÈME.

TOME SIXIÈME.

Fin des Tables.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE COMMENTAIRE sur Despréaux, celui qu'un homme de génie n'a pas dédaigné de faire sur le grand Corneille, ont dû naturellement conduire à l'espérance d'en voir un sur Molière.

Peintre exact & sûr du cœur de l'homme, Molière ne peut vieillir à cet égard; ce ne sont point des finesses qu'il a apperçues, ce sont des traits caractéristiques qu'il a approfondis; c'est la nature, dont sa main habile a écarté le voile auquel s'arrêtent les vues foibles & peu perçantes.

Un portrait de *Vandick*, une tête de *Rhimbrandt*, ne passeront jamais au garde-meuble, malgré la différence des ajustemens modernes avec ceux du tems de ces grands hommes. La langue dont s'est servi *Montaigne* est à peine la nôtre; mais ses Essais admirables seront toujours l'histoire la plus précieuse & la plus complette de nos sottes opinions, de nos inconséquences & de nos travers, parce qu'il les a puisés dans la nature de l'homme.

Aussi philosophe, aussi fidèle scrutateur que Montaigne, Molière, du côté du ridicule, de la sottise, du mauvais goût, & de tous les abus de la raison & de l'esprit, a vu l'homme civilisé tel qu'il est & tel qu'il sera toujours essentiellement; ses portraits ne diffèrent de nous aujourd'hui que par des nuances légères, & qui regardent plus la superficie que le fond des choses.

On ne cherche pas à donner à ce Commentaire plus d'importance qu'il n'en a; cette différence de superficie en doit être le principal objet.

Molière devient chaque jour plus étranger parmi nous pour les détails de mode & d'ajustemens, & nous voyons que nos acteurs le naturalisent sur ce point le plus qu'ils peuvent, soit par le retranchement, soit par le changement de quelques mots, auxquels ils en substituent d'équivalens lorsqu'ils le peuvent avec facilité.

On se souvient d'avoir vu jouer, au commencement de ce siècle, l'*École des Maris*, par le fameux *Baron*, habillé comme le seroit aujourd'hui un citoyen du caractère & de l'âge de *Sganarelle*.

Cette épreuve n'a pu se faire sans plusieurs altérations dans le dialogue de la pièce; mais comme l'essai de cet acteur n'a point été suivi, on est re-

venu, pour ce personnage seulement, à la *fraize*, à la perruque à calotte, & à tous les ajustemens du costume de 1650.

C'est une contradiction peu soutenable dans la représentation de quelques pièces de cet auteur, de voir les personnages ridicules y conserver la vieille manière de s'habiller, tandis qu'aucun des autres acteurs n'y suit cet ancien usage.

Avec quelques changemens convenus dans le dialogue de ces comédies, on feroit disparoître ce contre-sens, & leur effet moral ne pourroit qu'y gagner. *Harpagon*, vêtu comme un de nos avares, feroit plus d'impression sur nous. Son pourpoint, ses aiguillettes & son vieux haut-de-chausse, nous empêchent de retrouver sous ses traits l'avare de notre quartier : lui-même se méconnoît à la faveur des différences extérieures qu'il voit entre *Harpagon* & lui, & il se dispense de rougir.

Dans la scène première du second acte du *Misantrope*, Molière peint *Clitandre* d'une façon à le faire reconnoître dès qu'il paroîtra. *Sa perruque blonde, ses grands canons, son amas de rubans, sa vaste ringrave*, doivent le distinguer de ceux avec lesquels il doit entrer dans la scène cinquième ; mais rien de tout cela ne paroît aujourd'hui, &

l'acteur chargé du rôle de ce fat, n'en imitera tout au plus *que sa façon de rire & son ton de fausset* [1].

Peut-être seroit-il à souhaiter qu'on pût remplacer ces détails, qui ne peignent plus rien, par d'autres qui nous ressemblassent davantage; mais à quelle main pardonneroit-on d'avoir osé toucher à Molière ?

Dans l'impossibilité où ce grand homme avoit toujours été de corriger ses ouvrages, il avoit permis à sa troupe d'y faire quelques retranchemens de son vivant, & auxquels il se plioit dans ses rôles. L'édition de 1682 donnée par son camarade *la Grange* & son ami *Vinot*, marque, par des guillemets, tous ces retranchemens, quelquefois assez considérables, & même dans ses meilleures piéces, comme dans le *Tartuffe*.

Les éditions subséquentes jusqu'à nous, ont supprimé ces guillemets, & on les imitera sur ce point aujourd'hui pour l'entière netteté du texte;

[1] Nos acteurs suppriment aujourd'hui ce détail, & bien des gens voyent avec peine la licence qu'ils prennent à cet égard; cependant il vaut encore mieux retrancher quelque chose du Dialogue de Molière, que d'y ajouter, comme on ose le faire quelquefois dans les représentations de l'*Avare*, où quelques acteurs s'efforcent bien ridiculement, d'avoir plus d'esprit que ce grand homme.

mais on consignera dans les observations tous ces endroits notés, parce qu'ayant eu l'aveu de l'auteur même, on peut les regarder comme les seules corrections qu'ils nous ait laissées.

Cette docilité qu'on ne sauroit trop admirer dans ce grand homme, & qui n'a pas eu plus d'imitateurs que ses talens, doit faire présumer que s'il eût paru nécessaire à sa troupe de faire quelques corrections plus essentielles, il les eût également avouées.

A l'égard de la langue, qui depuis notre auteur a éprouvé des révolutions comme les modes, on trouvera dans cette édition des remarques grammaticales sur quatorze piéces [1]. Elles seront distinguées des observations de l'éditeur, parce qu'elles ne sont pas son ouvrage.

On gêne ici sa reconnoissance, en ne lui permettant pas d'en nommer les auteurs; mais si le public reconnoît le législateur à la loi, l'éditeur qui se tait avec peine, aura-t'il quelque chose à

[1] Ces quatorze piéces sont, l'École des Maris, les Fâcheux, l'École des Femmes, la Critique de l'École des Femmes, le Misantrope, le Sicilien, le Tartuffe, Amphytrion, l'Avare, George-Dandin, Pourceaugnac, le Bourgeois Gentilhomme, les Femmes Savantes, & le Malade Imaginaire.

ſe reprocher ? Ces remarques ſeront toujours imprimées à part & avec des guillemets.

On s'eſt efforcé de ſuppléer à ce qui manque, à cet égard, aux piéces qui n'ont point été examinées. Il faut que notre jeuneſſe, & ſur-tout les étrangers, ſachent ce que nous appelons une faute de langue, même chez nos plus grands écrivains.

La grammaire ne ſera pas le ſeul objet de ce Commentaire. Les uſages, les modes, les alluſions, les imitations, les anecdotes relatives à chaque comédie, y tiendront leur place. On a lu des recueils & des manuſcrits de toute eſpèce, pour y trouver quelquefois une ligne, un mot eſſentiel ſur Molière. On a conſulté même les inſipides critiques qui ont été faites de ſes chef-d'œuvres, & l'on a été étonné de voir que le faux goût de notre tems n'a fait que répéter ce que l'ignorance & l'envie avoient ſuggéré jadis contre Molière.

C'eſt un des inconvéniens de notre curioſité littéraire, de faire revivre des noms conſacrés à l'oubli. Les *Somaize*, les *Rochemont*, les *Chevalier*, les *Chaluſſai*, les *Deviſé*, & tant d'autres ſots ennemis de Molière, étoient faits pour reſter inconnus:

aussi répondra-t'on rarement à leurs inepties. C'est aux détracteurs de ce grand homme qui vivent encore, qu'on se fera un devoir de répondre, mais avec tous les égards qu'on doit à des contemporains chez lesquels une erreur de goût, relativement à l'art dramatique, n'entraîne pas, à beaucoup près, la privation des autres talens.

On ne trouvera point, dans cette édition, la comédie de l'*Ombre de Molière*, par le sieur *Brecour*; cette inutile & misérable pièce a déjà été retranchée de la belle édition de Molière *in*-4°.

On ne l'a point augmentée non plus des extraits des divers auteurs qui ont parlé de Molière, ce qu'ils ont dit d'essentiel sur ce grand homme a dû trouver place dans les Commentaires, ou étoit inutile.

Quant à la vie de Molière à laquelle le lecteur devoit s'attendre, celle qu'a faite M. de Voltaire sera, avec les remarques grammaticales dont on vient de parler, une des richesses de cette édition; on s'est contenté, pour l'avide curiosité de nos Biographes, d'y ajouter un supplément.

On s'est fait sur-tout un devoir de faire remarquer cette étendue & cette variété de génie, qui assignent à Molière le premier rang parmi les au-

teurs comiques de tous les pays & de tous les siécles, puisqu'il est plus naturel & aussi gai qu'Aristophane, aussi décent & plus utile dans le comique des mœurs que Térence, & beaucoup plus heureux que Plaute dans le comique de situation, & par le sel de la vraie plaisanterie.

C'est par-là sur-tout que cette édition peut être de quelque utilité, en ramenant les esprits aux principes d'un art qui se perd tous les jours parmi nous, & qu'une admiration peu raisonnée des hardiesses de nos voisins dans ce genre, a dénaturé au point d'être entiérement méconnoissable.

La comédie, si nous en croyons Cicéron, est l'imitation de la vie, le miroir de l'usage, & le tableau de la vérité. C'est louer cet art & non pas le définir, dit *Pontanus : quæ verba non tàm ad comœdiæ notionem evolvendam, quàm ad eam commendandam pertinent.* Ce moine littérateur dit, dans ses Institutions, que c'est un poëme qui, pour nous instruire des usages de la vie, imite avec grace & avec gaîté les actions privées de la société : *ob docendam vitæ consuetudinem, civiles & privatas actiones non sine leporibus & facetiis imitatur.* Il est singulier que ce soit un homme de sa robe qui, dans l'art de la comédie, nous fasse une

nécessité des graces & de la gaîté ! Si c'est avoir défini la comédie de Molière qui n'existoit pas encore [1], c'est avoir rejeté bien loin celle de nos jours.

La malignité naturelle aux hommes, a dit M. Marmontel, *est le principe de la comédie*; je croirois plutôt qu'elle est un de ses moyens, & qu'un ordre de justice sociale en est le vrai principe; c'est dans ce point-de-vue qu'on peut trouver la raison morale de l'ancien usage d'avoir des fous dans les Cours, car, comme dit la Fontaine,

. . . . Ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux sots, aux ridicules [2].

Aucun Législateur humain n'a pu pourvoir à tout; il n'est aucun d'eux qui n'ait laissé dans la société plus ou moins de défauts impunis, & qui en blessent à chaque instant l'harmonie. Les bons-mots, la raillerie telle qu'on la vit s'établir naturellement à Sparte, furent les premiers vengeurs de la raison & du bon ordre.

Ce furent ces principes & ce besoin relatif à de plus grands intérêts, qui d'abord donnèrent la naissance à la Tragédie. Les loix ne pouvoient arrêter dans leurs écarts les chefs d'une nation chez

[1] Jacques Pontanus, Jésuite, mourut à Ausbourg en 1626. Ses institutions Poétiques sont de 1597.

[2] Fable 8. Liv. 3. Le fou qui vend la sagesse.

qui le pouvoir, qui leur avoit été confié pour le bonheur de tous, ne produisoit que l'impunité & la tyrannie d'un seul. On essaya de les effrayer par l'image de leurs crimes & de leurs malheurs [1], & c'est à ce dessein caché que nous devons les chef-d'œuvres des Sophocles & des Euripides.

Ce que l'esprit humain avoit imaginé contre la violation des loix, il le produisit bientôt sous une autre forme contre l'oubli des bienséances, & telle fut l'origine de la Comédie faite pour suppléer au défaut de la loi civile ; mais cet art né dans la Démocratie, en contracta malheureusement la licence.

Une ville où la haine du mérite supérieur en tout genre s'étoit impérieusement établie, laissoit à la plume hardie des Auteurs une étendue peu limitée ; aussi *Cratinus*, *Eupolis* & *Aristophane* ne mirent-ils point de bornes à leurs premiers essais dans Athènes [2].

[1] *Stultorum regum & populorum continet iras.* Horat.

[2] Aristophane, en plus d'un endroit, accuse du vice le plus infâme un certain *Ariphrade* : c'étoit passer le but de la comédie. Dès-que Socrate est encore jugé parmi nous le plus sage des Grecs, Aristophane outragea son art par sa piéce des nuées ; mais lorsqu'il fit rire aux dépens des sang-sues de sa patrie & de l'avarice de ses juges, il mérita d'être le modèle de Molière même.

Si la Comédie s'y étoit présentée sous la sévère magistrature de *Dracon*, elle eût atteint dès le premier pas la perfection à laquelle la science des mœurs devoit la porter. La législation veilloit à tout sous cet Archonte sanguinaire, & le Poëte comique n'eût vû qu'un très-petit nombre de vices impunis, & le ridicule sur-tout, qui redoutassent son coup-d'œil & sa plaisanterie.

On ne grossira point inutilement ce discours de ce qu'on trouve par-tout sur la Comédie ancienne & moyenne, & l'on passera au tems où Molière écrivit.

L'autorité souveraine étoit dans toute sa force ; les loix venoient de rentrer dans leur vigueur, & Molière, en imaginant de rendre l'art de la scène plus utile qu'il ne l'étoit en France, vit que c'étoit au ridicule qu'il falloit déclarer la guerre ; que c'étoit aux seuls vices impunis qu'il falloit faire porter la peine dont ils étoient dignes, & qu'il étoit inutile d'affliger la société par l'image de ces vices faits pour paroître devant un Tribunal plus sérieux que celui de Thalie. *Ejusmodi cives à censore melius est quàm à poëta notari.* Cicer. *de Rep.*

Mais quelle idée doit-on se faire de cet ennemi de Molière, du ridicule qu'il poursuivit

toujours avec tant de gaîté ? Voici ce qu'on trouve dans une lettre sur l'*Imposteur*, imprimée le 20 Août 1667, & à laquelle on ne peut guères douter qu'il n'ait eu grande part, puisqu'elle offre un plan suivi & détaillé de cette Comédie qui étoit encore dans ses mains, & qui n'avoit paru qu'une seule fois à Paris le 5 Août de la même année.

Le Ridicule, dit cette lettre, pag. 98, *est la forme extérieure & sensible attachée à tout ce qui est déraisonnable, pour nous obliger à le fuir.*

Pour connoître ce ridicule, il faut connoître la raison dont il signifie le défaut; & voir en quoi elle consiste. Son caractère n'est autre dans le fond que la convenance, & sa marque sensible, la bienséance; c'est-à-dire, le fameux quod decet *des anciens: de-sorte que la bienséance est à l'égard de la convenance ce que les Platoniciens disent de la beauté à l'égard de la bonté, qu'elle en est la fleur, le dehors, le corps & l'apparence extérieure.*

La bienséance est donc la raison apparente, & la convenance la raison essentielle. De-là vient que ce qui sied bien est toujours fondé sur quelque raison de convenance, comme l'indécence sur quelque disconvenance, c'est-à-dire, le ridicule sur quelque manque de raison.

Cette définition, plus claire & plus précise que tout ce qu'on a écrit sur le ridicule, est faite pour remettre sur les traces de Molière ceux qui auroient encore de notre tems un assez bon esprit pour chercher à l'imiter. Elle nous paroît renfermer le secret de son art.

Corneille avoit paru, mais la tragédie parvenue sous sa main à ce point d'élévation où l'esprit humain s'étonne encore de la voir portée, laissoit loin d'elle le genre de la Comédie. Les Romans Espagnols, les Cannevas Italiens n'offrirent long-tems que des incidens bizarres & multipliés sans ordre, des aventures nocturnes, des déguisemens boufons, des lettres interceptées sans art, & des méprises de nom sans vraisemblance. Le *Matamore* avoit pris chez nous la place que le Parasite ancien occupoit dans toutes les piéces, & ce personnage fantastique l'avoit cédée à un être plus chimérique & plus extravagant encore, à celui des *Jodelets* & des *Dom Japhets* [1].

[1] Il faut en convenir, c'est à cette gaîté, quoique peu naturelle, des Jodelets, que la nation dut son heureux & premier dégoût pour les Fables romanesques & fades des *Scudéris*, des *Sallebrais*, des *Gilbert*, des *de Brosse*, &c. &c. On doit même à Scarron la justice d'ajouter que dans plusieurs de ses piéces on trouve des traits de Caractère excellens.

Quelques lueurs paſſagères de vrai comique, telles qu'on en avoit vu dans la charmante farce de *Pathelin*, dans quelques ſcènes de Rotrou & de Scarron, dans *le Pédant joué*, & même dans les *Viſionnaires*, avoient éclairé par intervalles le chaos obſcur de la Comédie. Le grand Corneille avoit fait le *Menteur* en 1642, il avoit donc porté la ſcience des mœurs ſur la ſcène : pas immenſe dans la carrière des arts ; mais Molière devoit avoir la gloire de l'y fixer ſous le règne immortel de Louis-le-Grand [1].

Ce Prince aima Molière dès qu'il le connut, & le protégea toutes les fois que ſon art en eut beſoin. Il ſeroit difficile de concevoir que notre Auteur, ſous un règne moins propre aux lumières de l'eſprit, eût pu ſe livrer, comme il a fait, à tout l'eſſor de ſon génie & de ſa gaîté.

Louis XIV, auſſi ennemi du ridicule que Molière, eut le bon eſprit de réſiſter aux plaintes que lui firent ſans doute les fats, les hypocrites & les médecins de ſa Cour. Il prévit que ces derniers en deviendroient, comme ils ſont aujourd'hui, moins charlatans & plus inſtruits, & il n'apperçut pour la ſociété en général qu'un grand

1 . . . . Veſtigia Græca
Auſus deſerere, & celebrare domeſtica facta.

avantage à laisser démasquer le fourbe, & à rire de tous les originaux qui peuploient sa Cour & la société. On sait qu'il indiqua à Molière des caractères que ce dernier n'avoit point encore apperçus.

Si de notre tems on avoit tenu les Écrivains trop loin de cette liberté nécessaire à la vraie Comédie, si l'on avoit écouté d'injustes murmures, si des gens vraiment faits pour les plaisirs de la scène avoient eu le crédit de mettre leurs ridicules, leur faste, ou leurs prétentions à l'abri de la censure théatrale; on auroit à se reprocher notre décadence sur ce point; on se seroit rendu coupable d'une espéce de déni de justice sociale.

Quel bien ne produisit pas la liberté dont on laissa jouir Molière pendant quatorze ans! Nous lui devons, ainsi qu'à Despréaux, & notre goût & notre urbanité, & notre amour pour le vrai en tout genre.

Toujours plaisant, toujours naturel, toujours varié[1], toujours utile, quelle douce société n'eût-

[1] Il y a dans le Théâtre de Molière plusieurs rôles de suivantes, en est-il deux qui se ressemblent ? *Georgette*, *Dorine*, *Nicole*, *Martine* & *Toinette*, seront toujours pour nos auteurs un exemple de la nécessité de varier le même personnage. Les soubrettes de Regnard sont toutes uniformes, ainsi que celles de ses successeurs.

il pas fondée si l'on parvenoit plus généralement à corriger les hommes, & si par la voie du ridicule il avoit entièrement banni du sein de sa nation & l'esprit faux, & le jargon, & l'équivoque, & les pointes, & la jalousie folle, & l'amour honteux des vieillards, & la haine de l'humanité, & la coquetterie, & la médisance, & la pruderie, & la fatuité, & la disproportion des mariages, & la basse avarice, & l'esprit de chicane, & la frivolité des Magistrats, & la petitesse qui fait aspirer à paroître plus grand qu'on n'est, & l'empirisme ignorant des médecins, & la risible imposture des faux dévots?

Beaucoup de gens s'étonnent de ce que parmi les désordres impunis de la société, ceux qui résultoient d'une profession dont l'intérêt & l'avidité furent de tout tems les principes, aient moins frappé les yeux de notre Contemplateur; mais il faut observer que lorsqu'il jeta ses regards sur la société pour la rendre meilleure, il existoit un homme de génie, un Ministre éclairé, vigilant & laborieux dont toute l'application & les lumières tendoient ouvertement à rendre, s'il étoit possible, la perception des revenus publics plus simple, plus connue & conséquemment moins odieuse.

odieuse. On avoit donc à cette époque tout à espérer de ce côté-là ; & si le grand Colbert eût réussi, comme il le desiroit, M. le Sage n'eût pas trouvé dans le siécle suivant le portrait excellent de *Turcaret* à faire.

Ajoutons même que Molière, sur la fin de sa carrière, dans sa petite Comédie de la *Comtesse d'Escarbagnas*, traça le rôle plaisant de M. *Harpin* comme une esquisse qu'il laissoit à perfectionner à ses successeurs.

Tel est en raccourci le tableau des vices qu'attaqua Molière en faisant servir à l'utilité de sa Nation les momens qu'elle donnoit à ses délassemens, & toujours en entretenant sa gaité naturelle & précieuse, *Non sine leporibus & facetiis*.

L'instruction sérieuse ou triste convient peu à la Nation Françoise [1] ; l'affliger c'est risquer de la corrompre, c'est la calomnier (si on ose le dire) aux yeux de l'étranger, c'est vouloir lui faire perdre ces graces naturelles qu'elle a portées dans l'esprit de sociabilité que lui doit toute l'Europe.

Déjà l'on croit s'appercevoir qu'elle n'est plus

[1] Le célèbre Addisson appelle les François une nation comique, parce qu'elle est généralement gaie, portée à rire, & faite pour tous les agrémens de la société.

la même depuis que notre esprit dissertateur & enthousiaste en tout genre, notre engouement pour les contre-épreuves Angloises, & l'impuissance d'imiter Molière, nous ont jetés dans le goût de la Comédie purement romanesque.

Un homme de beaucoup d'esprit s'est écrié de nos jours : *Malheur à l'homme de génie qui franchira les barrières que l'usage & le tems ont prescrites aux productions des arts, & qui foulera aux pieds le protocole & ses formules !*

Il ne nous semble pas que sa menace ait effrayé personne, elle a été au contraire le signal des nouveautés; on s'est livré aux plus grandes hardiesses, & si le retour du goût n'y met quelques obstacles, les noms de Molière, de Corneille, de Racine & de quelques-uns de leurs successeurs, ne seront plus dans notre mémoire que pour servir d'époque aux jours brillans de la Nation Françoise.

Que *Richardson* [1] ait été naturalisé parmi nous; c'est un bonheur pour nos Écrivains de Romans qui doivent apprendre de ce génie supérieur à ne voir & à ne peindre que la nature; mais quel besoin réel avoit la scène françoise des drames étrangers ?

[1] Auteur du Roman immortel de Clarisse.

Le Théâtre n'est plus étroitement lié à la chose publique comme il l'étoit sous Aristophane; cependant le drame tiendra toujours par-tout à l'esprit du Gouvernement & au caractère national; qu'on voie les distances de ce double objet par rapport à nous, & par rapport à nos voisins; & qu'on décide si les prétendues richesses que nous allons chercher chez eux peuvent être à notre usage.

Il faut pour plaire aux François & pour les instruire, ne sortir qu'avec bien de la circonspection de leurs principes & de leur façon d'être. Ce sont leurs travers & leurs ridicules dont il faut leur offrir l'image; ce ne sont pas sur-tout leurs vices grossiers ou leurs crimes qu'il faut porter dans leurs jeux scéniques [1].

Le François n'a point permis indifféremment

[1] L'auteur d'un petit Traité *des moyens de rendre la comédie utile aux mœurs*, imprimé chez Debure en 1767, dit, pag. 20, que *la comédie qui a beaucoup fait rire, a manqué son effet*, parce que *c'est une preuve que l'auteur n'aura pris du vice que ce qu'il renfermoit de ridicule*; il est vrai qu'il laisse à ses lecteurs la liberté de trouver son opinion singulière. Dans son systême exagéré & dangereux, il étoit convenable qu'il définît, comme il a fait, la comédie, *la Satire des Mœurs*. S'il eût mieux connu cet art, il ne l'eût appelé que la Raillerie des Mœurs.

à tous les Particuliers d'être les organes de ses premiers devoirs. Ses Loix, sa Police ont leurs Temples & leurs Magistrats séparés qu'il respecte : il a dit à ses Poëtes comiques, ce n'est point une justice légale que vous exercez, c'est une censure civile, vous ne serez que le supplément des loix ; lorsqu'elles se taisent, montez sur nos théâtres, mais sur-tout élevez comme Licurgue une statue au rire [1], pour adoucir la fatigue des travaux, les peines de la vie ; & rendez nous meilleurs en nous amusant.

Le peuple remplit quelquefois les cirques Anglois ; laissons les auteurs de cette nation lui offrir le tableau détestable d'un amant effréné, qu'une femme perdue conduit à assassiner son oncle & son bienfaiteur ; mais estimons assez nos spectateurs, comme fit Molière, pour croire qu'ils n'ont besoin d'aucunes leçons sur le vol & sur l'assassinat [2].

[1] Plutarque, en parlant de Licurgue, dit, *& vouloit-il que les enseignemens mêmes fussent donnés par manière de jeu & avec risée, laquelle emportoit toujours quant & elle, un doux admonêtement & une correction...... Ains écrit Sosibius, que ce fut lui qui dédia la petite image du Ris qui est à Lacédémone, &c.*

[2] Nos Auteurs devroient se rappeler la Fable d'Ésope sur le parricide ; les Dieux, dans la crainte de déshono-

Offrez à l'homme intelligent le théâtre comique d'une nation, il en reconnoîtra le caractère par ceux que ses Poëtes auront dessinés; il jugera de sa législation & de sa police par les bienséances qui seront observées dans la manière de traiter ces caractères. Ainsi le théâtre Espagnol lui donnera le résultat d'un peuple autrefois grave & paresseux par orgueil, occupé d'intrigues amoureuses, unissant, par un mélange bizarre, la superstition à la galanterie, les idées religieuses aux idées profanes, & manquant par conséquent de loix sages qui ayent séparé pour jamais ce qui ne peut s'allier sans se dénaturer mutuellement. Lope de Vega nous apprend lui-même que, pour plaire à sa nation, il éloignoit de lui tous les bons modèles qu'il auroit pû se proposer. *Encierro los preceptos con seis llaves.*

Le théâtre Italien ne lui offrira que des scènes triviales, qui ne peindront qu'une nature uniforme & bizarre, parce qu'il y auroit du danger pour le Poëte à rendre la nature telle qu'elle est autour de lui; il n'y verra qu'un dialogue, qui ne portera sur aucun objet essentiel & utile, & qui n'annon-

rer leurs coups, l'avertissent du danger qu'il court d'être écrasé sous la voûte de leur Temple prête à tomber.

cera aucune vérité, parce que l'auteur dramatique de cette nation a, comme la nation même, plus de licence que de liberté.

L'indécence des scènes & du dialogue Anglois lui représentera un peuple chez qui la législation incertaine & tremblante peut se voir forcée de plier devant une liberté susceptible de se porter à bien des excès [1]. Il verra dans le défaut de police de nos voisins, la source de tous les écarts dramatiques, & ne s'étonnera pas que tel vice social soit repris par un plus grand vice, par la saleté des images & des mots.

Quelle idée donneroient un jour de nos François d'aujourd'hui les drames de fabrique nouvelle, si nous les voyions sur nos théâtres aussi fréquemment que sous la presse ? Croiroit-on que ce fut le même peuple, gai, doux, humain & poli, à qui parloit Molière, *le législateur des bienséances*, comme l'appelle M. de Voltaire ?

Mais si la nature, à ce que dit le même auteur,

[1] *Quoique le Royaume d'Angleterre ait beaucoup de loix sages, c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont moins en vigueur*, dit un grand Prince de ce siècle, aussi brave & aussi savant que l'Empereur Julien.

n'avoit qu'une douzaine tout au plus de caractères vraiment comiques & marqués de grands traits, si Molière avoit employé toutes ces couleurs éclatantes & primitives, ne seroit-on pas fondé à se frayer une route nouvelle, & la tragédie bourgeoise ne seroit-elle pas justifiée ?

Elle le sera toujours, à titre de nouveauté, chez un peuple que le même objet fatigue aisément. Elle le sera, à plus juste titre encore, si elle ne s'écarte point de la vraisemblance; si elle intéresse vivement par la peinture vraie de nos mœurs & de nos passions; si, comme deux ou trois piéces de ce goût moderne, elle offre à la société de grandes leçons, des tableaux intéressans du malheur où peuvent nous plonger nos imprudences; si elle n'exagère rien; si elle ne forge pas de fausses vertus; si elle respecte les bienséances; si la nature & la vérité la guident, & si elle ne se met pas orgueilleusement & contre toute sorte de raison, au-dessus d'un genre mille fois plus difficile & plus utile qu'elle, celui d'instruire en amusant.

Les spectateurs, (dit le P. Brumoy) *pour peu qu'ils ayent de connoissances & de lumières, sont presque tous réduits au même niveau pour le tragique, mais ils font trois classes au moins pour le comique;*

le peuple, les savans & la cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, il ne l'est guère en ce genre. Quoi qu'en dise le P. Rapin, on admire plus volontiers encore qu'on ne rit.... L'auteur intéressant *n'a guère qu'à se replier sur lui-même, pour y puiser dans son cœur des sentimens qu'il est assuré de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le sien.* L'auteur comique doit, au contraire, *se multiplier & se reproduire, presqne en autant de personnes qu'il en veut avoir à contenter & à divertir.* Tel fut Molière, dont l'heureuse plaisanterie fit rire également & le courtisan, & l'homme d'esprit, & le simple citoyen; mais revenons aux comédies intéressantes & romanesques.

Plaute, dans ses captifs, a laissé un modèle à suivre pour cette espèce de drame, dont l'invention est, mal à-propos, attribuée à notre siècle [1].

[1] Ce n'est point dans les deux piéces de ce genre que donna Térence, qu'il faut l'admirer. *L'Hecyre* ou la belle-mère tomba chez les Romains, & le *bourreau de lui-même* dût offenser les mœurs par le caractère d'un père surpris de retrouver sa fille, qu'il avoit jadis livrée à une nourrice pour lui donner la mort. Il est vrai que cette barbarie s'exerçoit quelquefois chez les Athéniens (si l'on en croit l'histoire) mais quelle indignation ne devoit-elle pas exciter chez un peuple qui se transportoit d'admiration à ce beau vers de Térence?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Il n'est pas aisé, sans doute, de combiner des situations & des événemens aussi intéressans; mais qu'on observe sur-tout que de faux principes, une fausse éloquence, une chaleur factice, une boursouflure morale [1], n'en corrompent point le dialogue naturel & facile.

D'ailleurs, si nous ouvrons la Poétique de M. Marmontel, nous verrons qu'il est bien éloigné de l'avis de M. de Voltaire. *On prétend*, dit-il, *que les grands traits ont été rendus, & qu'il ne reste plus que des nuances imperceptibles; c'est avoir bien peu étudié les mœurs du siècle, que de n'y voir aucun nouveau caractère à peindre.... le fat modeste, le petit seigneur, le faux magnifique, le défiant, l'ami de cour & tant d'autres, viennent s'offrir en foule à qui aura le courage & le talent de les traiter.*

Molière, dit M. de Saint-Lambert, est celui de tous les philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent à l'esprit de société, & il les a combattus par le ridicule. Il nous faudroit aujourd'hui un Poëte qui combattît les défauts qui naissent de l'esprit de société.... *Il y a peu de maris jaloux*,

Je suis homme, & rien de ce qu'inspire l'humanité ne m'est étranger.

[1] C'est ce que les anciens appeloient *linguæ fastus*, γλώσσης χομποι, car ils ont eu leurs pédans comme nous.

mais il y a peu de maris ; les pères tyranniques sont rares, les pères indifférens ne le sont pas .... Les gens de lettres ne sont plus pédans, mais il y a beaucoup de pédans chez les gens du monde. On pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modeste, le défiant de caractère, le defiant par principe, le tracassier, le connoisseur, le bienfaisant par intérêt, le donneur d'idée.... l'homme d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi sentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, &c [1].

C'est depuis Molière que Regnard a trouvé *le Joueur*, Brueys *le Grondeur*, le Sage *Turcaret*, Destouches *le Glorieux*, Boissi *l'Homme du Jour*, & Piron *l'immortelle Métromanie*, &c. C'est donc le talent, c'est l'étude du monde qui manquent à nos écrivains, que la facilité de dialoguer un roman écarte de la pénible route qu'a frayée Molière [2].

Heureusement la postérité sera instruite par plus d'un écrit, qu'une grande partie de la nation réclamoit contre cet abus ; elle apprendra que c'est au milieu des efforts du mauvais goût que l'Acadé-

[1] On pourroit ajouter *le dédaigneux, le superficiel, le malheureux imaginaire, le désabusé*, &c. &c. &c.

[2] Il est honorable autant qu'heureux de pouvoir fortifier les raisons qu'on a alléguées contre la comédie

mie Françoise a proposé à l'Europe l'Éloge de Molière [1], pour rappeler tous les esprits au seul modèle qu'ils ayent à suivre.

Puissent ses voeux être écoutés, puisse l'art du théâtre revenir à ses vrais principes qu'avoit fixés Molière, & ne nous présentant que nos défauts de société & nos ridicules, ne disputer que rarement à Melpomène le privilège de nous arracher des larmes [2] !

larmoyante, par le sentiment d'un des grands Princes qui regnent aujourd'hui dans l'Europe. *Ce genre ne m'a jamais plu*, dit-il, *je conçois bien qu'il y a beaucoup de spectateurs qui aiment beaucoup mieux entendre des douceurs à la comédie, que d'y voir jouer leurs défauts*, & *qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que de ne pouvoir être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térences, des Plautes & des Molières*, & *ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeurs ..... mais mon zèle pour la bonne, pour la véritable comédie, va si loin, que j'aimerois mieux y être joué que de donner mon suffrage à ce monstre bâtard, que le mauvais goût de notre siècle a remis au monde.* Lettre du R. de P. à M. de Voltaire au sujet de *Nanine*.

[1] L'éloge couronné a été celui de M. de Chamfort, jeune homme de la plus grande espérance.

[2] Nous aurions grand besoin, à cet égard, de la tyrannie connue des *Maldives*, où les Rois avoient mis au nombre des crimes d'État de paroître triste.

VIE DE MOLIÈRE,

Par M. DE VOLTAIRE.

LE GOUT de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les pilliers des Halles. Son père Jean-Baptiste Poquelin, valet-de-chambre tapissier chez le roi, marchand frippier, & Anne Boutet sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinoient : il resta jusqu'à quatorze ans

dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre ſon métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la ſurvivance de leur charge chez le roi; mais ſon génie l'appeloit ailleurs. On a remarqué que preſque tous ceux qui ſe ſont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avoit un grand-père qui aimoit la comédie, & qui le menoit quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme ſentit bientôt une averſion invincible pour ſa profeſſion. Son goût pour l'étude ſe dévelopa; il preſſa ſon grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, & il arracha enfin le conſentement de ſon père, qui le mit dans une penſion, & l'envoya externe aux Jéſuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyoit la fortune de ſon fils perdue, s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devoit attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y ſuivit le cours des claſſes d'Armand de Bourbon premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres & de Molière.

Il y avoit alors dans ce collège deux en-

fans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étoit *Chapelle* & *Bernier*: celui-ci, connu par ses voyages aux Indes; & l'autre célèbre par quelques vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle son fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faisoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étoient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne-heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avoit au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école, & n'en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus

utile que sa physique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avoit déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençoit à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avoit point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs alloient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouoient les piéces de *Hardy*, de *Monerétien*, ou de *Balthazar-Baro*. Ces auteurs leur vendoient leurs ouvrages dix écus piéce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étoient aussi bonnes pour son siécle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du Cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode ; & il y avoit plus de sociétés particulières qui représentoient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avoient du talent pour la déclamation ; ils jouoient au fauxbourg ſaint-Germain & au quartier ſaint-Paul. Cette ſociété éclipſa bientôt toutes les autres ; on l'appela *l'illuſtre théâtre*. On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre théâtre*.

Ce fut alors que Poquelin ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ſes talens de l'utilité & de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les auteurs jouoient ſouvent dans leurs piéces, & qu'ils n'étoient point deshonorés pour parler avec graces en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiécle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom, que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille étoit *Le Grand*, s'appeloit *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce ; d'où vient le mot *turlupinade*. *Hugues Gueret* étoit connu dans les piéces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles* ; dans la farce il jouoit toujours un certain rôle qu'on appeloit *Gautier-Garguille*. De même,

même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étoient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avoit déjà eu un comédien appelé *Molière*[1], auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques piéces. Il avoit fait un recueil de scènes Italiennes, dont il faisoit de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenoient plus du mauvais théâtre Italien où il les avoit pris, que de son génie, qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province *le Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'École* : ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux piéces de Molière dans ce genre ; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouillé*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin-malgré-lui* ; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouillé* un canevas, quoiqu'in-

[1] La Bibliographie nous fait connoître un autre François de Molière, Sieur d'Essertines, qui, en 1620, publia un roman *in*-8°. sous le titre de *la Semaine amoureuse*.

forme, du troisième acte de *George-Dandin.*

La première piéce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'*Étourdi.* Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avoit dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complette, composée principalement de deux frères nommés *Gros René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue saint-Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie.*

Le prince de Conty, qui tenoit les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avoit vû au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Étourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules.*

Cette petite piéce des Précieuses faite en province, prouve assez que son auteur n'avoit eu en vue que les ridicules des Provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'ouvrage pouvoit corriger & la cour & la ville.

Molière avoit alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connoissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de Conty voulut alors faire Molière ſon ſecrétaire, & qu'heureuſement pour la gloire du théâtre François, Molière eut le courage de préférer ſon talent à un poſte honorable. Si ce fait eſt vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conty lui donna accès auprès de Monſieur, frère unique du roi Louis XIV. Monſieur le préſenta au Roi & à la Reine-mère. Sa troupe & lui repréſentèrent la même année devant leurs majeſtés la tragédie de *Nicomède*, ſur un théâtre élevé par ordre du roi dans la ſalle des gardes du vieux Louvre.

Il y avoit depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens aſſiſtèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la repréſentation de Nicomède, s'avança ſur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un diſcours, par lequel il remercioit ſa majeſté de ſon indulgence, & louoit adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devoit craindre la jalouſie: il finit en demandant la permiſſion de donner une piéce d'un acte, qu'il avoit jouée en province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes piéces étoit perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, & l'on joua dans l'inſtant le *Docteur amoureux.* Depuis ce tems l'uſage a toujours continué de donner de ces piéces d'un acte ; ou de trois, après les piéces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étoient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de Molière jouoit ſur le théâtre les mardis, les jeudis & les ſamedis; & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouoit auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avoit des piéces nouvelles.

Dès lors la troupe de Molière prit le titre de *la Troupe de Monſieur*, qui étoit ſon protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la ſalle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la repréſentation de *Mirame* tragédie, dans laquelle ce miniſtre avoit composé plus de cinq cens vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite [1] que

[1] Cette ſalle exiſtoit lorſque M. de Voltaire publia cette vie; elle a été reconſtruite par les ſoins de M. Moreau, Architecte de la Ville, & brûlée une ſeconde fois;

la piéce pour laquelle elle fut bâtie ; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie Gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes piéces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins própre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire, en quinze années de tems, il donna toutes ses piéces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas ; il avoit une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvoit convenir au genre sérieux, mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus [1], a donné ce portrait-ci de Molière,

« Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre ;

la critique qui suit ne regarde que nos salles anciennes de théâtre qui n'existent plus.

[1] Mademoiselle Poisson, morte il y a quelques années à Saint-Germain-en-Laye ; elle avoit joué d'original une des Graces dans *Psyché* en 1671.

» il avoit la taille plus grande que petite, » le port noble, la jambe belle; il marchoit » gravement, avoit l'air très-férieux, le nez » gros, la bouche grande, les lévres épaiffes, » le teint brun, les fourcils noirs & forts; » & les divers mouvemens qu'il leur don- » noit lui rendoient la phyfionomie extrême- » ment comique. A l'égard de fon caractère, » il étoit doux, complaifant, généreux, il » aimoit fort à haranguer; & quand il lifoit » fes piéces aux comédiens, il vouloit qu'ils » y amenaffent leurs enfans, pour tirer des » conjectures de leur mouvement naturel.

Molière fe fit dans Paris un très-grand nombre de partifans, & prefque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faifant connoître la bonne comédie, à le juger lui-même très-févèrement. Les mêmes fpectateurs qui applaudiffoient aux piéces médiocres des autres auteurs, relevoient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; & le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, fuffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M. Racine furent fi mal reçus; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Mifantrope*, les *Femmes favantes*, l'*École des femmes* n'eurent d'abord aucun fuccès.

Louis XIV, qui avoit un goût naturel & l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux piéces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs, & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots; on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avoit joué que les vices en général; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retiroit du théâtre, avec ce qu'il avoit placé, alloit à trente mille livres de rente; somme qui, en ce tems-là, faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du roi, paroît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appeloit Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour

au diné du Roi : *Vous avez un Médecin*, dit le roi à Molière ; *que vous fait-il? Sire*, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisoit de son bien un usage noble & sage : il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonsacs, les Desbarreaux, &c. qui joignoient la volupté & la philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil, où il se délassoit souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit, & par son amitié pour Despréaux, alloit souvent chez Molière, & vivoit avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voir souvent, & disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employoit une partie de son revenu en libéralités, qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes des charités. Il encourageoit souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquoient du talent : c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortoit du Port-royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragé-

die de *Théagène & Chariclée* ; & quoique cette piéce fût trop foible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que Molière & Racine ayent été brouillés depuis ; de si grands génies, dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre, devoient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui, par la supériorité de ses talens, & par les dons singuliers qu'il avoit reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'étoit le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchoit de se présenter, lui demandoit quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant sû que c'étoit un nommé Mondorge, qui avoit été son camarade, demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner ? Celui-ci répondit au hasard :

Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui dit Molière, *en voilà 20 qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit, *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit Molière, *en voilà un autre*; & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit par-tout la nature en homme qui la vouloit peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé en 1661 une jeune fille, née de la Béjart & d'un gentilhomme nommé Modène. On disoit que Molière en étoit le père : le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avoit connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; &

Molière, tout philosophe qu'il étoit d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avoit si souvent joués sur le théâtre[1]. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les foiblesses. Car pourquoi les talens nous mettroient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière piéce qu'il composa fut *le Malade imaginaire*. Il y avoit quelque tems que sa poitrine étoit attaquée, & qu'il crachoit quelquefois du sang. Le jour de la troisiéme représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta lá vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception *du Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortoit par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une

[1] C'est ici qu'on pourroit appliquer ce que dit Quintilien : *Risum fecit, sed ridiculus fuit.*

fille, qui avoit beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent M. Harlay de Chanvalon [1], archevêque de Paris, ſi connu par ſes intrigues galantes, à refuſer la ſépulture à Molière. Le Roi le regrettoit; & ce Monarque, dont il avoit été le domeſtique & le penſionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une égliſe. Le curé de Saint Euſtache, ſa paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoiſſoit dans Molière que le comédien, & qui ignoroit qu'il avoit été un excellent auteur, un philoſophe, un grand homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi: ſa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces miſérables, qui auroient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec reſpect.

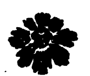
La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, & les injuſtices qu'il avoit eſſuyées pendant ſa vie, engagèrent le fameux père

[1] Voyez ſon portrait dans le *Segraiſiana*, pag. 24, il finit par ces mot, *c'étoit une grande happelourde... Il n'étoit propre qu'à attraper de petites femmes.*

Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un comédien,
Qui mît à les polir sa gloire & son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle & ses amis; mais je suis obligé de dire, que ces contes adoptés par Grimarest sont très-faux. Le feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avoient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritoient aucune créance.



AVERTISSEMENT

Sur le Supplément à la Vie de MOLIÈRE.

AUCUNE MAIN ne devoit oser toucher au tableau qu'on vient de voir; il peint Molière par tous les grands traits de sa vie, & l'on ne s'est livré à la recherche de quelques autres détails, que pour satisfaire à la curiosité d'un ordre de lecteurs avides de tout ce qui regarde les grands hommes de la nation.

Les avertissemens & les observations de l'Éditeur contiennent plusieurs anecdotes, qui, s'y étant placées naturellement, n'ont pas dû grossir ce Supplément.



SUPPLÉMENT

A LA VIE DE MOLIÈRE.

EN FAISANT des recherches plus exactes que l'on n'en a fait jusqu'à présent sur la famille de Molière, on a appris qu'il s'y conservoit une tradition qui donneroit, au nom de Poquelin, plus d'importance civile qu'il n'en a eu; mais la plus grande gloire de ce nom sera toujours d'avoir été celui du père de notre théâtre comique.

Un nommé Poquelin, Écossois, fut un de ceux qui composèrent la garde que Charles VII attacha à sa personne, sous le commandement du général *Patillöc*. Les descendans de ce Poquelin s'établirent, les uns à Tournai, les autres à Cambray, où ils ont joui long-tems des droits de la noblesse: les malheurs des tems leur firent une nécessité du commerce, dans lequel quelques-uns d'entr'eux vinrent faire oublier leurs priviléges à Paris.

Tels sont les faits qu'on a appris de quelques personnes qui portent encore parmi nous le nom de Poquelin; mais qu'importe

aux parens collatéreaux de Molière la notoriété mieux constatée d'une noblesse que leurs ancêtres avoient perdue ? Ils ont acquis un plus beau titre, & que les tems ne peuvent effacer, celui d'appartenir à un des plus grands hommes qu'ayent produit les lettres.

L'éditeur a sous les yeux un arbre généalogique de la famille des Poquelins établis à Paris; qui le croiroit! Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, ne s'y trouve point: sa profession de comédien l'en a exclus. Il n'y avoit pourtant que l'orgueil bien pardonnable de vouloir tenir à lui qui pût justifier la peine qu'on a prise de faire une généalogie. Qu'est-ce que le nom de Poquelin séparé de celui de Molière ?

On trouve beaucoup de contes assez incertains sur l'effroi que causa dans la famille de Poquelin son envie d'embrasser le métier de comédien [1]; ce que nous remarquerons, c'est qu'une déclaration du Roi du 16 Avril

[1] *Voyez* Vie de Molière par Grimarest, les Hommes Illustres de Perrault, & le Dictionnaire de Bayle. La singularité des Anecdotes inspiroit rarement à ce dernier le desir d'en justifier la réalité.

1641,

1641, enregiſtrée au Parlement le 24 du même mois, défendoit que l'*état d'acteur pût être déſormais imputé à blâme, & préjudiciât à la réputation du comédien dans le commerce public*. Il n'eſt pas du reſſort de ces additions d'examiner pourquoi cette déclaration enregiſtrée n'a été que la loi d'un moment, il ſuffit pour le jeune Poquelin qu'elle ait exiſté & qu'elle ait pû le défendre alors contre les vaines réſiſtances de ſa famille. Reçu en ſurvivance dans la charge de ſon père auprès du Roi, il n'en perdit jamais ni l'exercice ni les avantages.

On a oui dire ſouvent à M. le Préſident de Monteſquieu, d'après une ancienne tradition de Bordeaux, que Molière, encore comédien de campagne, avoit fait repréſenter dans cette ville une tragédie de ſa façon, qui avoit pour titre *la Thébaïde*, mais que le peu de ſuccès qu'elle avoit eu, l'avoit détourné du genre tragique [1]. Nous ſavons que le

[1] Nous avions Corneille, qu'importoient à la Muſe tragique de nouveaux efforts, qui ne pouvoient humainement égaler les premiers ? le bonheur de la France écarta Molière de cette route, afin que le ſublime auteur de *Cinna*, de *Rodogune* & des *Horaces*, vît la comédie portée auſſi haut qu'il avoit placé la tragédie.

jeune Racine alla offrir à Molière, de retour à Paris, sa tragédie de *Théagène & de Chariclée*, qui se ressentoit trop de l'âge de l'auteur & de la source romanesque où elle avoit été puisée; & que Molière entrevoyant le génie du jeune homme, lui donna le plan des *Frères ennemis*. C'étoit, sans doute, celui dont il avoit tiré si peu de parti à Bordeaux.

Il y a grande apparence que la traduction de Lucrèce fut le premier ouvrage de Molière. L'historien de sa vie dit qu'il n'avoit mis en vers que les endroits qui pouvoient prêter davantage à la poésie.

Cet ouvrage, dont il ne nous a conservé qu'un morceau dans la scène cinquiéme du second acte du *Misantrope*, cessa de lui plaire dès qu'il eut acquis quelque réputation à Paris. On sait qu'en 1664 il refusa chez le comte du Broussin d'en faire la lecture, *dans la crainte qu'elle ne le fît paroître indigne des louanges que venoit de lui donner son ami Despréaux dans la satire que ce dernier lui avoit adressée.*

Le style de Molière étoit si défectueux dans ses premiers essais, qu'il a fait probablement le sacrifice de cette traduction à son goût perfectionné, & au bonheur qu'il eut

par la ſuite d'être difficilement content de ce qu'il avoit fait.

On ſait qu'à la lecture de ce vers de Boileau parlant de lui :

Il plaît à tout le monde & ne ſauroit ſe plaire,

il s'écria, en ſerrant la main du ſatirique, *voilà la plus grande vérité que vous ayez jamais dite : je ne ſuis pas du nombre de ces eſprits ſublimes dont vous parlez ; mais tel que je ſuis, je n'ai jamais rien fait dont je ſois véritablement content.* Ce qui doit faire admirer encore plus la modeſtie de Molière, c'eſt qu'il a tenu ce diſcours dans la même année où les trois premiers actes du *Tartuffe* ont été joués à la Cour.

Les différentes courſes que Molière fit dans le Languedoc avec ſa troupe, lui procurèrent la connoiſſance d'un Artiſte avec lequel il contracta l'amitié la plus étroite. Avignon fut le lieu où il rencontra le célèbre Mignard, qui, revenant d'Italie, s'occupoit dans le Comtat à deſſiner les antiques *d'Orange & de S. Remi.* A l'union vive & durable qui s'établit entre-eux, il ſembloit que tous deux devinaſſent leur célébrité future, & combien leur gloire mutuelle devoit ajouter au plaiſir qu'ils trouvoient à s'aimer.

Réunis depuis à Paris, ils se donnèrent tous deux des preuves de leur attachement. Mignard laissa à la postérité le portrait de son ami ; & Molière, dans son poëme du Val-de-Grace, rendit, comme l'Arioste au Titien, l'immortalité qu'il venoit d'en recevoir.

L'auteur des Observations critiques sur différens poëmes [1], né pour la critique, s'il veut bien ne pas l'exagérer & n'en pas séparer l'hommage qu'on doit aux vraies beautés, prétend que *Molière avec un génie très-rare, n'a pu parvenir à se faire lire, quand il a voulu, par les vers du poëme de la peinture.* On remarquera ici contre cette décision trop généralement exprimée, qu'il falloit n'y pas comprendre les morceaux excellens sur la fresque & sur la peinture à l'huile, ainsi que quelques autres endroits sur l'art du dessin & sur le coloris, dans lesquels il y a les vers les plus heureux & les beautés les plus décidées.

On trouve dans l'*Anonimiana* une critique de ce poëme. Le rédacteur inconnu de ces mêlanges nous revèle que Molière aimoit la fille de son ami, devenue depuis madame *de Feuquieres.*

On y attribue à une femme cette critique,

[1] M. Clément.

entreprise, dit-on, pour faire plaisir à M. de Colbert, qui préféroit le Brun à Mignard.

Cette critique est suivie d'un envoi qui en fut fait à Molière; l'auteur s'y excuse du peu de talent qu'elle vient de montrer pour la poésie; mais, ajoute la dame prétendue,

. . . . Ce n'est pas merveille
Que l'on soit ignorant dans le métier d'autrui.
. . . .
Si tu fais bien des vers, tu sais peu la peinture, &c.

Cette anecdote de la préférence ouverte que donnoit le Ministre à M. le Brun sur Mignard, & du manége du premier de ces peintres, est apperçue dans le poëme du Val-de-Grace, lorsque Molière dit avec adresse:

Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans.
. . . .
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier, &c.

Colbert étoit trop grand pour faire un crime à Molière de son amitié pour Mignard, & nous voyons qu'en 1666 un de ses parens fut associé à MM. *Ranchin* & *Pecquot* pour l'établissement de la manufacture des glaces, & que, trois ans après, ce même Poquelin fut

un des trente associés de la Compagnie des assurances fondée par le même Ministre. Le nom de Molière qui se trouve dans cette liste pourroit faire penser que notre auteur avoit lui-même un intérêt dans cette affaire.

Mais, pour dire nn mot encore de la critique du poëme du Val-de-Grace, nous remarquerons qu'elle n'est qu'une espéce de parodie bouffonne de toutes les beautés du plafond de Mignard.

L'auteur de l'Anonimiana, dans l'annonce qu'il fait de cette critique, ajoute qu'on la donne avec tous ses défauts, parce que M. de Colbert qu'elle a réjoui, n'a pas voulu qu'on y touchât. Il dit encore que les soixante ou quatre-vingt premiers vers de la dame auteur sont sur les mêmes rimes que celles de Molière, & rien n'est moins vrai. Comment tombe-t-on dans des erreurs aussi aisées à éviter?

Ménage préféroit le poëme de Perrault sur la peinture à celui de Molière, quoiqu'il trouvât celui de son ami *un peu obscur en quelques endroits*, & *trop négligé dans d'autres*. L'avis de Ménage est suspect à l'égard de Molière, & généralement il est de peu de poids en fait de vers.

M. de Puimorin, frère de Defpréaux, ayant effayé de tourner en épigramme un mot affez malin qu'il avoit dit à Pradon, n'avoit pu faire que ces deux vers :

Hélas ! pour mes péchés je n'ai fû que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

Ce fut à fon frère & à meffieurs Racine & Molière raffemblés, qu'il demanda deux autres vers pour rimer aux fiens, & voici ceux qu'ils lui donnèrent :

Froid, fec, dur, rude auteur, digne objet de fatire,
De ne favoir pas lire ofes-tu me blâmer ?
Hélas ! &c.

Ce qu'il y a de particulier dans ce fait peu intéreffant par lui-même, c'eft que Racine & Molière eurent une petite querelle fur le premier hémiftiche du fecond vers. Le poëte tragique vouloit qu'on écrivît

De mon peu de lecture ofes-tu me blâmer ?

pour éviter fans doute la confonnance de la rime *fatire* avec le mot *lire* qui termine cet hémiftiche : mais Molière foutint qu'il falloit s'en tenir à la première expreffion, & que la raifon & l'art même demandoient & autorifoient fouvent le facrifice d'une plus grande perfection du vers à une plus grande

justesse. Despréaux (dit son commentateur) n'oublia pas cette décision de Molière, & en fit un précepte dans son art poétique, chant 4.

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
> Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

Racine, ami de Molière, à qui il avoit des obligations de plus d'une espèce, donna le 15 Décembre 1655 sa tragédie d'*Alexandre*. L'abbé de Bernay, chez lequel il demeuroit, souhaitoit qu'elle fût représentée à l'hôtel de Bourgogne; mais Racine étoit trop reconnoissant pour ne pas se défendre d'abord de faire cette injure au théâtre de Molière, Despréaux fut consulté, & l'abbé de Bernay se rendit à son avis. Malheureusement cette piéce qu'on ne joue plus, eut peu de succès [1], & les amis du poëte le forcèrent à retirer sa tragédie & à la confier aux acteurs de l'hôtél de Bourgogne qui la firent réussir. C'est de-là que vint la brouillerie de Racine & de Molière (dit le Boleana).

[1] Ce fut sur la lecture de cette piéce que le grand Corneille lui conseilla d'abandonner le genre de la tragédie. Ce fait peut être cru, parce que l'*Alexandre* n'étoit pas digne de Racine.

Ce fait, qui ſe trouve en pluſieurs endroits, n'eſt déſavoué nulle part. Comment le concilier avec la gazette en vers de Robinet, qui nous apprend dans ſa lettre du 20 Décembre qu'Alexandre

> Paroît, comme on ſait, à la fois
> Sur nos deux théâtres François.

& qui ajoute que

> . . . . Pour ce vainqueur de la Grèce
> Ce n'eſt pas trop de ces deux lieux.

L'Alexandre avoit donc été diſtribué aux deux théâtres, comme nous avons vu en 1725 *la Force du ſang*, comédie de *Bruéis*, jouée en même-tems chez les comédiens François & chez les Italiens, & avoir chez les derniers quelques repréſentations de plus.

Ce qui fâcha Molière dans cette occaſion, ce fut de perdre la meilleure de ſes actrices *la Duparc*, qui paſſa à l'hôtel de Bourgogne, & qu'il ſoupçonna y avoir été entraînée par les amis de Racine, ou peut-être par lui-même. Au reſte, leur petite déſunion, qui ne fut que trop réelle, ne les rendit jamais injuſtes l'un envers l'autre; & leur refroidiſſement ne fit point la honte des lettres.

Racine regarda toujours Molière comme

un homme unique. Louis XIV lui demandant un jour quel étoit le premier des grands hommes qui avoient illustré son règne, il lui nomma Molière. *Je ne le croyois pas*, répondit le roi; mais vous vous y connoissez mieux que moi.

L'Euripide François avoit, comme on le voit, bien oublié sa brouillerie avec Molière. La prééminence accordée à notre auteur par Racine, ne peut trouver pour contradicteur qu'un esprit médiocre. Mais comment Louis XIV osa-t-il dire *qu'il ne le croyoit pas*, lui qui avoit été le protecteur fidèle de Molière ! le sens supérieur qui guidoit toujours ce prince semble l'avoir abandonné dans cette circonstance. C'étoit sans doute à Racine lui-même que ce Prince accordoit le premier rang. La noblesse du genre en imposoit au monarque. A mérite égal entre l'auteur comique & l'auteur tragique, le peuple & les grands sont entraînés vers le dernier.

Molière n'approuva point dans l'Épître de Despréaux sur le passage du Rhin le vers cinquantième.

Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.

Ce dernier vers peut faire entendre, disoit-il, que la présence du roi a deshonoré le fleuve; Desjpréaux se défendit, Molière ne se rendit point, & le vers resta. Molière osoit donc disputer même de vers avec Despréaux, au moins pour la justesse. L'auteur du *Misantrope* & des quatre premiers actes du *Tartuffe*, pouvoit ne reconnoître aucun poëte François au-dessus de lui.

On a oüi dire à Boileau que Molière, après lui avoir lu le *Misantrope*, lui avoit dit, *vous verrez bien autre chose*. Il mettoit alors la dernière main au *Tartuffe*; ce trait décide presque la préférence qu'il donnoit à ce dernier ouvrage sur l'autre.

Molière quelquefois consultoit sa servante, a dit le sublime auteur de la *Métromanie*, d'après la tradition. On sait de plus que Molière voulant un jour éprouver l'instinct de la vieille *Laforest*, lui fit lecture de quelques scènes du comédien Brécour comme étant de lui; mais que la bonne femme ne fut point sa dupe, & ne reconnut point l'heureuse main de son maître. Ce trait la fait juger digne de l'honneur singulier que lui faisoit Molière. Il est inutile, sans doute,

d'ajouter ici que ce n'étoit pas le *Misantrope*, par exemple, qu'il lisoit à cette servante, qui n'étoit bonne au plus qu'à lui faire préjuger l'impression de gaîté qu'il devoit faire sur le public dans ses scènes comiques.

Ne dissimulons rien, voici un tort de Molière, c'est le cœur qui nuisit à l'esprit. Lorsque les *deux Jocondes* parurent, on osa balancer entre ces deux contes, on gagea même & pour l'un & pour l'autre; l'abbé le Vayer fut pour la Fontaine, & M. de Saint-Gille pour le poëte *Bouillon*; on prit Molière pour arbitre, & la franchise de son goût ne décida point la gageure; il n'alla point jusqu'à se déclarer contre la Fontaine, mais il refusa de prononcer contre M. de Saint-Gille son ami. Boileau décida cette querelle aussi inconcevable que le déni de justice de Molière.

Despréaux, en composant sa seconde satire, trouvoit difficile de faire un vers qui rimât à celui-ci :

> Dans mes vers recousus mettre en piéce Malherbe,

Il consulta la Fontaine & Molière qui tous deux jugèrent la chose peu faisable. Des-

préaux en vint cependant à bout, en ajoutant même à son idée; voici ce vers :

> Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
> Dans mes vers recousus, &c.

Quelqu'un a écrit que la comédie du *Tartuffe* avoit été faite à la prière du grand Condé, qui vouloit se venger du P. *de la Chaize*, confesseur du Roi, & que le personnage de l'imposteur fut joué la première fois en soutane & en chapeau à grands bords. Mais cette anecdote tombe dès qu'on se rappelle que le P. *de la Chaize* ne devint confesseur qu'en 1675, après la mort de Molière. Il avoit été précédé dans cette place par le P. *Ferrier* en 1670, & le prédécesseur de celui-ci avoit été le P. *Annat*, à qui le caractère du Tartuffe étoit bien étranger, puisqu'au rapport de l'Abbé de Choisi, *trouvant le poids trop pesant, il s'en déchargea sur le P. Ferrier, & eut l'honneur & la consolation de mourir simple Religieux.*

Comment après cela ne pas se tenir dans la plus grande défiance sur le compte des compilateurs !

Le célèbre abbé de Longuerue nous paroît le seul qui ait écrit que Molière avoit

inventé le nom de *Tartuffe* d'après le mot Allemand *Der Teüfel*, qui se prononce vulgairement *Terteif*, & qui signifie le diable. Nous croyons cependant que l'anecdote qu'on trouvera sur ce nom qui a fait un mot de plus dans la langue Françoise, est plus vraisemblable. Voyez le *Tartuffe*.

M. Joly, Évêque d'Agen, prêchoit à Paris avec beaucoup d'action. On le comparoit à Molière; ce dernier, disoit-on, est plus grand prédicateur, & l'autre, plus grand comédien. Molière avoit dit de lui-même, à l'occasion du reproche que lui faisoient les ennemis du *Tartuffe*, d'avoir porté sur le théâtre une morale trop saine : *Pourquoi ne me seroit-il pas permis de faire des sermons, tandis qu'on permet au P. M. B. G.*[1] *de faire des farces ?*

Molière étoit fort ami du célèbre Avocat *Fourcroi*, homme très-redoutable dans la conversation par la capacité & la force de ses poulmons, ils eurent une dispute à table en présence de Despréaux, à qui Molière disoit : *Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, contre une gueule comme celle-là ?*

Lully, fais-nous rire, disoit Molière à cet excellent musicien, qu'il ne regardoit hors de

[1] Le P. Maimbourg.

son talent que comme un bouffon. Il falloit qu'il montât sur un tabouret pour jouer ses contes dont la pantomime faisoit le principal mérite.

Dans le Poëme du Siècle de Louis-le-Grand, de ce Perrault si vanté de notre tems, & si méprisé du sien, de ce profond Littérateur qui demandoit à un de ses amis quelles étoient les plus belles Odes de Pindare, d'Horace, & de Malherbe même; il est singulier de trouver Molière placé sur la ligne de Tristan & de Rotrou, & sur-tout de l'entendre vanter par sa naïveté dans ce pitoyable vers,

Les Molières naïfs, les Rotrou, les Tristan.

Quelle compagnie & quel éloge! Inimitable Molière! (s'écrie l'Auteur des Variétés amusantes & sérieuses,) les âges qui ont suivi n'ont pas été si injustes envers vous.

Un an après la mort de Molière, on ne sait quel particulier s'avisa de mettre en vers *le Mariage Forcé*, qui ne parut imprimé chez la veuve Dupont qu'en 1676, quoique la permission de M. de la Reynie soit datée de 1674. Cette pièce est devenue fort rare, & mérite peu la peine d'être recherchée. Si Somaize qui, en 1660, avoit mis en vers détestables *les Précieuses Ridicules*, vivoit en-

core en 1674, il ne faut pas chercher un autre Auteur pour celle dont nous parlons, & qu'on nous a communiquée depuis l'impreſſion du troiſième volume de cette Édition, où ſe trouve *le Mariage Forcé.*

Lorſque Molière, dans la ſcène huitième de *Sganarelle* avec *Marphurius*, fait dire au premier, j'ai une grande inclination pour la fille, voici comme on le traveſtit dans la ſcène cinquième de la Traduction.

SGANARELLE.

. . . . Son air
Me force adroitement d'en devenir le pair.

Et dans la ſcène de *Dorimène* & de *Lycaſte*, qui, chez Molière, eſt la treizième, & chez le Traducteur, la ſeptième, *Dorimène* dit:

Je ne dois pas au ciel long-tems demander *trève*,
Ni ſoupirer après l'heureux état de *veuve.*

Ces deux traits ſuffiſent pour donner l'idée de cette miſérable Traduction.

Louis XIV demandant à Deſpréaux quels Auteurs avoient le mieux réuſſi dans l'art de la comédie. Je n'en connois qu'un, dit le Satirique, tous les autres n'ont fait que des farces. Si bien donc, reprit le Roi, que Deſpréaux n'eſtime que Molière; il n'y a auſſi que

que lui, Sire, répondit-il, qui ſoit eſtimable dans ſon genre.

C'eſt d'après ces jugemens que le même Prince diſoit au commencement du ſiécle préſent, qu'il avoit perdu deux hommes qu'il ne répareroit jamais, Lully & Molière.

Bien des gens ſe rappellent d'avoir oui dire à M. de la Motte, que l'Académie Françoiſe avoit ſouhaité de compter Molière au nombre de ſes membres; mais cette loi de 1641, dont on a parlé, ſans avoir été révoquée, étoit reſtée dans l'oubli. En vain lui propoſa-t-on de quitter ſa profeſſion, tout fut inutile, & l'Académie n'orna point ſa liſte de ce nom fameux. Son éloge qu'elle a propoſé à l'Europe, & pour lequel M. de Chamfort a été couronné, eſt une preuve des regrets qu'elle en a. C'eſt ſe l'aſſocier autant qu'il eſt en elle aujourd'hui, de l'avoir choiſi le premier pour ſervir de modèle aux gens de lettres. La place honorable qu'elle fit prendre le jour de la lecture publique de l'éloge de ce grand homme à deux de ſes neveux [1], marque en-

[1] M. Poquelin, âgé de plus de 80 ans, & M. l'Abbé de la Foſſe, fils d'une Poquelin, & petit-fils du célèbre de la Foſſe, de l'Académie de Peinture.

core avec plus d'intérêt la considération qu'il a conservée dans ce corps.

Il y a un point d'honneur pour moi à ne point quitter, disoit-il à son ami Despréaux, qui le sollicitoit d'abandonner l'action théâtrale, nuisible même à sa santé, & de s'en tenir à la composition de ses pièces.

M. de Colbert avoit témoigné, dit-on, sa surprise de ce que Molière n'étoit pas de l'Académie. M. Perrault fit part de cet étonnement si juste à ses confrères, qui répondirent qu'un homme tel que Molière étoit sans doute au dessus des règles & méritoit des distinctions ; mais qu'il falloit obtenir de lui de ne plus jouer que des personnages graves, & d'abandonner les rôles comiques à cause du petit inconvénient des coups de bâton. Molière, ajoute-t-on, se refusa même à cet accommodement qui nous paroît peu vraisemblable. Comment imaginer en effet que des gens sensés aient vu une différence essentielle entre l'acteur qui reçoit des coups de bâton & celui qui les donne ?

N'est-ce point ici le lieu de faire remarquer la fatalité attachée au plus grand nombre des auteurs comiques, relativement à l'Académie Françoise ? Bruéis, Palaprat,

Regnard, le Sage, Dufresni, Autereau, Jolly, de Lisle, Fagan, Piron, Saintfoix, Collé, l'auteur du *Complaisant*, *du Fat puni*, *des Tuteurs*, &c. &c.[1] ne sont point sur ses listes, tandis que des auteurs de tragédies, absolument oubliées, tels que celui des *Tindarydes*, y sont inscrits.

Il arriva en 1669 une aventure à un jeune médecin chez un barbier de son voisinage, jaloux des visites trop fréquentes que le docteur rendoit à sa femme. Le médecin échappé du danger qu'il avoit couru, avoit rendu plainte contre le barbier; & Gui-Patin dans sa lettre 504, dit que le bruit couroit que Molière vouloit faire une comédie de cette histoire; *ce qui pourroit bien arriver*, ajoute-t-il, & ce qui n'arriva point. On prétendoit que la comédie que devoit faire notre auteur auroit pour titre, *le Médecin fouetté, & le Barbier cocu*. V. lettre 507.

Molière, en portant ce Vaudeville au théâtre, n'eût fait qu'une satyre, & non point une comédie; si Gui-Patin eût mieux connu & l'artiste & l'art, il n'eût point accrédité ce

[1] On ne parle point de Grand & Baron, à cause de Montfleuri, Dancourt, le leur profession de comédien.

bruit. Souvenons-nous du mot du comte de Bussi Rabutin. *Despréaux attaqua le vice à force ouverte, & Molière plus finement que lui.*

Un jour Molière soupoit (dit M. l'abbé d'Olivet) avec Racine, Despréaux, la Fontaine & Descoteaux, fameux joueur de flute. La Fontaine étoit ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire, plongé dans ses distractions; Racine & Despréaux, pour le tirer de sa léthargie, se mirent à le railler, & si vivement qu'à la fin Molière trouva que c'étoit passer les bornes. Au sortir de table il poussa Descoteaux dans l'embrasure d'une fenêtre, & lui parlant de l'abondance du cœur: *Nos beaux esprits*, dit-il, *ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon homme.*

Le fameux souper d'Auteuil [1] est la principale anecdote de la vie de Molière, sur laquelle M. de Voltaire a voulu répandre du doute. Cependant on trouve encore des Gens qui se souviennent de l'avoir ouï raconter à

[1] *Ce fameux souper*, dit M. Racine le fils, *quoique peu croyable, est très-véritable.* Cet auteur nous apprend que le grave Despréaux étoit de la partie, & qu'il a raconté plus d'une fois cette folie de sa jeunesse.

Despréaux, à Baron, & à plusieurs anciens habitans du lieu de la scène.

Il est très-possible que l'amitié qu'avoient pour Chapelle le duc de Sulli, le prince de Vendôme & l'abbé de Chaulieu, les ait engagés à nier un fait qui n'annonçoit ni la sobriété, ni la sagesse de leur ami; mais cette historiette, fût-elle incertaine, n'honore-t-elle pas assez Molière pour nous mettre dans l'obligation de la conserver?

Heureux celui sur lequel la tradition laisse des faits qui le peignent avec avantage. A les supposer faux, la fiction a eu besoin pour leur donner la vogue d'une opinion avantageuse pour celui qui en est l'objet. Ce sont des traits qui appartiennent au portrait qu'on en veut faire; ils achevent la ressemblance. C'est ainsi que la jolie fable du Nain de mademoiselle Lenclos, est une preuve qu'elle conserva ses charmes bien au-delà du tems ordinaire.

D'après cette réflexion, on peut je crois, sans manquer aux égards qu'on doit aux opinions de M. de Voltaire, raconter un fait qu'il n'a peut-être rejeté que par l'éloignement qu'il a quelquefois pour les choses un peu singulières. Le voici.

Molière avoit dans le village d'Auteuil une

maison où il donnoit des soupers à la meilleure compagnie de la cour & de la ville, mais comme sa santé languissante exigeoit presque toujours qu'il fût au lait pour toute nourriture, c'étoit son ami Chapelle qui faisoit les honneurs de sa maison. Un jour que ce dernier y étoit allé avec Messieurs de Nantouillet, Jonsac, Despréaux [1], Baron & quelques autres, Molière, qui avoit assisté au commencement du souper, se retira, & laissa ses amis se livrer au plaisir de causer & de boire aussi long-tems qu'ils le voudroient.

Le feu de la conversation, & sur-tout les fumées du vin, échauffèrent par degrès les esprits, & la conversation étant tombée sur les misères humaines, nos gens exhalèrent bientôt les tristes rêves d'une philosophie

[1] Chapelle avoit rendu Boileau presque aussi buveur que lui; on sçait qu'il l'enivra une fois en écoutant ses conseils sur la sobriété, mais peu de gens connoissent le quatrain qu'il fit un jour sur le plaisir qu'il avoit à déranger quelquefois la raison du Satirique : le voici.

> O Dieux ! que j'épargne de bile
> Et d'injures au genre-humain,
> Lorsque versant ta lampe d'huile,
> Je te mets le verre à la main !

ſombre & noire. Nous ſommes tous des lâches, dit Chapelle, que ne ceſſons-nous de murmurer & de vivre ? La rivière eſt à cent pas, allons nous y précipiter.

L'enthouſiaſme du poëte ivre paſſa rapidement dans toutes les têtes. Déjà on ſe leve en applaudiſſant, on ſe prépare, en s'embraſſant pour la dernière fois, à terminer des jours qui paroiſſent d'un poids & d'un ennui iuſupportables. Le célèbre Baron heureuſement avoit conſervé plus de ſens-froid, il court au lit de Molière, qui bientôt paroît au milieu de ſes amis. Eh quoi ! leur dit-il, j'apprends que vous avez conçu le projet le plus courageux & le plus ſage, & je ne devrai qu'à Baron l'honneur de le partager ? Eſt-ce donc pour moi que la vie a des douceurs ? & ſuis-je fait pour la mépriſer moins que vous ? Il a raiſon, s'écria Chapelle, il nous manquoit, qu'il vienne.... Un moment, reprit Molière, n'abandonnons point une réſolution ſi belle aux fauſſes interprétations qu'on peut lui donner. On ſaura qu'à la ſuite d'un long ſouper nous aurons fait le ſacrifice de notre vie, & la calomnie avide de tout dénigrer, répandra le bruit que l'ivreſſe nous a plus inſpirés

que la philosophie. Amis, sauvons notre sagesse, attendons le retour prochain du soleil; alors, aux yeux de tout le monde, nous donnerons cette leçon publique du juste mépris de la vie. Parbleu, dit Chapelle, sa réflexion est de bon sens, donnons au repos le reste de la nuit, notre sagesse n'en sera que plus pure & plus éclatante. Molière en fut cru, on dormit, & le reveil, comme il l'avoit prévu, fit trouver à ses convives assez de plaisir à vivre pour les exciter à rire de leur ridicule saillie de la nuit.

Despréaux, qu'on se peint souvent plus triste qu'il n'étoit, s'amusoit quelquefois à contre-faire très-heureusement les gens qu'il voyoit. Un jour qu'il avoit diverti le roi en contre-faisant devant lui tous les comédiens, Louis XIV voulut qu'il contrefît aussi Molière qui étoit présent, & lui demanda ensuite s'il s'étoit reconnu. Nous ne pouvons, répondit Molière, juger de notre ressemblance; mais la mienne est parfaite s'il m'a aussi bien imité qu'il a imité les autres.

Molière s'étant un jour présenté en sa qualité de valet-de-chambre pour faire le lit du roi, un autre valet-de-chambre qui devoit

le faire avec lui se retira brusquement, en disant qu'il n'avoit point de service à partager avec un comédien. Bellocq, autre valet-de-chambre, homme d'esprit, & qui faisoit de jolis vers, s'approcha dans le moment & dit : *M. de Molière voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du roi avec vous?* Cette aventure, fort ridicule pour le premier camarade de Molière, vint aux oreilles de sa majesté, qui fut très-fâchée qu'on eût marqué du mépris à un homme d'un génie aussi rare.

Molière eut encore plus d'une fois à souffrir du même préjugé avec sa famille. En vain engagea-t-il sa troupe à donner à son théâtre les entrées libres aux Poquelins qui s'y présenteroient. Il n'y en eut que très-peu qui en profitèrent. On a vû dans le premier article de ce Supplément qu'un particulier de cette famille l'avoit encore supprimé dans l'arbre généalogique qu'il en a dressé de nos jours, mais on doit à ses autres parens la justice d'assurer qu'ils désavoueroient cette omission si elle devenoit publique.

Ennemi de toutes les espèces de grimaces, Molière passa dans la société pour un homme solide & sûr. La droiture de son cœur & la franchise de son caractère, lui firent des amis

de tout ce qu'il y avoit en France de plus aimable & de plus diſtingué. Sa maiſon fut le rendez-vous de toutes les eſpéces de mérite, & ſa haute réputation ne fit appercevoir aucune différence entre le grand Seigneur & lui.

Monſieur le Prince aimoit ſon entretien, il l'avoit prié de lui donner les momens qu'il pourroit avoir libres; il trouvoit, diſoit-il, toujours à profiter avec lui; ſon jugement ſain, ſa raiſon étonnante & ſon goût ſupérieur, le lui faiſoient préférer à tous les hommes célèbres de ſon tems: & nous ne devons pas oublier ce que ce héros dit au bel eſprit qui lui apporta une épitaphe de ce Poëte comique: *Plût au ciel que ce fût lui qui m'apportât la tienne !*

Molière toujours entouré de gens aimables & livrés à l'amour des plaiſirs, ne pouvoit pas toujours garder le régime qu'exigeoit ſa poitrine, témoins ces vers de ſon ami Chapelle dans ſon épître à M. de Jonſac.

Molière que bien connoiſſez
Et qui vous a ſi bien farcés,
Meſſieurs les coquets & coquettes,
Les ſuivoit; & buvoit aſſez
Pour vers le ſoir être en goguettes.

Avec une ſanté foible, avec un travail ſans relâche, avec des ſoucis domeſtiques & des embarras de toute eſpèce [1], Molière, dont la mémoire s'étendra dans tous les ſiécles, ne vécut que 51 ans. La France le perdit, le pleura, & doit le pleurer encore en ſe voyant ſi loin de réparer ſa perte. La nature a peut-être préparé moins de honte aux autres nations, puiſqu'elle ne leur a pas offert d'auſſi grands modèles à ſuivre.

Je cherche dans Paris les ſtatues de Corneille & de Molière, où ſont-elles ? Où ſont leurs mauſolées ! s'écrie M. de Saint-foix dans ſes Eſſais Hiſtoriques ſur Paris, tome 3.

Mademoiſelle Molière, qui s'étoit comportée en femme eſtimable à la mort de ſon mari, & qui crioit à l'ingratitude des hommes en voyant qu'on lui refuſoit une ſépulture, oublia bientôt ſa douleur & ſe remaria avec *Guerin Detriché*, ſon camarade obſcur.

[1] *Voyez* la lettre que lui écrit Chapelle, ſur les difficultés qu'il éprouvoit à diſtribuer ſes rôles à ſes trois principales Actrices. Il le compare à Jupiter, embarraſſé de concilier les trois Déeſſes pendant le ſiége de Troye.

C'eſt à l'occaſion de ce mariage qu'on fit ce quatrain.

Les graces & les ris regnent ſur ſon viſage,
Elle a l'air tout charmant & l'eſprit tout de feu,
Elle avoit un mari d'eſprit qu'elle aimoit peu,
Elle en prend un de chair qu'elle aime davantage.

On ne ſauroit lui pardonner le peu de ſoin qu'elle eut des fragmens de piéces que laiſſa Molière ; elle les abandonna à la Grange, & l'on ignore ce qu'ils ſont devenus.

Elle eut bientôt lieu de s'appercevoir qu'elle avoit perdu de la conſidération qu'attiroit Molière ſur elle, puiſque trois ans après ſa mort, dans un mémoire imprimé d'une affaire horrible & criminelle qu'eut à ſoutenir Lully contre le Sieur Guichard, Intendant Général des Bâtimens de Son Alteſſe Monſeigneur, en 1676, & dans laquelle on l'avoit entendue comme témoin, on la reſpecta aſſez peu pour renouveller les anciens ſoupçons de ſa naiſſance, en l'appelant *orpheline de ſon mari, & veuve de ſon père.* Page 109.

Elle n'avoit eu de Molière qu'une fille ; dont elle négligea trop l'éducation ; la jeune perſonne ſe laiſſa enlever par M. *Rachel de Montalant*, qui l'épouſa, & qui a paſſé ſa vie avec elle à Argenteuil ; il n'y eut aucun en-

ſant de ce mariage, & Molière n'a laiſſé que des collatéraux, dont un de ceux qui ſe trouvent cités à la note de la page 67 de ce Supplément, eſt mort dans le cours de l'impreſſion, en 1772.

On n'imagineroit pas que Molière dût jamais ſe trouver cité parmi les Imitateurs de l'Anthologie, cependant M. M... C... dans la Traduction qu'il vient de nous donner de quelques Poëtes Grecs, p. 176, après une prétendue Épigramme qui dit : *Si vous voulez m'offrir quelques préſens agréables, que ce ſoit pendant que je reſpire encore ; en verſant du vin ſur ma cendre, loin de l'enivrer, vous n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus, les morts ſont inſenſibles à tous ces honneurs*, croit que ce ſont ces idées d'un ancien qui ont inſpiré à Molière les quatre vers ſuivans, tirés de la ſcène première du quatrième acte *du Bourgeois Gentilhomme.*

Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Il y a bien de la ſagacité à cette découverte, & c'eſt avec autant de juſteſſe qu'on a ſouvent annoncé de prétendues imitations de Molière.

L'Artiſte qui a deſſiné les figures de cette

édition, a cru devoir imiter nos Acteurs sur le costume de Molière, qui n'existe plus que dans les rôles comiques, & dont les ajustemens sont rappelés dans le Dialogue de la piéce. C'est ainsi qu'on peut voir *Harpagon* entouré de ses aiguillettes; le Marquis *de Mascarille* avec ses canons, ses rubans, ses plumes, & l'énorme perruque d'un siècle où cet ajustement n'a toujours fait qu'augmenter de volume, &c. Nous dirons ici en passant que les Comédiens ne se piquent pas d'être fort exacts sur ce point, puisque les deux Amans *des Précieuses* paroissent habillés selon les usages du 18e siècle, quoique Cathos remarque dans la scène 5e que *leurs rabats* [1] *ne sont pas de la bonne faiseuse.* C'est d'après cette liberté d'usage aujourd'hui, que M. Moreau a donné à *ses Précieuses* des ajustemens modernes, quoique le Marquis *de Mascarille* soit vêtu à la mode de 1660. Cependant, si l'on veut jeter les yeux sur l'estampe qui est à la tête de l'*Impromptu de Versailles*, on y verra le costume du tems, soit par rapport aux hommes, soit par rapport aux femmes. Cette piéce, qui ne se joue plus, n'a essuyé sur nos Théâtres aucune altération pour le costume,

1 Rabat. Ce mot vient de celui de rabattre, parce qu'autrefois le rabat n'étoit autre chose qu'un collet de chemise rabattu sur les épaules.

& M. Moreau l'a choisie, sans doute, par cette raison, pour l'observer fidèlement.

De toutes les épitaphes qu'on a faites pour Molière, M. de Voltaire n'a conservé que celle du P. Bouhours. Nous osons croire cependant que plus d'un lecteur lui associera avec plaisir celle de la Fontaine, & nous saura gré d'y joindre celle de Chapelle, qui est peu connue, ainsi que les deux meilleures épitaphes latines qui ayent paru dans le tems.

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE,

Par LA FONTAINE.

Sous ce tombeau gissent Plaute & Térence,
Et cependant le seul Molière y gît ;
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France ;
Ils sont partis & j'ai peu d'espérance
De les revoir ; malgré tous nos efforts,
Pour un long tems, selon toute apparence,
Térence & Plaute, & Molière sont morts.

AUTRE par CHAPELLE.

PUISQU'A Paris on dénie
La terre après le trépas,
A ceux qui durant leur vie
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie,
Ils sont dans le même cas.

Autre par M. Huet, Évêque d'Avranches.

PLAUDEBAT, Moleri, tibi plenis aula theatris,
Nunc eadem mœrens post tua fata gemit.
Si risum nobis movisses parciùs olim,
Parciùs heu! lacrymis tingeret ora dolor.

EPITAPHIUM

Pro Molero Comœdo.

HIC facunde jaces facetiarum,
Molleri, arbiter & pater jocorum,
Salsi dramatis artifex & actor,
Ausus qui proceres secare & urbem,
Plaudentes simul & simul frementes:
Notas utilibus docere nugis,
Et ridens vitium vafer notabas;
Ipso sic melior Catone censor.

Notre projet étoit de transcrire ici ce que l'Auteur des Mémoires Littéraires imprimés à Londres en 1771, vient de nous donner sur Molière; mais comme nous différons en quelques points, nous nous contenterons de renvoyer le Lecteur à l'ouvrage même. En général nous n'avons rien sur le père de la scène Françoise, ni de plus judicieux, ni de plus utile.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Sur L'ÉTOURDI *ou* LES CONTRE-TEMS.

CETTE première comédie, représentée à Lyon en 1653, & ensuite à Béziers aux États de Languedoc, ne fut jouée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, accordé depuis peu à la troupe de Molière, que le 3 Décembre 1658.

Le goût des théâtres italiens & espagnols que nos auteurs copioient servilement, nous offroit tous les jours des piéces d'une intrigue compliquée, des actions romanesques d'une importance grave & triste, ou des folies peu dignes d'amuser une nation spirituelle, aimable & polie.

La coutume, humiliante pour l'humanité, (dit M. de Voltaire) que les hommes puissans avoient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avoit infecté le théâtre. On n'y voyoit que de vils bouffons, & on ne représentoit que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres.

Le succès du *Menteur* & celui de quelques scènes heureuses de Rotrou, n'avoient point empêché la farce grossière de tenir insolemment sa place sur

nos théâtres, & les turlupinades s'y montroient tous les jours, lorsque l'*Étourdi* fut représenté.

Le public, étonné une seconde fois, apperçut dans cet ouvrage les qualités les plus essentielles à l'art de la comédie, & sans lesquelles elle languit & se dénature, c'est à-dire, le mouvement & la gaîté : non pas cette extravagance, ni cette déraison *des Jodelets* & des *Dom Japhets* ; mais cet enjouement libre, ingénieux & plaisant dont Plaute avoit donné les premières leçons à Molière.

Le tems où ce génie supérieur devoit, au rire de Plaute, unir les graces & le beau naturel de Térence, pour les surpasser tous deux, demandoit, pour paroître, une étude encore plus approfondie du caractère & des mœurs de la nation.

Jusques-là, les Italiens avoient offert à Molière une infinité d'esquisses, dont il avoit conçu qu'on pouvoit étendre & prononcer l'effet avec plus de force & plus d'art que n'en employoient des acteurs étrangers, bornés à de simples canevas par la décadence du bon goût en Italie.

Ils avoient aussi dans ce qu'ils ont droit d'appeler leur bon théâtre, relativement à leurs représentations mimiques composées de scènes à l'impromptu ; ils avoient, dis-je, beaucoup de piéces écrites & imprimées, & c'est quelquefois dans ces

dernières que puisa notre auteur. *L'Inavvertito*, piéce (en prose) de *Nicolas Barbieri* dit *Beltrame*.[1], imprimée en 1629, lui fournit un caractère agréable & vif qu'il fit paroître sous le titre de *l'Étourdi*.

En suivant ainsi les traces des auteurs de la scène italienne, il étoit difficile qu'il se garantît d'abord de tous leurs défauts; aussi trouve-t-on dans l'*Étourdi* quelques événemens décousus, des scènes vagues & vuides, des reconnoissances brusquées, & un dénouement pénible.

Il est vrai que ces défauts ne pouvoient être apperçus au milieu de l'autre siécle que par un bien petit nombre de spectateurs; & que les seuls progrès de Molière dans l'art du théâtre qu'il créa, pour ainsi dire, nous les ont rendu sensibles.

Il présentoit dans l'*Étourdi* une imitation vive & fidèle de la nature, il développoit avec autant d'esprit que de feu un caractère actif. Ce qu'on admira sur-tout, ce fut le mouvement rapide d'une action soutenue avec chaleur; ce fut cette facilité de dialogue particulière à notre auteur, & plus

1 *L'inavvertito, ovvero, Scappino disturbato & Mezzetino travagliato, commedia* (*in prosa*) *di Nicolo Barbieri detto Beltrame, in Torino* 1629. Ce comédien auteur, dans un ouvrage intitulé *Supplica*, qui est un Traité sur la comédie, nous apprend que Louis XIII l'honora de sa protection & le combla de bienfaits.

encore cette gaîté franche & naïve, cette surface riante qui nous cachent encore aujourd'hui les taches de ce premier tableau de Molière.

Le Dictionnaire des théâtres, & M. de Voltaire lui-même, ce qui est bien plus imposant, soutiennent que cette comédie devroit porter le seul titre des *Contre-tems*; mais qu'il soit permis d'observer que l'étourderie de Lélie est presque toujours le mobile du renversement des machines que son valet met en jeu pour le servir, & comme dit Regnier:

> Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,
> Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.

A l'égard du style de l'ouvrage, quoique léger & facile en comparaison de la manière d'écrire le dialogue comique de ce tems-là, il est peu correct. Cependant la plûpart des fautes qu'on observera sont si aisées à corriger, qu'on ne sauroit douter que Molière ne les eût fait disparoître s'il eût eu le tems de revenir sur ses premières productions.

L'*Inavvertito*, d'après lequel Molière a dessiné son *Étourdi*, a été examiné avec soin; & c'est ici le lieu d'apprendre au public combien les lettres ont d'obligation à M. *de Floncel*, dont la plus abondante collection de livres Italiens que nous connoissions, étoit toujours ouverte à ceux qui pouvoient en avoir besoin.

La chaîne des événemens n'est pas la même

dans les deux piéces, & les différences de style y sont infinies. Molière est aussi étonnant dans les choses qu'il imite que dans celles qu'il crée. C'est toujours l'ouvrage du génie. Beltrame est plein de *Concetti*, & n'est pas même exempt des indécences, devenues trop familières de son tems [1].

L'amour de la vérité ne permet pas de dissimuler que le dénouement de l'*Inavvertito* est plus simple & plus théâtral que celui de l'*Étourdi*. On peut regretter avec raison que Molière ait négligé de faire usage du dernier trait de caractère qui termine la piéce de *Beltrame*; ceux de nos lecteurs qui ne connoissent pas la langue Italienne seront peut-être bien aises de trouver ici une idée de ce dénouement.

Fulvio irrité contre lui-même de toutes ses étourderies, veut renoncer à tout & partir au moment que ses affaires se sont heureusement arrangées. C'est en vain qu'on cherche à le retenir & à l'instruire de ce qui est arrivé, *il n'a plus de sottise à faire que celle de ne nous pas écouter*, dit Scapin, (qui joue dans la pièce le rôle du Mascarille de Molière) *il faut bien qu'il les épuise toutes... sa fuite peut encore nous jeter dans de nouveaux em-*

[1] *Il Ruffianismo è come il mento di stato, & in un Dissfurto, in un Grande è aggradi-, graziato ò latrocinio,* &c.

barras, & le bourreau n'a garde de nous en épargner.... O fortune! donne-moi de la patience, & conserve ma tête au défaut de celle de mon maître! Un ami de Scapin ramène cependant Fulvio qui tremble de se nuire encore : *eh morbleu!* lui dit Scapin, *soyez tranquille & prenez garde à vous.*

FULVIO.

Mon cher Scapin, tu veux que je reste, songe à quoi tu me hasardes.

SCAPIN.

C'étoit avant tout ceci qu'il falloit vous craindre; je vous en dispense actuellement.

FULVIO.

C'est-à-dire que tout est désespéré.... ah malheureux que je suis! je l'ai bien mérité.

Pantalon, père de Fulvio, survient avec les autres acteurs; il voit son fils agité & tremblant : *Mon fils*, lui dit-il, *qu'avez-vous donc? & que signifie ce trouble où je vous vois?*

FULVIO (à Scapin)

Scapin, mon cher Scapin.

SCAPIN.

Ce n'est pas moi qui vous parle; c'est sur Monsieur votre père qu'il faut jeter les yeux.

PANTALON.

Approchez, Fulvio ; est-il vrai que vous soyez amoureux de cette jeune personne ?

FULVIO (troublé.)

Moi, Monsieur ? ... non ... oh non !

PANTALON.

Comment, non ?

FULVIO.

Non, vous dis-je, non assurément.

PANTALON.

A quel propos nier ce que tout le monde assure ?

SCAPIN.

Pour montrer son bel esprit. Ça, voyons, pourquoi dites-vous non à Monsieur votre père ?

FULVIO.

Tu m'as dit de prendre garde à moi.

SCAPIN.

Eh bien qu'en concluez-vous ?

FULVIO.

Je ne sais.

SCAPIN.

Quelle cervelle ! eh M. répondez naïvement à ce qu'on vous demande.

PANTALON.

Parle, mon fils, veux-tu cette jeune personne pour ta femme ?

FULVIO.

Scapin ....

SCAPIN.

Eh dites qu'ouï.

FULVIO.

Si je fais encore quelque balourdise ?

SCAPIN.

Et dites qu'ouï encore un coup.

FULVIO.

Eh bien, mon père, ouï.

PANTALON.

Prends-lui la main.

SCAPIN.

Ne le faites-pas, croyez-moi ....

FULVIO (se retirant.)

Oh ciel ! j'aurai fait quelque étourderie.

PANTALON.

Et comment ?

FULVIO.

Scapin tu me dis de ne point le faire.

SCAPIN.

Oui, de ſi mauvaiſe grace ; vous ne me laiſſez pas achever.

FULVIO.

Eh bien, mon père, prononcez, je tiens ſa main.

PANTALON.

Elle eſt ta femme.

FULVIO.

Oh ma chère Cinthia ! me voilà votre époux, à la fin je triomphe.

SCAPIN.

Je vous conſeille de vous en feliciter beaucoup. Eh, morbleu, ſi les morceaux ne vous tomboient dans la bouche, vous mourriez de faim.

Cette ſcène naïve étoit digne aſſurément du pinceau de Molière, & auroit animé le dénouement trop romaneſque & trop bruſque de ſa première comédie. Ce que l'on doit dire encore à l'avantage de l'*Inavvertito* de Beltrame, c'eſt qu'il eſt bien ſupérieur à l'*Etourdi* que nous donnent

aujourd'hui nos comédiens Italiens, qui ne font de ce perſonnage qu'un ricaneur imbécile & peu ſoutenable.



L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

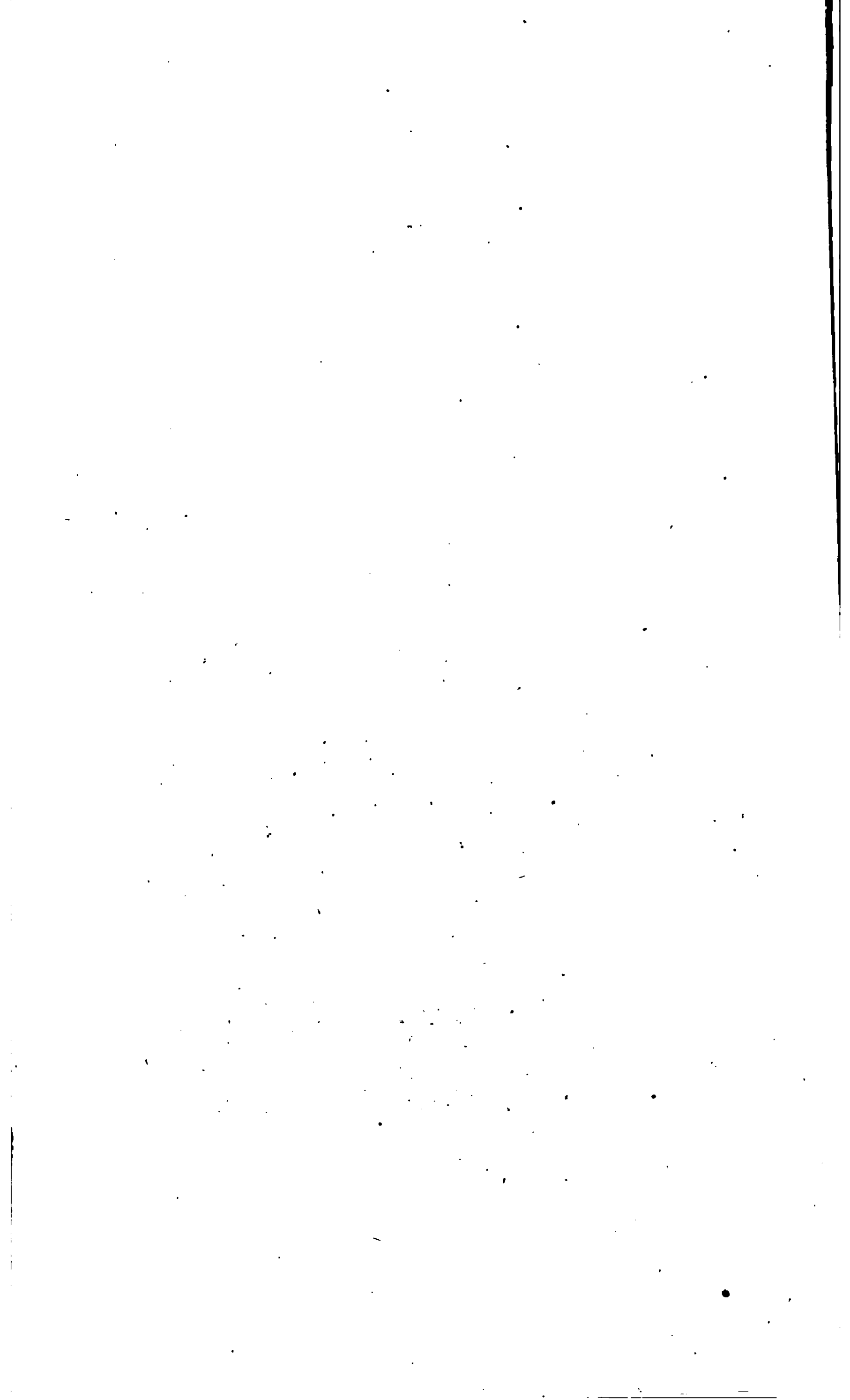
COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PANDOLFE, père de Lélie.
ANSELME, père d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
LÉLIE, fils de Pandolfe.
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÉS, cru Égyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de masques.

La scène est à Messine, dans une place publique.





J. M. Moreau le jeune inv. J. B. Simonet Sculp.

L'ÉTOURDI.



L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE.

HÉ BIEN, Léandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux voeux de son rival portera plus d'obstacle:
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

AH, Mascarille!

MASCARILLE.

Quoi?

LÉLIE.

Voici bien des affaires;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires:
Léandre aime Célie; & par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Hé, oui, tant pis, c'est-là ce qui m'afflige:
Toutefois j'aurois tort de me désespérer;
Puisque j'ai ton secours, je dois me rassurer.

Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs ;
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Hé, trêve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris & les incomparables ;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous sommes des coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective ;
Mais enfin, discourons de l'aimable captive,
Dis [1] si les plus cruels & plus durs sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans :
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel, dedans [2] un rang si bas,
Cache son origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est Monsieur votre père, au moins à ce qu'il dit ;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière
Quand vos déportemens lui blessent la visière ;

Il est avec Anselme en parole pour vous,
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux.
S'imaginant que c'est dans le seul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LÉLIE.

Ah, trêve, je vous prie, à votre rhétorique !

MASCARILLE.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique ;
Elle n'est pas fort bonne, & vous devriez tâcher...

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet-conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE.

(*à part.*) (*haut.*)
Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous sonder l'esprit
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure,
Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
Vous savez le contraire, & qu'il est très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.

Moquez-vous

Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
Poussez votre bidet, vous dis-je, & laissez faire.
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, esperent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

L É L I E.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie, il se va préparer :
C'est pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

M A S C A R I L L E.

Laissez-moi quelque-tems rêver à cette affaire.
(*à part.*)
Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?

L É L I E.

Hé bien, le stratagême ?

M A S C A R I L L E.

Ah, comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.

J'ai trouvé votre fait : Il faut... Non, je m'abuſe ;
Mais ſi vous alliez.

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.
J'en ſongeois une[5]....

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas !...

LÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anſelme[6].

LÉLIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il eſt vrai, c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne ſai.

LÉLIE.

C'en eſt trop à la fin.

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles;
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave [7].
De ces Égyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, est en quelque souci,
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu
Et l'argent est le dieu que sur-tout il révère:
Mais le mal, c'est....

LÉLIE.

Quoi? c'est...

MASCARILLE.

Que monsieur votre père
Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort, qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment;
Sa fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de jour & de nuit exacte sentinelle.
Prens-garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! La voilà qui sort tout-à-propos.

SCÈNE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah, que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue!
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prens de plaisir à les voir en ces lieux!

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé [8].

LÉLIE.

Ah, leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure!
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ;
Ce ſtyle maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, & ſachons vîte d'elle
Ce que....

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LÉLIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler !

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſaurai lui parler.

SCÈNE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, LÉLIE, *retiré dans un coin*, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

QUE faites-vous dehors ? Et quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je défens de parler à perſonne ?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon.
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin !

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre⁹, & ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est par-tout si vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vûe ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi, te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sai n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers,
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon veillant sur ce rare trésor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor ;

Et, ce qui plus le gêne & le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adversité
Elle sait conserver une noble fierté ;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître :
Mais je le sais comme elle ; & d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain ;

Il a lieu d'espérer, & le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, & voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est-là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter,
Et je vous l'envoyois ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté;
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho, ho! qui des deux croire!
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monſieur, ce galant homme a le cerveau bleſſé;
Ne le ſavez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je ſai ce que je ſai.
J'ai crainte ici deſſous de quelque manigance.
(*à Célie.*)
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'EST bien fait. Je voudrois qu'encor ſans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon ſe montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LÉLIE.

Je penſois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! cette action ne doit point me ſurprendre.

Vous êtes si fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah! mon Dieu; pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle [10],
Je te laisse.

MASCARILLE *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent:
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAR mon chef, c'est un siécle étrange que le nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement:

Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lors, que les douleurs commencent à nous prendre.
Baſte; ce n'eſt pas peu que deux mille francs, dûs
Depuis deux ans entiers, me ſoient enfin rendus;
Encore eſt-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proie
A tirer en volant! Chut, il faut que je voie
Si je pourrois un peu de près le carreſſer.
Je ſais bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme...

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente aſſaſſine?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure:
Anſelme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure [11],
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir célées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? Quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable;
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des agréable [12].

ANSELME.

Si bien donc...

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous [13],
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse....

ANSELME.

La ?

MASCARILLE *prend la bourse & la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah, je t'entends. Viens-çà, lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le ciel vous conduise!

ANSELME *revenant.*

Ah, vraiment, je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle:
Tiens, tu te souviendras....

MASCARILLE.

Ah, non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laiſſe-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis ſans intérêt.

ANSELME.

Je le ſais, mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je;
Je ſuis homme d'honneur, cela me déſoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MASCARILLE *à part.*

O longs diſcours!

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez votre argent:
Sans vous mettre en ſouci, je ferai le préſent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez [14], ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi, mais sur-tout fais si bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien [15].

SCÈNE VII.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE, *ramassant la bourse.*

A qui la bourse ?

ANSELME.

Ah, dieux, elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée !
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent;
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'EST être officieux, & très-fort, ou je meure.

LÉLIE.

Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui

D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême;
Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc? Qu'ai-je fait?...

MASCARILLE.

Le sot, en bon François;
Puisque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son père le laisse,
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous presse;
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte & le danger...

LÉLIE.

Quoi? C'étoit...

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive,
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il est ainsi, j'ai tort [16]; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien rafiné.

LÉLIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.

Un

Un autre après cela quitteroit tout peut-être ;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maitre,
Dont tout présentement je veux voir les effets ;
A la charge que si...

LÉLIE.

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc ; votre vue excite ma colère.

LÉLIE.

Mais sur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.

(*Lélie sort.*)

Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voici mon homme justement.



SCÈNE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître!
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être,
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi? Monsieur, perdez cette croyance,
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte où je le vois rebelle,

Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, & bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien ; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez [17] encor payer pour précepteur :
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent ;
Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel ; comme on le considère ;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? Des chansons dont il me vient confondre.

Ce n'eſt pas qu'en effet, dans le fond de ſon cœur,
Il ne tienne de vous des ſemences d'honneur.
Mais ſa raiſon n'eſt pas maintenant ſa maîtreſſe.
Si je pouvois parler avecque hardieſſe,
Vous le verriez dans peu ſoumis ſans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'eſt un ſecret qui m'importeroit fort
S'il étoit découvert : mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute aſſurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux ſont trahis
Par l'amour qu'une eſclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé ; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez ſi je ſuis le ſecret confident . . .

PANDOLFE.

Vraiment je ſuis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A ſon devoir, ſans bruit, deſirez-vous le rendre ?
Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne ſurprendre

Ce ſeroit fait de moi, s'il ſavoit ce diſcours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute choſe cours,
Acheter ſourdement l'eſclave idolâtrée,
Et la faire paſſer en une autre contrée.
Anſelme a grand accès auprès de Trufaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, ſi vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, & puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, ſi l'on veut qu'à l'hymen il ſe range,
A cet amour naiſſant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il ſeroit réſolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller ſon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eſt très-bien raiſonner; ce conſeil me plaît fort...
Je vois Anſelme; vas, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette eſclave funeſte,
Et la mettre en tes mains pour achever le reſte.

MASCARILLE *ſeul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes auſſi.

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?
Tu payes d'imposture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse & tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon père;
Et cependant ici tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où [18] tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah, que vous êtes prompte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte [19],
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit, contre moi, fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouir ?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie ;
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi, tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices ;
Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé, ne me traite pas ſi rigoureuſement,
Et pardonne aux tranſports d'un premier mouvement!

MASCARILLE.

Non, non, laiſſez-moi faire; il eſt en ma puiſſance
De détourner le coup qui ſi fort vous offenſe.
Vous ne vous plaindrez point de mes ſoins déſormais;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé, mon pauvre garçon, que ta colère ceſſe.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confeſſe.

(*tirant ſa bourſe.*)

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te réſoudre à me quitter ainſi?

MASCARILLE.

Non, je ne le ſaurois, quelque effort que je faſſe:
Mais votre promptitude eſt de mauvaiſe grace.
Apprenez qu'il n'eſt rien qui bleſſe un noble cœur,
Comme quand[20] il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il eſt vrai, je t'ai dit de trop groſſes injures:
Mais que ces deux louis guériſſent tes bleſſures.

MASCARILLE.

Hé, tout cela n'eſt rien; je ſuis tendre à ces coups;
Mais déjà je commence à perdre mon courroux:

Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis,
Produise à mon amour le succès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines;
Et, quand ce stratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

QUE diable fais-tu là? Tu me promets merveille;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé [21],
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.

C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenois la proie;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, & j'en étois frustré;
Il l'emmenoit chez lui: mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait, que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois:
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix [22].
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable,
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable!
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sévrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore:
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

LÉLIE *seul.*

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A VOS DESIRS enfin il a fallu se rendre,
Malgré tous mes sermens, je n'ai pu m'en défendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens [1] de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile; & si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas sur cette sûreté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, & rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'espoir qui vous flatte.

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien,

J'ai commencé pour vous un hardi ſtratagême ;
Votre père fait voir une pareſſe extrême,
A rendre par ſa mort tous vos deſirs contens[2] ;
Je viens de le tuer (de parole, j'entens ;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bon homme ſurpris, a quitté cette vie.
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers ſa grange il a porté ſes pas ;
On eſt venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers [3] qui ſont après ſon édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par haſard rencontre d'un tréſor ;
Il a volé d'abord ; & comme à la campagne
Tout ſon monde à préſent, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enſeveli pour lui :
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouez bien votre rôle ; & pour mon perſonnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

SCÈNE II.

LÉLIE *seul.*

SON esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse[4],
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel, qu'ils sont prompts! Je les vois en parole[5].
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Être mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort;

Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il se bat, & ne peut rien souffrir;
Il s'est fait en maints lieux contusion & bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse:
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre [6].

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir,
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, & l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son père

Et consoler un peu ce défunt de son sort
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort;
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires,
Il se trouve assez neuf, & ne voit encor guères,
Que son bien la plûpart n'est point en ces quartiers[7],
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance[8],
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir....

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *seul.*

Jusques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main & de l'œil.

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME.

SORTONS; je ne saurois qu'avec douleur très-forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las, en si peu de tems! Il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LÉLIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome 9.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais deſſeins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos priéres,
N'en perdroit pas un coup de ſes dents meurtrières;
Tout le monde y paſſe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne ſe peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raiſons votre ennui perſévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il ſe modère.

LÉLIE.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois ſon humeur.

ANSELME.

Au reſte, ſur l'avis de votre ſerviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous eſt néceſſaire.
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente ſa douleur!
Il ne peut, ſans mourir, ſonger à ce malheur.

ANSELME.

Je ſais que vous verrez aux papiers du bon homme,
Que je ſuis débiteur d'une plus grande ſomme:
Mais, quand par ces raiſons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement diſpoſer de mon bien.
Tenez, je ſuis tout vôtre, & le ferai paroître.

LÉLIE *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaiſir que ſent Monſieur mon maître!

ANSELME.

Maſcarille, je crois qu'il ſeroit à propos
Qu'il me fît de ſa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Des événemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

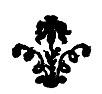
Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est comment vous contenter ?
Donnez-lui le loisir de se désatrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon saoul pleurer avecque lui.
Hi !

ANSELME *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici bas...



SCÈNE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH, bons dieux, je frémi!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, & véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre ame est en peine & cherche des prières,
Las! je vous en promets, & ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie & de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las ! pour un trépaſſé vous êtes bien gaillard !

PANDOLFE.

Eſt-ce jeu, dites-nous, ou bien ſi c'eſt folie,
Qui traite de défunt une perſonne en vie ?

ANSELME.

Hélas ! vous êtes mort, & je viens de vous voir....

PANDOLFE.

Quoi, j'aurois trépaſſé ſans m'en appercevoir ?

ANSELME.

Si-tôt que Maſcarille en a dit la nouvelle,
J'en ai ſenti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous ? Etes-vous éveillé ?
Me connoiſſez-vous pas ?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre viſage affreuſement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou [9] de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre ſaiſon, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,

Anſelme, me ſeroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaiſir davantage:
Mais avec cette mort, un tréſor ſuppoſé,
Dont parmi les chemins on m'a déſabuſé,
Fomente dans mon ame un ſoupçon légitime.
Maſcarille eſt un fourbe, & fourbe fourbiſſime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ſes deſſeins a d'étranges reſſorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué piéce & fait ſupercherie?
Ah, vraiment, ma raiſon, vous ſeriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir: En effet c'eſt bien lui.
Malepeſte du ſot que je ſuis aujourd'hui!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte:
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? Ah, voilà l'enclouure!
C'eſt-là le nœud ſecret de toute l'aventure;
A votre dam. Pour moi, ſans me mettre en ſouci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Maſcarille; & ſi l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puiſſe coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *ſeul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & ſens & bien,

Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise;
D'examiner si peu sur un premier rapport....
Mais je vois....

SCÈNE VI.

LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE.

Maintenant avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LÉLIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise,
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils paroissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place;
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet État d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon!

Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

L É L I E.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre:
Mais je n'en ai point vu de faux comme je croi.

A N S E L M E.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez les moi.
Est-ce tout?

L É L I E.

Oui.

A N S E L M E.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien aimé, rentrez dedans ma poche;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret:
Allez, allez mourir de honte & de regret.

L É L I E *seul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir sû sitôt le stratagême?



SCÈNE VII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUOI, vous étiez ſorti ? Je vous cherchois par-tout.
Hé bien, en ſommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en ſix coups au fourbe le plus brave ;
Çà donnez-moi que j'aille acheter notre eſclave ;
Votre rival après ſera bien étonné.

LÉLIE.

Ah, mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !
Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice ?

MASCARILLE.

Quoi ? Que ſeroit-ce ?

LÉLIE.

Anſelme, inſtruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être.

LÉLIE.

Il eſt trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon ; j'en ſuis inconſolable.

Tu te vas emporter d'un couroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur? Quelque ſot, la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette, ou qu'elle reſte là,
Pour moi je m'en ſoucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah, n'aye point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vraiſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louer.

LÉLIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouer;
Mais ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains; je n'ai pas le loiſir.

LÉLIE.

Maſcarille, mon fils[10].

MASCARILLE.

Point.

LÉLIE.

Fais-moi ce plaiſir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LÉLIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plait.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi?...

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vîte. Ah, que de longs devis!

LÉLIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, & que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et quoique ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer!

SCÈNE VIII.

TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du théâtre.

LÉLIE.

Que vois-je? Mon rival & Trufaldin ensemble!
Il achette Célie; ah, de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire ? Dis, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer ; par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(Lélie sort.)

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(Trufaldin sort.)

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE *seul.*

Graces au ciel ! voilà mon bonheur hors d'atteinte ;
J'ai sû me l'assurer, & je n'ai plus de crainte.

Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maison, & entre sur le théâtre.*

AHI, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah! O traître! O bourreau d'homme!

LÉANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? Que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cens coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chasse & me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah, vraiment, il a tort!

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'eſt pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je ſuis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour ſerviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront ſi ſenſible aux épaules:
Je te le dis encor, je ſaurai m'en venger;
Une eſclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire enſorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Écoute, Maſcarille, & quitte ce tranſport.
Tu m'as plû de tout tems, & je ſouhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'eſprit & fidèle,
A mon ſervice un jour pût attacher ſon zèle:
Enfin, ſi le parti te ſemble bon pour toi,
Si tu veux me ſervir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monſieur, d'autant mieux que le deſtin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant ſervice;
Et que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:

De Célie, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Célie est à vous?

LÉANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître;
Mais quoi! Mon père l'est: comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE.

Oui? Ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, & vas pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussi-tôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras.
Quand... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

SCENE X.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple, en marchant, je pourrai vous l'apprendre

LÉANDRE *à Mascarille.*

Vas, vas-t-en me servir sans davantage attendre.



SCÈNE

SCÈNE XI.

MASCARILLE *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon !
O que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie,
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum Imperator.

SCÈNE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Hola !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

LE COURIER *à Trufaldin.*

SEIGNEUR, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui?

LE COURIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouir, par un bruit assez doux,
Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie est esclave chez vous.

Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

De Madrid. DOM PEDRO DE GUSMAN,
Marquis DE MONTALCANE.

(*Il continue.*)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(*au courier.*)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains:
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on desire.

(*le courier sort.*)

(*à Mascarille.*)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir,

Qu'il vienne retirer ſon argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Vas, ſans cauſer davantage.

MASCARILLE *ſeul.*

Ah, le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le ſort a bien donné la baie à mon eſpoir;
Et bien à la malheure eſt-il venu d'Eſpagne
Ce courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en ſi peu de tems plus triſte événement.

SCENE XIV.

LÉLIE *riant*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUEL beau tranſport de joie à préſent vous inſpire?

LÉLIE.

Laiſſe-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Ça rions donc bien fort, nous en avons ſujet.

LÉLIE.

Ah! je ne ſerai plus de tes plaintes l'objet.

Tu ne me diras plus, toi, qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive;
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah, s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie;

Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins:
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, & doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LÉLI

Écoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit, que, sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à personne qui vive,

Ma langue est impuissante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours:
C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade & toujours en débauche,
Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sai-je? Un... cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique?
Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai par-tout, pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE *seul.*

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer!
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE *seul.*

TAISEZ-VOUS, ma bonté, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon couroux, je l'avoue;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience; & je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je céde à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité:
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! Que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,

Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter [1],
Et que c'est battre l'eau que prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hasard du succès, sacrifions des soins ;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

MONSIEUR, j'ai perdu tems [2], votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit ;
Mais c'est bien plus ; j'ai su que tout ce beau mystère,
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand Seigneur pour père,

Qui doit partir d'Espagne, & venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagême, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable;
Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir;
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LÉANDRE.

Je ne sais: mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,

Sa grace & ſa vertu ſont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ? que murmures-tu ?
Acheve, explique-toi ſur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monſieur, votre viſage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LÉANDRE.

Pourſuis.

MASCARILLE.

N'eſt rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige ſans peine,
Et ſon cœur, croyez-moi, n'eſt point roche après tout,
A quiconque la ſait prendre par le bon bout ;
Elle fait la ſucrée, & veut paſſer pour prude ;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous ſavez que je ſuis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie...

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las, que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte!

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, & lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il se peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi, vous pourriez...

LÉANDRE.

Vas-t-en jusqu'à la poste, & voi
Je ne sai quel paquet qui doit venir pour moi.

(*seul après avoir rêvé.*)

Qui ne s'y fût trompé! Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III.

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?

LÉANDRE.

Moi?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai pas sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins:
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉLIE.

Quelles finesses donc?

LÉANDRE.

Mon Dieu, nous savons tout.

LÉLIE.

Quoi?

LÉANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien,
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LÉANDRE.

Ah, que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans façon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes;

Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE.

Léandre, arrêtez-là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle,
Mais sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité ;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent,
C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui?

LÉANDRE.

Lui-même.

LÉLIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire!

Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE.

Et moi, gage que non.

LÉLIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV.

LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE.

AH, bon, bon, le voilà. Venez-çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi?

LÉLIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin d'œil & point de raillerie,

Je

Je ſuis aveugle à tout, ſourd à quoi que ce ſoit ;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit ;
Et ſur ce que j'adore oſer porter le blâme,
C'eſt me faire une plaie au plus tendre de l'ame.
Tous ces ſignes ſont vains. Quels diſcours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LÉLIE.

Parle donc, confeſſe.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laiſſez-moi, je vous dis que c'eſt un tour d'adreſſe.

LÉLIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? Vuide entre-nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE *mettant l'épée à la main.*

Ah, je vous ferai bien parler d'une autre ſorte!

LÉANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un eſprit moins ſenſé?

LÉLIE.

Laiſſez-moi contenter mon courage offenſé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi, châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LÉANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore! Il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien? c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?

LÉANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LÉLIE.

Hem, que veux-tu conter?

MASCARILLE *à part.*

Ah, le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne!

LÉLIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.

Il n'eſt pas mon valet ?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre ſervice il n'a pas été mis ?

LÉLIE.

Je ne ſais ce que c'eſt.

LÉANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé ſon dos avec outrance ?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chaſſé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, *à part.*

Pouſſe, pouſſe, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LÉANDRE *à Maſcarille.*

Donc les coups de bâton ne ſont qu'imaginaires !

MASCARILLE.

Il ne ſait ce qu'il dit, ſa mémoire....

LÉANDRE.

Non, non,
Tous ces ſignes pour toi ne diſent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon eſprit te ſoupçonne,
Mais pour l'invention, vas, je te le pardonne.
C'eſt bien aſſez pour moi, qu'il m'ait déſabuſé,
De voir par quels motifs tu m'avois impoſé,

Et, que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A ſi bon compte encor je m'en ſois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler *un avis au lecteur.*
Adieu, Lélie, adieu, très-humble ſerviteur.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

COURAGE, mon garçon, tout heur nous accompagne,
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne,
Faiſons l'*Olibrius*, *l'occiſeur d'innocens.*

LÉLIE.

Il t'avoit accuſé de diſcours médiſans
Contre...

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez ſouffrir mon artifice,
Lui laiſſer ſon erreur, qui vous rendoit ſervice,
Et par qui ſon amour s'en étoit preſque allé?
Non, il a l'eſprit franc, & point diſſimulé.
Enfin chez ſon rival je m'ancre avec adreſſe,
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maîtreſſe,
Il me la fait manquer; avec de faux rapports,
Je veux de ſon rival rallentir les transports,

Mon brave incontinent vient qui le déſabuſe;
J'ai beau lui faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe,
Point d'affaire; il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le céde point à perſonne qui vive!
C'eſt une rare piéce, & digne ſur ma foi,
Qu'on en faſſe préſent au cabinet d'un roi.

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas ſi je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choſes que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la ſorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fais-moi dans tes deſſeins entrer de quelque choſe;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit cloſe,
C'eſt ce qui fait toujours que je ſuis pris ſans verd.

MASCARILLE.

Ah, voilà tout le mal! c'eſt cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne ſerez jamais qu'une pauvre pécore.

LÉLIE.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverſer,

Et pourvu que tes ſoins en qui je me repoſe...

MASCARILLE.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe.
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite
Si je dois de vos feux embraſſer la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y réſiſte pas.
As-tu beſoin, dis-moi, de mon ſang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle viſion ſa cervelle eſt frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner,
Qu'à tirer un teſton ſ'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'eſt que de votre père
Il faut abſolument appaiſer la colère.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;

La viſion le choque[6], & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui ſont de dures atteintes,
Qui, ſur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triſte réflexion.
Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu deſſus cette matière;
Il craint le pronoſtic, &, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en juſtice il m'avoit recherché.
J'ai peur, ſi le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver ſi bien dès le premier quart-d'heure,
Que j'aye peine auſſi d'en ſortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force décrets;
Car enfin la vertu n'eſt jamais ſans envie,
Et dans ce maudit ſiécle eſt toujours pourſuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais auſſi tu promets..

MASCARILLE.

Ah, mon Dieu, nous verrons!
(*Lélie ſort.*)
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Ceſſons pour quelque tems le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire eſt hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par-tout pour te rendre un ſervice,
Pour te donner avis d'un ſecret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous ſommes amis autant qu'on le peut être;
Je ſais tous tes deſſeins & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je ſuis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il ſe perſuade
D'entrer chez Trufaldin par une maſcarade,
Ayant ſû qu'en ce tems, aſſez ſouvent le ſoir,
Des femmes du quartier en maſque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'eſt pas au comble de ſa joie,
Je pourrai bien tantôt lui ſouffler cette proie;

Et contre cet assaut je sais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.
Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII.

MASCARILLE *seul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et par une surprise adroite & non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise;
Puisque [7] par son dessein déjà presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre, & me puis sans travail,
Fournir en un moment d'hommes & d'attirail.

Croyez que je mets bien mon adreſſe en uſage:
Si j'ai reçu du ciel des fourbes en partage,
Je ne ſuis point au rang de ces eſprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

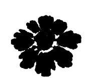
IL prétend l'enlever avec ſa maſcarade?

ERGASTE.

Il n'eſt rien plus certain. Quelqu'un de ſa brigade
M'ayant de ce deſſein inſtruit, ſans m'arrêter,
A Maſcarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention deſſus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai cru que je devois du tout vous faire part.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce ſervice fidèle.



SCÈNE IX.

LÉLIE *seul.*

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect?
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, & mon épée est bonne.
Hola! Quelqu'un, un mot.

SCENE X.

TRUFALDIN *à sa fenêtre*, LÉLIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? Qui me vient voir?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LÉLIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;

Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O dieux !

LÉLIE.

Et ſans doute bientôt ils viendront en ces lieux.
Demeurez ; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien ? qu'avois-je dit ? Les voyez-vous paroître ?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCÈNE XI.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE
& ſa ſuite, maſqués.

TRUFALDIN.

O ! Les plaiſans robins [8], qui penſent me ſurprendre !

LÉLIE.

Maſques, où courez vous ? Le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon [9].
(à Maſcarille déguiſé en femme.)
Bon Dieu, qu'elle eſt jolie, & qu'elle a l'air mignon !
Et quoi, vous murmurez ? mais ſans vous faire outrage,
Peut-on lever le maſque, & voir votre viſage ;

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici,
Canaille; & vous, Seigneur, bon soir & grand merci.

SCÈNE XII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE *après avoir démasqué Mascarille.*

MASCARILLE, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LÉLIE.

Hélas, quelle surprise! & quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrettes raisons qui t'avoient travesti.
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Été, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las! Si de ton secours ta colère me prive,

A quel ſaint me vouerai-je!

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE.

Ah, ſi ton cœur pour moi n'eſt de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace!
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embraſſe,
Vois moi...

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades, allons:
J'entends venir des gens qui ſont ſur nos talons.

SCENE XIII.

LÉANDRE *& ſa ſuite maſqués*, TRUFALDIN *à ſa fenêtre.*

LÉANDRE.

SANS bruit; ne faiſons rien que de la bonne ſorte.

TRUFALDIN.

Quoi, maſques toute nuit aſſiégeront ma porte!
Meſſieurs, ne gagnez point de rhumes à plaiſir;
Tout cerveau qui le fait, eſt certes de loiſir.
Il eſt un peu trop tard pour enlever Célie;
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie;

La belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en ſuis fâché pour vous. Mais pour vous régaler
Du ſouci qui, pour elle, ici vous inquiette,
Elle vous fait préſent de cette caſſolette [10].

LÉANDRE.

Fi, cela ſent mauvais, & je ſuis tout gâté.
Nous ſommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, *déguisé en Arménien*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LÉLIE.

Tu ranimes par-là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colère on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance[1],
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être sû.

LÉLIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu!

MASCARILLE.

MASCARILLE.

D'un zèle ſimulé j'ai bridé le bon ſire,
Avec empreſſement je ſuis venu lui dire,
S'il ne ſongeoit à lui, que l'on le ſurprendroit;
Que l'on couchoit en joue, & de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit ſi fauſſement divulgué la naiſſance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de ſe donner de garde.
De-là, moraliſant, j'ai fait de grands diſcours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde & de ſa vie infame,
Je voulois travailler au ſalut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelqu'honnête homme être paiſiblement;
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de paſſer chez lui le reſte de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit ſû ravir,
Que, ſans lui demander gages pour le ſervir,
Je mettrois en ſes mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon père, & le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui ſeul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir ſa tendreſſe.
Et comme, pour réſoudre avec votre maîtreſſe

Des biais[2] qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vu le retour;
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur quoi j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut être encor qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah, de peur de tomber, ne courons pas si fort!
Voyez-vous? Vous avez la caboche un peu dure,
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.

Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
A quelque tems de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit,
Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a:
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis [3] être à leur famille à point nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a cru perdus.
Pour moi, j'ai vû déjà cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous en; qu'importe?
Vous leur aurez oüi leur disgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter,

Mais que, parti plutôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son père
Dont il a sû le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Écoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir?
Et puis, outre cela, le tems & l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage!

LÉLIE.

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vû[4],
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment;
Et le poil & l'habit déguisent grandement.

LÉLIE.

Fort bien. Mais à propos cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pû le voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, juſques au ſoir.
La répétition, dit-il, eſt inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LÉLIE.

Vas, vas-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins ſoyez prudent, & vous conduiſez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE.

Laiſſe moi gouverner. Que ton ame eſt craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert....

LÉLIE.

Ah, c'eſt me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un ſot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout, mais bien quelque choſe approchant.

SCÈNE II.

LÉLIE *seul.*

QUAND il m'eſt inutile, il fait le chien couchant,
Mais, parce qu'il ſent bien le ſecours qu'il me donne,
Sa familiarité juſques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impoſe un joug ſi précieux;
Je m'en vais ſans obſtacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je ſaurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

SCÈNE III.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

SOIS béni, juſte ciel de mon ſort adouci!

MASCARILLE.

C'eſt à vous de rêver, & de faire des ſonges,
Puiſqu'en vous il eſt faux que ſonges ſont menſonges,

TRUFALDIN *à Lélie.*

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉLIE.

Ce ſont ſoins ſuperflus, & je vous en diſpenſe.

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

J'ai, je ne ſais pas où, vu quelque reſſemblance
De cet Armenien.

MASCARILLE.

C'eſt ce que je diſois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon eſpoir ſe fonde?

LÉLIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit ſa vie, & parlé fort de moi?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je cro

LÉLIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le viſage, le port...

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorſqu'il m'a pu voir il n'avoit que ſept ans,
Et ſi ſon précepteur, même depuis ce tems,

Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon père ..

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal habile!

(à Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.
Quel moyen, vous dit-il, de rencontrer son père?

MASCARILLE.

(*à part.*) (*à Trufaldin, après s'être escrimé.*)

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime, autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte salle.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(*à Lélie.*)

Quel autre nom, dit-il, que je devois avoir ?

MASCARILLE.

Ah, Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le ciel vous envoie !

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, & l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t'il dit qu'il reçut la clarté ;

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable ;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours ?

LÉLIE.

Dans Naples son destin à commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & ſous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcrétion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous ſommes perdus ſi cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien ſavoir de vous leur aventure,
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſû travailler....

MASCARILLE.

Je ne ſais ce que c'eſt, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, ſongez-vous que peut-être,
Ce Monſieur l'étranger a beſoin de repaître,
Et qu'il eſt tard auſſi?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah, vous avez plus faim que vous ne penſez pas?

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE *à Trufaldin.*

Monſieur, en Arménie,
Les maîtres du logis ſont ſans cérémonie.
(*à Lélie, après que Trufaldin eſt entré dans ſa maiſon.*)
Pauvre eſprit! Pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord il m'a ſurpris,
Mais n'appréhende plus, je reprends mes eſprits,
Et m'en vais débiter avecque hardieſſe....

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne ſait pas la piéce.
(*Ils entrent dans la maiſon de Trufaldin.*)

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, & ſouffrez un diſcours
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéreſſé pour ma propre famille;
Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter & vous déguiſer rien;
Bref, comme je voudrois d'une ame franche & pure
Que l'on fit à mon ſang en pareille aventure.

Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour[6]?
A combien de difcours, & de traits de rifée
Votre entreprife d'hier eft par-tout expofée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous défigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureufe,
De qui le noble emploi n'eft qu'un métier de gueufe?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promife,
Ne peut, fans quelque affront, fouffrir qu'on la méprife.
Ah, Léandre, fortez de cet abaiffement!
Ouvrez un peu les yeux fur votre aveuglement.
Si notre efprit n'eft pas fage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs font toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la feule beauté,
Le remords eft bien près de la folennité,
Et la plus belle femme a très-peu de défenfe
Contre cette tiédeur qui fuit la jouiffance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneffe & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne font guères durables,
Et, notre paffion alentiffant fon cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours;
De là viennent les foins, les foucis, les miféres,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE.

Dans tout votre diſcours je n'ai rien écouté
Que mon eſprit déjà ne m'ait repréſenté.
Je ſais combien je dois à cet honneur inſigne
Que vous me voulez faire, & dont je ſuis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je ſuis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle eſt ſa vertu:
Auſſi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte:
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en ſorte
Quelque ſecret poiſon dont vous ſeriez ſurpris.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des ſottiſes ſi grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouir tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réuſſi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.

Témoins les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez par sermens autentiques
Adorer pour leurs dieux la lune & le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie [7],
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au-dehors.

LÉLIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière,
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pu le voir.
A table où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit,
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,

Vous buviez ſur ſon reſte, & montriez d'affecter [1]
Le côté qu'à ſa bouche elle avoit ſû porter.
Sur les morceaux touchés de ſa main délicate,
Ou mordus de ſes dents, vous étendiez la patte
Plus bruſquement qu'un chat deſſus une ſouris,
Et les avâliez tous ainſi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faiſiez ſous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds inſupportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop preſſans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils euſſent oſé, vous euſſent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite eſt belle?
Pour moi, j'en ai ſouffert la gêne ſur mon corps.
Malgré le froid, je ſue encor de mes efforts.
Attaché deſſus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la ſienne qui roule,
Je penſois retenir toutes vos actions,
En faiſant de mon corps mille contorſions.

LÉLIE.

Mon Dieu, qu'il t'eſt aiſé de condamner des choſes,
Dont tu ne reſſens pas les agréables cauſes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impoſe des lois.
Déſormais...



SCENE VI.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(*à Lélie.*)

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(*Lélie entre dans la maison de Trufaldin.*)

SCÈNE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Écoute: sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non, mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort,
Dont près de deux cens ans ont déjà fait le sort,

Je

Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ, avec beaucoup d'ardeur,

(*Il montre son bras.*)

Un bâton à-peu-près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux & massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi, vous ne croyez pas?...

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse,
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain:
Il n'a pas apperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout oui parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah, vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par-là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(*à part.*)

Ah, vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCÈNE VIII.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, & vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LÉLIE *à Mascarille, qui le bat aussi.*

Ah, coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes...

LÉLIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc ? je serois homme...

MASCARILLE *le battant toujours & le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis content.

(*Mascarille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.*)

LÉLIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant !

L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,

Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE.

Quoi, tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voilà [9], voilà que c'eſt de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiſcrette,
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je ceſſe d'éclater, de peſter contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence ſoit haute,
Ma main ſur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah, je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE.

Vous vous êtes cauſé vous-même tout le mal.

LÉLIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez apperçu Jeannette ſur vos pas,
Dont l'oreille ſubtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On auroit pu ſurprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte ſortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne ſais ſi ſouvent vous jouez au piquet [10];
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE.

O le plus malheureux de tous les miſérables!

Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par-là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite, &, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voie,
Les coups sur votre rable assenés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais

Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine...[11].

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole, & ſonge à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graiſſer votre dos.

LÉLIE *ſeul.*

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toujours diſgrace ſur diſgrace!

MASCARILLE, *ſortant de chez Truſaldin.*

Quoi, vous n'êtes pas loin? Sortez vîte d'ici;
Mais, ſur-tout, gardez-vous de prendre aucun ſouci:
Puiſque je ſuis pour vous, que cela vous ſuffiſe:
N'aidez point mon projet de la moindre entrepriſe;
Demeurez en repos.

LÉLIE *en ſortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *ſeul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCÈNE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

MASCARILLE, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité:
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,

Et me donner le tems qui ſera néceſſaire
Pour tâcher de finir cette fameuſe affaire.
Il s'eſt fait un grand vol, par qui? l'on n'en ſait rien;
Eux autres rarement paſſent pour gens de bien:
Je veux adroitement, ſur un ſoupçon frivole,
Faire pour quelques jours empriſonner le drôle [12].
Je ſais des officiers de Juſtice altérés,
Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés;
Deſſus l'avide eſpoir de quelque paraguante,
Il n'eſt rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah, chien ! Ah, double chien ! Mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle !

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagême :
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement,
J'en réponds sur sa mine, & je le cautionne :
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Égyptien
Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II.

MASCARILLE *seul.*

OUI, je ſuis ſtupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en ſuis perſuadé,
Que ce démon brouillon, dont il eſt poſſédé,
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où ſa préſence eſt capable de nuire.
Pourtant je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera, de ce diable ou de nous.
Célie eſt quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occaſion;
Mais ils viennent; ſongeons à l'exécution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bienſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence:
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien réglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu, qu'en peu de tems on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures!

SCÈNE III.

CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le ſavez, Célie, il n'eſt rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de ſon ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un aſſez jeune âge [1],
La guerre en quelque eſtime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, ſans trop croire de moi,
Prétendre, en les ſervant, un honorable emploi;
Lorſqu'on me vit pour vous oublier toute choſe,
Et que le prompt effet d'une métamorphoſe,
Qui ſuivit de mon cœur le ſoudain changement,
Parmi vos compagnons ſut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Aient pu me détacher de ma perſévérance.
Depuis, par un haſard, d'avec vous ſéparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'euſſe auguré;
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné tems ni peine;
Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre ſort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été miſe en ôtage,
J'accours vîte y briſer ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:

Cependant on vous voit une morne tristesse
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zèle pour moi visiblement éclate,
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÉS.

Autant que vous voudrez faites qu'il se différe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.



SCÈNE IV.

CÉLIE, ANDRÉS, MASCARILLE *déguisé en Suisse.*

ANDRÉS.

SEIGNEUR SUISSE, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi pour serfir à fous.

ANDRÉS.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre carni.
Ma che non point locher te gent te méchant fi.

ANDRÉS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau dans sti fil, moi foir à la fissache.

ANDRÉS.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariache al monsieur?

ANDRÉS.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, où s'il être son sœur?

ANDRÉS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi pien choli, fenir pour marchantice,
Ou pien pour temander à la palais chouſtice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La procurer larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÉS.

Ce n'eſt pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener ſti file,
Pour fenir pourmener & récarter la file ?

ANDRÉS.

(à Célie.)

Il n'importe. Je ſuis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement ;
Contremander auſſi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRÉS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chafoir te pon fin, & te formache bon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maiſon.

(Célie, Andrés & Maſcarille entrent dans la maiſon.)

SCÈNE V.

LÉLIE *seul.*

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, & voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI.

ANDRÉS, LÉLIE.

LÉLIE *à Andrés qui sort de la maison.*

Demandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÉS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÉS.

Je ne sais; l'écriteau marque au moins qu'on la loue,
Lisez.

LÉLIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.

Qui diantre l'auroit mis: Et par quel intérêt....
Ah, ma foi, je devine à peu près ce que c'eſt!
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÉS.

Peut-on vous demander quelle eſt cette aventure?

LÉLIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand ſecret;
Mais pour vous il n'importe, & vous ſerez diſcret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne ſauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud ſubtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déjà manquée, & même pluſieurs coups.

ANDRÉS.

Vous l'appelez?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÉS.

Hé, que ne diſiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois ſans doute
Épargné tous les ſoins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi, vous la connoiſſez?

ANDRÉS.

ANDRÉS.

C'est moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant!

ANDRÉS.

Sa santé, de partir ne pouvant nous permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre;
Et je suis très-ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi, j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère?
Vous pourriez....

ANDRÉS *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrai-je vous dire? Et quel remerciment....

ANDRÉS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.



SCENE VII.

LÉLIE, ANDRÉS, MASCARILLE.

MASCARILLE *à part.*

Hé bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bicêtre [2].

LÉLIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Mascarille, & sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moi Souisse ein chant t'honneur, moi non point Maquerill
Chai point fenêre jamais le fame ni le fille.

LÉLIE.

Le plaisant baragouin! Il est bon, sur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener, sans toi rire de moi.

LÉLIE.

Va, va, lève ton masque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié, tiable, mon foi chamais toi chai connoître.

LÉLIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point en aller, chai paille eiñ cou te point.

LÉLIE.

Ton jargon allemand eſt ſuperflu, te dis-je,
Car nous ſommes d'accord, & ſa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas ſujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me déſuiſſe donc, & redeviens moi-même.

ANDRÉS.

Ce valet vous ſervoit avec beaucoup de feu:
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

HÉ BIEN, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau ſuccès notre peine ſuivie.

LÉLIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet événement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure auſſi fort ſurprenante.

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE IX.

CÉLIE, ANDRÉS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÉS.

N'EST-CE pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LÉLIE.

Ah, quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRÉS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable;
Si je ne l'avouois, je serois condamnable:
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugéz dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas:
Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCENE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guère envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moi des secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheur, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCÈNE XI.

MASCARILLE *seul.*

VOILA le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir, enfin,
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises

Lui fait licentier mes ſoins & mon appui,
Je veux, quoi qu'il en ſoit, le ſervir malgré lui,
Et deſſus ſon lutin obtenir la victoire.
Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII.

CÉLIE, MASCARILLE.

CÉLIE *à Maſcarille qui lui a parlé bas.*

QUOIQUE tu veuilles dire, & que l'on ſe propoſe,
De ce retardement j'attends fort peu de choſe.
Ce qu'on voit de ſuccès peut bien perſuader
Qu'ils ne ſont pas encor fort près de s'accorder.
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injuſtice à l'autre:
Et que très-fortement par de différends nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & ſa puiſſance,
Andrés pour ſon partage a la reconnoiſſance,
Qui ne ſouffrira point que mes penſers ſecrets
Conſultent jamais rien contre ſes intérêts:
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne ſa flamme,

Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes yeux autant de violence,
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles;
Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer terre & ciel, m'y prendre de tous sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE XIII.

HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE.

DEPUIS votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidèles:
Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.

Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir abſolu de vos rares appas,
Si, lorſque mes amans ſont devenus les vôtres,
Un ſeul m'eût conſolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'eſt un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux ſe connoiſſent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils ſont fort aſſurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce diſcours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déjà paſſé;
Et ſans parler du reſte, on ſait bien que Célie
A cauſé des deſirs à Léandre & Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite ſi grand;

J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'y laissent surprendre,
Que je ne peux blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine & sans colère,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV.

CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, & succès surprenant
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CÉLIE.

Qu'est ce donc?

MASCARILLE.

Écoutez, voici sans flatterie...

CÉLIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure comédie.
La vieille Égyptienne à l'heure même...

CÉLIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place & ne songeoit à rien.

Alors qu'une autre vieille aſſez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems conſidérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le ſignal d'un combat furieux,
Qui pour armes, pourtant, mouſquets, dagues, ou flèches,
Ne faiſoit voir en l'air que quatre griffes ſéches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que ſur leurs os les ans laiſſent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace.
D'abord leurs eſcoffions ont volé par la place,
Et laiſſant voir à nud deux têtes ſans cheveux,
Ont rendu le combat riſiblement affreux.
Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainſi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine aſſez,
Tant leurs eſprits étoient par la fureur pouſſés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de ſa tête,
Et que l'on veut ſavoir qui cauſoit cette humeur;
Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la paſſion dont elle étoit émue,
Ayant ſur Trufaldin long-tems tenu la vue:
C'eſt vous, ſi quelque erreur n'abuſe ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même inſtant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.

Lorſque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le ſavez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,
Faiſoit voir dès quatre ans ſa grace & ſes attraits.
Celle que vous voyez, cette infâme ſorcière,
Dedans notre maiſon ſe rendant familière,
Me vola ce tréſor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela ſervit fort pour avancer ſa vie!
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faiſant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux:
Mais il faut maintenant, puiſque je l'ai connue,
Qu'elle faſſe ſavoir ce qu'elle eſt devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que ſa voix
Pendant tout ce récit répétoit pluſieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de viſage,
A Trufaldin ſurpris a tenu ce langage:
Quoi donc, le ciel me fait trouver heureuſement
Celui que juſqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir, ſans pourtant reconnoître
La ſource de mon ſang & l'auteur de mon être!
Oui, mon père, je ſuis Horace votre fils;
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me ſentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je ſortis de Bologne, &, quittant mes études,
Portai durant ſix ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouſſoit un deſir curieux:

Pourtant, après ce tems, une ſecrette envie
Me preſſa de revoir les miens & ma patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y ſus votre ſort que par des bruits confus:
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Veniſe pour un tems borna mes courſes vaines;
Et j'ai vécu depuis, ſans que de ma maiſon
J'euſſe d'autres clartés que d'en ſavoir le nom.
Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre Égyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frère; & comme de ſa ſœur
Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon maître;
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hymenée un plein conſentement;
Et pour mettre une joie entière en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes.

Léandre est de la troupe, & votre père aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(*Mascarille sort.*)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCÈNE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE, ANDRÉS.

TRUFALDIN.

Ah, ma fille!

CÉLIE.

Ah, mon père!

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère?

CÉLIE.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,

Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon eſt ce que je deſire:
Mais j'atteſte les cieux, qu'en ce retour ſoudain
Mon père fait bien moins que mon propre deſſein.

ANDRÉS *à Célie.*

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur ſi pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la ſut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une eſtime très-haute.
Je ne pouvois ſavoir quel obſtacle puiſſant
M'arrêtoit ſur un pas ſi doux & ſi gliſſant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes ſens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je ſonge auſſi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à ſon fils ſous les loix d'hymenée?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma deſtinée.

SCÈNE DERNIÈRE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÉS, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

VOYONS si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, & Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue...

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÉS *à Lélie.*

Je m'acquitte par-là de ce que je vous dois.

LÉLIE *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois.
Dans cette joie.

MASCARILLE.

Ahi! ahi! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les cieux prospères
Nous donnent des enfans dont nous soyons les pères.

FIN.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
Sur L'ÉTOURDI *ou* LES CONTRE-TEMS.

ACTE PREMIER.
SCÈNE II.

[1] *Dis, si les plus cruels & plus durs sentimens*
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans.

Pour dire est-il un cœur assez dur pour ne pas l'aimer. Le sens de ces deux vers mal écrits se présente difficilement.

[2] . . . . . *Dedans un rang si bas.*

M. de Voltaire, dans son édition de Corneille, dit qu'on ne peut employer le mot *dedans* que dans un sens absolu, & que ce fut toujours un solécisme de lui donner un régime. Le Dictionnaire de l'Académie Françoise dit qu'il est quelquefois préposition, comme dans cet exemple : *il passa par dedans la ville ;* mais qu'on ne l'emploie guères de la sorte que dans cette phrase.

[3] *Il est avec Anselme en parole pour vous*
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux.

On ne dit point *être en parole que*, &c.

[4] *Elle n'est pas fort bonne & vous devriez tâcher.*

La prononciation du mot *devriez* en deux syl-

labes devoit être bien difficile, ainsi que celle de *meurtrier*, *sanglier*, *ouvrier*, *tablier*, & tous ces mots ont aujourd'hui trois syllabes. Il paroît que les poëtes leur donnoient du tems de Molière l'étendue dont ils avoient besoin. Corneille dans le *Cid* avoit été le premier à donner trois syllabes au mot *meurtrier*, & les remarques de l'Académie sur cette tragédie lui en firent un reproche. Il falloit que l'oreille fût alors peu délicate. V. le *Géolier de soi-même* par Th. Corneille en 1655, act. 2, Sc. 5. *Un cruel sanglier eût terminé vos jours.* Quelques vers après, Jodelet répond: *ai-je autrefois aimé la chasse du sanglier?* Voilà le même mot employé dans la même scène pour deux & pour trois syllabes. Molière lui-même avoit dit plus haut, *comme vous voudriez manier ses ducats*, & Scarron, *mais me voudriez-vous bien croire.* Épître à madame de Hautefort.

Ce n'est pas sans étonnement que nous venons de retrouver le mot de *sanglier* de deux syllabes dans l'excellente traduction des Géorgiques de Virgile par M. l'abbé de Lisle, liv. 3, pag. 103 de la petite édition, *livrer au fier sanglier un assaut courageux.* En supprimant l'épithète de *fier*, ce traducteur si estimable eût évité une prononciation dure & qui n'est plus d'usage.

N. B. Dans l'édition de 1682 faite par la Grange & Vinot, deux amis de Molière, on remarque

quatre vers qui se supprimoient dans cette scène, disent les éditeurs, du vivant de l'auteur même. Ils commencent par ces mots : *Ma foi je suis d'avis que ces Penards chagrins*, &c.

[5] *J'en songeois une.* On ne dit point je songeois une ruse ; on dit songer à quelque chose.

[6] *Parlez avec Anselme.* Molière eût dit en prose, parlez à Anselme, mais la rencontre des deux *a* étoit impraticable en vers.

[7] *Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.* Il faut *ne vous prévienne & ne vous brave.* C'est sur une pareille faute de Racine dans *Bérénice*, scène 5, acte 5. *Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes*, que l'Abbé Desfontaines a dit que ces traces de la liberté poétique lui faisoient plaisir.

SCÈNE III.

[8] *Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.*

Le mot *congé* n'est plus d'usage aujourd'hui pour signifier *permission.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoise ne cite qu'une phrase proverbiale où ce mot est encore pris dans cette vieille acception : *pour boire de l'eau & coucher dehors, on n'en demande congé à personne.*

SCÈNE IV.

[9] *Monsieur, je suis tout votre.* On diroit aujourd'hui je vous suis tout dévoué, je suis tout à vous.

SCÈNE V.

10 *De peur que ma présence encor soit criminelle.* Il faudroit *ne soit encor.*

SCÈNE VI.

11 *Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure.* Le mot *crie* ne peut entrer dans un vers que suivi d'une voïelle.

12 *Ce visage est encor fort mettable ;*
S'il n'est pas des plus beaux, il est désagréable.

Pointe, quolibet, jeu de mots. Il faut tenir compte à Molière de ce que, dans un tems où tous les genres de la littérature en étoient infectés, il n'en a fait qu'un usage très-rare, & de ce qu'il a placé celui-ci dans la bouche d'un valet.

13 *Elle est sotte de vous.* Il faudroit aujourd'hui elle est *folle* de vous.

14 Qu'*après vous payerez, si cela l'accommode.* *Payerez* en trois syllabes, licence du tems. Ce n'est pas ce qu'il falloit imiter de Molière, & c'est pourtant ce qu'a fait l'auteur de l'*École des amis*, acte 5, scène 6. *Il m'aime, il payera bien cher sa perfidie.*

15 *Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.* Mauvaise tournure, vers négligé. Osons le dire, ce n'est plus du françois.

SCÈNE VIII.

16 Il y a dans cette scène une remarque à faire ;

plus essentielle que des observations Grammaticales. C'est que Lélie en apprenant que *Mascarille* avoit destiné à son service la bourse d'*Anselme*, convienne qu'il a eu tort de la rendre : *S'il est ainsi, j'ai tort*, dit-il. Molière, en cet endroit, blesse les mœurs du théâtre ; mais il faut remarquer que, dans les sujets de comédie qu'il a tirés de son propre fonds, on trouvera peu de semblables reproches à lui faire. Il a été trop imité sur ce défaut par Regnard, sur-tout dans *le Légataire*, dont l'intrigue & le personnage d'*Éraste* sont absolument contre les bonnes mœurs.

SCÈNE IX.

17 *Vous me voudriez encor payer pour précepteur.* Molière, qui, dans la scène seconde, a employé ce mot *voudriez* en trois syllabes, ne lui en donne ici que deux, parce qu'il y avoit encore peu de règles fixes de son tems.

SCÈNE. X.

18 *Pour rompre cet achat où tu pousses si bien. Où* pour *auquel.* On étoit loin de ces distinctions du tems de Molière.

19 *La mouche tout d'un coup à la tête vous monte.* Imitation de la phrase italienne *sálir le mósche al náso.* On dit proverbialement en françois, *qu'un homme est tendre aux mouches, qu'il prend la mouche, que la mouche le pique*, pour expri-

mer qu'il est trop sensible, qu'il se pique, qu'il se fâche mal-à-propos.

[20] *Comme quand il peut voir*, &c. Ce n'est point ainsi que Molière a écrit depuis.

SCÈNE XI.

[21] *Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé*, pour *si mon bon génie ne m'eût poussé au-devant*. Cette tournure n'est plus françoise, le *que* peut suivre la particule *sans*, dans un autre cas : *il m'en croira sans que j'en jure*. Et l'on voit que ce sens est très-éloigné de celui de Molière.

[22] *Quand nous serons à dix, nous ferons une croix*. Ce proverbe vient peut-être de ce que pour marquer dix en chiffre romain, on fait ce qu'on appelle une croix de S. André ou croix de Bourgogne X. M. Court de Gebelin, dans son excellente Histoire de la Parole, *in-8°*, pag. 123, dit que la *croix*, autre espèce de *T* primitif, fut la peinture de *la perfection* de *dix*, nombre parfait.

ACTE II.

SCÈNE I.

[1] *EN de nouveaux périls viens de m'embarrasser*. Il falloit *je viens*.

2 *Votre père fait voir une paresse extrême*
A rendre par sa mort tous vos desirs contens.

Ces deux vers blessent encore la bienséance & les mœurs théâtrales sur lesquelles on jugera toujours celles de la nation. Lélie devroit s'indigner de cette idée de Mascarille, & Lélie oublie même de s'en plaindre. Molière eût été moins utile aux mœurs qu'il ne l'est devenu, s'il eût commis souvent de pareilles fautes.

3 *Que les ouvriers qui sont après son édifice.* Comment l'acteur pouvoit-il prononcer le mot *ouvriers* en deux syllabes ? *qui sont après son édifice*, pour dire *qui travaillent à son edifice.*

SCÈNE II.

4 *Si l'amour est au crime une assez belle excuse.* Le mot de *crime* emporte une idée si forte, qu'il rend cette maxime odieuse, & du genre de celles qu'on ne peut se permettre sans priver l'art du théâtre de l'avantage précieux qu'il a d'être une école publique de bienséances.

5 .... *Je les vois en parole.* On peut dire *je les vois en conversation*, mais non pas *en parole.*

SCÈNE III.

6 *A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.* Le mot *semondre* est vieux & peu d'usage. Il se trouve cependant encore dans la dernière édition du

dictionnaire de l'Académie, qui dit qu'*il vieillit.*

7 *Que son bien la plûpart n'est point en ces quartiers;* pour dire que la plus grande partie de son bien n'est point, &c. Il y a grande apparence, malgré ce que dit M. de *Grimarest*, que Molière avoit une facilité d'écrire dont il abusoit quelquefois.

8 *Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance d'excuser*, &c. style embarrassé. *Ensuite de l'instance d'excuser*, ne s'entend pas.

SCÈNE IV.

9 *On n'a point pour la mort de dispense de Rome.*

Ce vers est rempli de sel & de naïveté, il ne passeroit peut-être pas aujourd'hui. On ne le remarque que pour donner une idée des entraves du théâtre moderne.

Cet acte, jusqu'à la scène septième, est imité d'un conte d'*Eutrapel*. Les différens auteurs qui ont écrit sur le théâtre, remarquent bien que la comédie *du Deuil* que Thomas Corneille donna sous le nom d'Hauteroche 15 ans après, étoit tirée du même conteur; mais comment n'ont-ils pas observé que Corneille ne faisoit que représenter le même tableau, les mêmes détails qu'avoit offerts l'acte second de l'*Etourdi*. Ce que Molière emprunte d'*Eutrapel* est une richesse pour le théâtre, ce que Thomas Corneille osa refaire après Molière, est au moins une superfluité. Sans doute on jouoit peu

cette première comédie de Molière lors des représentations *du Deuil*, puisque cette dernière eut beaucoup de succès.

SCÈNE V.

9 *J'ai prou de ma frayeur.* Ce mot *prou* signifie *assez*, *beaucoup.* Il est vieux, dit le Dictionnaire de l'Académie Françoise; il n'a d'usage qu'en cette manière de parler familière, *peu ou prou*, *ni peu ni prou.*

Un mauvais mot, dit Vaugelas, *parce qu'il est aisé à remarquer, fait plus de tort qu'une fausse pensée, quoiqu'il n'y ait aucune comparaison à faire de l'un à l'autre.*

SCÈNE VII.

10 La fin de cette scène 7e est d'un comique trivial, & d'un dialogue puéril qui dégrade le personnage de l'*Étourdi.*

ACTE III.

SCÈNE I.

1 ON retranchoit dans cette scène, du tems de Molière, huit vers. Les quatre premiers commençant par *Tu vois qu'à chaque instant*, &c. & les quatre autres par *Cependant notre affaire*, &c.

SCÈNE II.

2 *Monsieur, j'ai perdu tems*, &c. Il faudroit pour l'exactitude grammaticale, j'ai perdu mon tems.

3 *Est si bien imprimé de ce conte badin.* On n'est pas *imprimé* d'un conte, on en est touché, frappé, &c.

On dit métaphoriquement qu'un conte, une histoire, s'impriment dans la mémoire.

SCÈNE IV.

[4] *Et lui calomnier la plus rare vertu.* On n'écrit pas calomnier à quelqu'un.

SCÈNE V.

[5] *Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.*

En 1513 on fit des testons & des demi-testons. Le teston valoit 10 sols tournois; le demi-teston 5 sols tournois; le marc d'argent étoit à 12 liv. 10 s. Ces nouvelles espèces furent appelées testons, à cause de la tête de Louis XII, qui y étoit représentée. Cette monnoie d'argent subsista jusqu'à Henri III, qui leur substitua les piéces de 20 sols, mais le mot s'étoit conservé sans doute dans le peuple, puisque Mascarille en fait usage.

[6] Du tems de Molière on supprimoit dans cette scène quatre vers commençant par *La Vision le choque*, &c. ces vers peu soignés avoient paru inutiles.

SCÈNE VII.

[7] Autre retranchement indiqué dans l'édition de 1682 de quatre vers commençant par *Croyez que je mets bien mon adresse*, &c. Ce retranchement étoit très-nécessaire. Mascarille est seul sur le théâtre, à qui pouvoit-il s'adresser en disant, *Croyez?* On en supprimoit encore quatre autres, commençant par *Puisque par son dessein*, &c.

SCÈNE XI.

[8] *Oh ! les plaisans robins.* Ce terme de *robin* signifioit autrefois un facétieux, un plaisant. *Voyez* le Dictionnaire de Monet. *Robinerie*, dans celui de Cotgrave, signifie plaisanterie.

[9] .... *Ouvrez-leur pour jouer un momon.* Le *momon* est une somme d'argent que des gens masqués jouoient sans parler. *C'est un défi au jeu de dez porté par des masques*, dit le dictionnaire de l'Académie. Μομὼ en grec signifie *larva*, masque. En Sicile on appelle un fou *momar*, à cause des extravagances des masques.

> *Et ni plus ni moins que des masques*
> *Qui viennent de perdre un momon.*

Scarron Gigantomachie, chant 4.

SCÈNE XIII.

[10] *Elle vous fait présent de cette cassolette.*
Fi, cela sent mauvais, &c.

Cet acte se termine par une grossiereté digne des farces Italiennes. Nous avons payé quelquefois bien cher notre goût pour la littérature d'un pays où les Arts perdus s'étoient remontrés.

ACTE IV.

SCÈNE I.

[1] *Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance*, pour dire *si jamais je me trouve en état de te récompenser.* Vers négligé. Molière a dit depuis, tout

ce qu'il a voulu dire, mais il falloit qu'il le voulût; & lorsqu'il écrivit l'*Étourdi*, la poésie françoise avoit encore peu de règles & de modèles.

[2] *Des biais qu'on doit prendre*, &c. Voilà de ces mots dont les poëtes disposoient à leur gré, aujourd'hui *biais* n'a qu'une syllabe.

[3] La troupe de Molière supprimoit, dans cette scène, quatre vers commençant par *Puis être à leur famille*, &c. c'étoit pour abréger ce morceau de Mascarille déjà fort long.

[4] .... *S'il connoît qu'il m'a vû*, pour dire *s'il se souvient de m'avoir vû*. Négligence.

SCÈNE III.

[5] *Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas*. *Pas* est de trop dans ce vers & ne sert qu'à la rime; Molière étoit bien loin de retomber dans cette faute lorsqu'il fit dire à Martine des femmes savantes :

De pas *mis avec* ne *tu fais la récidive*,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

SCÈNE IV.

[6] *Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour*.

Qu'est-ce qu'un amour qui dans une *nuit* éclate *au jour?* Il faut se souvenir que Molière n'eut jamais un moment à donner à la révision de ses ouvrages.

SCÈNE V.

[7] Dans cette scène on voit avec peine l'amour de

Lélie comparé à la *bouillie*. Cela se retranchoit du tems de Molière suivant l'édition de 1682 qui devroit toujours guider nos acteurs. On supprimoit encore dans cette scène quatre autres vers commençant par *Pour moi, j'en ai souffert*. On ne voit pas la raison du retranchement de ces derniers vers. Ils renferment une comparaison très-heureuse.

[8] *Vous buviez sur son reste, & montriez d'affecter*. En disant *& vouliez affecter*, Molière eût évité la prononciation dure de *montriez* en deux syllabes.

SCÈNE VIII.

[9] *Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette*. La Grammaire veut *voilà ce que c'est*, & il étoit aisé à Molière de dire, *Et voilà ce que c'est de ne pas voir Jannette*.

[10] *Je ne sais si souvent vous jouez au piquet,*
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

Ce jeu de mots est dans la bouche de Mascarille, & c'est une plaisanterie de l'auteur Italien, ainsi que presque toutes celles de ce genre. Nous remarquerons ici en passant que les quolibets & les pointes, cette misère de l'esprit qu'on appelle le génie des sots, recommencent parmi nous à empoisonner nos jolis soupers, sous le nom de charades, de calembours, &c.

[11] *Si vous y manquez, votre fièvre quartaine*.

Expression Italienne. On lit dans l'Hypocrite de l'Arétin, acte 2, scène 18, *la quartana che t'uc-*

cida ! Rabelais en fait usage, liv. 5, chap. 13. *Or çà tes fortes fièvres quartaines qui te puissent épouser.* Le commentateur cite à ce propos *Alain Chartier* dans son livre *des Quatre Dames.*

De fièvre quartaine épousée
Soit telle merdaille.

SCÈNE IX.

11 Les six derniers vers de cette scène ne se récitoient plus du tems de Molière.

ACTE V.

SCÈNE III.

1 ANDRÉS tombe des nues dans cette scène. Ce qu'il y dit est peu vraisemblable, fort long & fort obscur. C'est le défaut de ces intrigues d'esclaves, à la manière des anciens; elles ne peuvent être dans nos mœurs.

SCÈNE VII.

2 *Eh bien, ne voilà pas mon enragé de maître !*
Il va nous faire encor quelque nouveau bicêtre.

Il faut au premier vers *ne voilà-t'il pas.* A l'égard du mot de *bicêtre*, dont il seroit impossible aujourd'hui de se servir dans ce sens; c'est une vieille expression qui signifioit *malheur*, & dont l'origine vient du mot *Bissexte*, parce que les anciens regardoient comme malheureuses les années bissextiles, & notamment le jour intercallé qu'ils nommoient *Bissexte.*

A mesure qu'on avancera dans la lecture de Molière, on aura moins de choses d'un si mauvais goût à lui reprocher.

Bicêtre est une maison de force où l'on enferme les filoux, les mendians & les foux. Ce mot vient par corruption du nom de *Wincester*, dont l'Évêque fit bâtir ce château en 1290.

Ménage dit, qu'au rapport d'*André Duchesne*, ce château étoit nommé anciennement *la Grange aux gueux*; mais Ménage devoit lire *la Grange aux Queux*, *Coqui*, cuisiniers, ce qui est fort différent: ce Château de Wincester fut détruit sous Charles VI par *Gois*, un des bouchers de Paris, qui entrèrent dans le parti du duc Jean de Bourgogne. Il appartenoit alors au duc de Berry.

SCÈNE XII.

On ne conçoit pas que *Célie* emmenée par *Andrés*, qui doit craindre de la perdre de vue, se trouve ici seule avec Mascarille.

SCÈNE XIV.

Le dénouement, comme on l'a dit, est pénible & peu vraisemblable. Ce récit de Mascarille est écrit plaisamment & avec rapidité, il annonce toutes les reconnoissances faites & à faire; mais la gaîté de ce récit n'en justifie pas la fable trop éloignée de la vraisemblance.

Dans ce récit on retranchoit, ſuivant l'édition de 1682, que nous ſuivons exactement à cet égard, d'abord quatre vers commençant par *Qui pour armes*, &c. Enſuite ſeize vers de ſuite commençant par *Me fait vous reconnoître*, &c. & ſeize autres encore commençant par *Ouï*, *mon père*, *je ſuis*, &c. Ce récit, avant ces retranchemens, étoit d'une longueur fatiguante.

On ſupprimoit de plus les quatre premiers vers de la dernière ſcène, commençant par *Voyons ſi votre diable*, &c.

Cette piéce, dit M. de Voltaire, eut plus de ſuccès que le *Miſantrope*, l'*Avare* & *les Femmes ſavantes*. C'eſt, dit-il, que la réputation de Molière ne faiſoit pas encore d'ombrage. On ajoutera à cette déciſion que la piéce de l'*Étourdi*, par le romaneſque & l'embarras de l'intrigue, différoit moins des comédies du tems où elle parut, que les trois chef-d'œuvres cités par M. de Voltaire. D'ailleurs, il faut bien que le ſuccès de l'*Étourdi* n'ait pas été ſi grand qu'on le dit, puiſque ce fut à la fin du même mois de Décembre qu'on vit paroître le *Dépit amoureux*.

Il s'en faut bien qu'on ait obſervé ici toutes les fautes & toutes les négligences de ſtyle de cette piéce. C'eſt ſur les vrais chef-d'œuvres de Molière qu'on a cru devoir porter un coup-d'œil plus attentif.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
Sur LE *DÉPIT AMOUREUX.*

CETTE Comédie en vers & en cinq actes, parut pour la première fois à Beziers en 1654, lorsque M. le Prince de Conti, qui avoit été compagnon d'études de Molière, & qui alors étoit bien loin d'écrire contre l'art dramatique, tenoit les États du Languedoc; elle fut depuis donnée à Paris sur le théâtre du Petit Bourbon, à la fin de Décembre 1658.

Il y a grande apparence que Molière, qui, depuis peu de tems couroit la province, avoit dans son porte-feuille, avant de se faire chef de troupe, & la comédie de l'*Étourdi*, & celle du *Dépit amoureux*, qu'il avoit pu composer pendant les troubles de la fronde, car on ne sait absolument ce qu'il faisoit alors. Heureux l'homme de lettres qui se laisse ignorer pendant ses premières années! c'est dans ces tems d'obscurité qu'il fait paisiblement l'utile amas des richesses qu'il doit étaler un jour. On doit le faire remarquer ici; Molière avoit 33 ans lorsqu'il donna sa première comédie à Lyon.

Les différens auteurs qui ont parlé du *Dépit*

Amoureux, ne mettent pas cette comédie au rang des bonnes piéces de Molière ; & il faut convenir avec eux qu'elle n'annonçoit point encore le peintre de nos mœurs, & qu'elle est aussi négligemment écrite que l'*Etourdi*.

Cependant il y a peu d'années où nous ne voyions quelques représentations de cet ouvrage, parce qu'il offre en plus d'un endroit & cette gaîté dont Plaute avoit donné des leçons à Molière, & cet examen heureux du cœur humain qui lui étoit si naturel, & ce comique brillant & facile qui mettra toujours son dialogue au-dessus de celui de tous nos écrivains de théâtre.

* L. Riccoboni, dans ses observations, indique deux sources où Molière puisa l'idée de cette seconde comédie. La première, est une piéce *du Bon Théâtre*, dit-il, intitulée l'*Interresse di Nicolo Secchi*, & l'autre est un ancien canevas, sous le nom de *Sdegni Amorosi*.

Le titre de cette dernière farce inconnue pourroit faire supposer qu'il y étoit question de tracasserie d'amans, & par conséquent du plus agréable objet du *Dépit Amoureux* ; mais on n'en trouve pas un mot dans la piéce du *Bon Théâtre*, dans l'*Interresse* du *Secchi*. Molière ne put emprunter de ce dernier que ce qui rend la fable de sa comédie trop compliquée & trop étrangère à nos usages.

L'ouvrage du *Secchi* a donc fourni à notre auteur le roman peu naturel d'*Ascagne*, sa supposition invraisemblable, & son mariage secret, moins croyable encore.

L'exemple de Molière n'auroit pas dû autoriser un de nos auteurs à prendre pour fond d'une intrigue dramatique un pareil mariage, où l'un des conjoints est dans l'erreur sur la personne à laquelle il est uni [1]. Il est vrai qu'il est plus aisé de n'imiter des grands hommes que leurs fautes.

Les scènes charmantes de *Lucile* & d'*Eraste* rachettent bien, à la vérité, le vice de l'intrigue, & elles ne doivent rien au *Secchi*. *Flaminio* & *Virginia* qui sont dans la piéce du *Poëte Italien* ce que *Lucile* & *Eraste* sont dans l'ouvrage de Molière, n'ont pas même une seule scène ensemble.

On a remarqué que ces scènes de dépit, toujours sûres du succès, sont une imitation de l'Ode d'Horace, *Donec gratus eram*, & Molière est le premier qui ait fait passer ce tableau charmant sous nos yeux; on l'a beaucoup imité depuis, & c'est aujourd'hui ce qu'on appelle un *lieu commun*.

En convenant que Molière doit au *Secchi* le fond de sa piéce, ce n'est pas dire qu'il en a emprunté l'ordre, l'arrangement, le développement, ni les idées, & encore moins le dialogue. Molière sera

1 Voyez l'*Époux par supercherie*.

toujours un modèle à proposer aux imitateurs ; il ne se traîne point sur les traces de son original ; il s'élance de ses propres forces, & bientôt il le laisse loin de lui. C'est le cas d'appliquer ici ce que dit si ingénieusement M. de Voltaire des imitations du grand Corneille. *Cinq ou six endroits touchans mais noyés dans la foule des irrégularités de Guilain de Castro, furent sentis par ce grand homme, comme on découvre un sentier couvert de ronces & d'épines.*



LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

A C T E U R S.

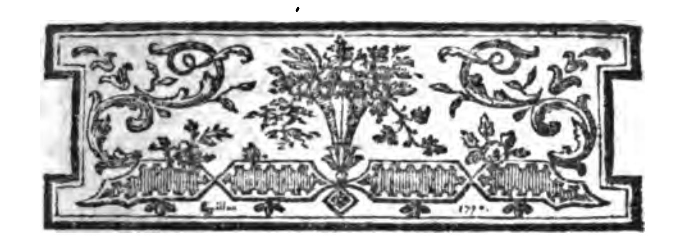
ALBERT, père de Lucile & d'Afcagne.
POLIDORE, père de Valere.
LUCILE, fille d'Albert.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguifée en homme.
ÉRASTE, amant de Lucile.
VALERE, fils de Polydore.
MARINETTE, fuivante de Lucile.
FROSINE, confidente d'Afcagne.
MÉTAPHRASTE, pédant.
GROS-RENÉ, valet d'Érafte.
MASCARILLE, valet de Valère.
LA RAPIÈRE, breteur.

La fcène eft à Paris.



J. M. Moreau . inv. *A. J. Duclos. Sculp.*

LE DÉPIT AMOUREUX.



LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

VEUX-TU que je te die [1] ? Une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette ;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me ſoupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaiſe à monſieur votre amour,
Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoître mal en phyſionomie.
Les gens de mon minois ne ſont point accuſés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni ruſés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et ſuis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela ſe pourroit bien,
Le doute eſt mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je ſuis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre aſſez d'amour;
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valère, après tout, qui cauſe votre crainte,
Semble n'être à préſent ſouffert que par contrainte.

ÉRASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourri,
Le mieux reçu toujours n'eſt pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Par fois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,

M'empoisonne à tous coups [2] leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprens pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et, sur ses déplaisirs & son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, dis moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus [3] cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ÉRASTE.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri, la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans [4] l'indifférence;
Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;

Et l'on ne ſauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne ſais point tant de philoſophie;
Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie;
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi [5].
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer!
Laiſſons venir la fête avant que [6] la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe;
Et mêmes [7] à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune;
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe [8] autant pour moi:
Mais j'en fuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſcarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à ſon aiſe
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul,

Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St Marinette?

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi,
Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi[9].

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ÉRASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets[10], ma foi...

ÉRASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au Temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande plac

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc de grace,
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse en un mot.

ÉRASTE.

Ah, chère Marinette?
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprête?
Ne me déguise point un mystère fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle Maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?

Quel garant eſt-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ.

A moins que Valère ſe pende [11],
Bagatelle, ſon cœur ne s'aſſurera point.

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENÉ.

Il eſt jaloux juſques en un tel point [12].

MARINETTE.

De Valère? Ah, vraiment la penſée eſt bien belle !
Elle peut ſeulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du ſens, & juſqu'à ce moment
J'avois de votre eſprit quelque bon ſentiment :
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal eſt-elle auſſi frappée ?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, & d'être aſſez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même eſt trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroître;

Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par-là les deſſeins d'un rival.
Au mérite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtreſſe;
Et j'en ſais tel, qui doit ſon deſtin le plus doux
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre, après tout, miſérable à crédit.
Cela, Seigneur Éraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ÉRASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinſſe caché
Le grand ſecret pourquoi je vous ai tant cherché[13].
Tenez, voyez ce mot, & ſortez hors de doute;
Liſez-le donc tout haut, perſonne ici n'écoute.

ÉRASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire;
Il ſe couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un père.
Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur[14],
Je vous en donne la licence;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous répons de mon obéiſſance.

Ah, quel bonheur! O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déïté!

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ÉRASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous répons de mon obéissance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur passagère
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumière;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le tems.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, & je prétens
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble & si belle courière.

MARINETTE.

A propos; ſavez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

ÉRASTE.

Hé bien ?

MARINETTE.

Tout proche du marché.
Où vous ſavez.

ÉRASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là... dans cette boutique
Où dès le mois paſſé votre cœur magnifique
Me promit, de ſa grace, une bague.

ÉRASTE.

Ah, j'entens.

GROS-RENÉ.

La matoiſe !

ÉRASTE.

Il eſt vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promeſſe :
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'eſt pas que je vous preſſe.

GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Ho, que non!

ÉRASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre,
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je?....

MARINETTE.

Alors comme alors,
Pour vous on employera toutes sortes d'efforts [15].
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre:
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en ſaurons le ſuccès dans ce jour.

(*Éraſte relit la lettre tout bas.*)

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous auſſi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on ſouhaite,
Entre gens comme nous, eſt choſe bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaiſir.

GROS-RENÉ.

Touche, il ſuffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon deſir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon aſtre.

MARINETTE.

Adieu, beau tiſon de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon ame.

(*Marinette ſort.*)

Le bon Dieu ſoit loué, nos affaires vont bien,
Albert n'eſt pas un homme à vous refuſer rien.

ÉRASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III[16].

VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

HÉ BIEN, Seigneur Valère?

VALÈRE.

Hé bien, Seigneur Éraste?

ÉRASTE.

En quel état l'amour?

VALÈRE.

En quel état vos feux?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile?

VALÈRE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle

D'une rare conſtance.

VALÈRE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la poſtérité.

ÉRASTE.

Pour moi, je ſuis peu fait à cet amour auſtère,
Qui dans les ſeuls regards trouve à ſe ſatisfaire,
Et je ne forme point d'aſſez beaux ſentimens
Pour ſouffrir conſtamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE.

Il eſt très-naturel, & j'en ſuis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je ſerois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant...

VALÈRE.

Lucile dans ſon ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALÈRE.

Pas tant
Que vous pourriez penſer.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant,

Sans trop de vanité, que je suis en sa grace [17].

VALÈRE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abusez point, croyez moi.

VALÈRE.

Croyez-moi,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi [18].

ÉRASTE.

Si j'osois vous montrer une préuve assurée
Que son cœur.... Non, votre ame en seroit altérée.

VALÈRE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret....
Mais je vous fâcherois, & veux être discret.

ÉRASTE.

Vraiment, vous me poussez, & contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALÈRE *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ÉRASTE.

Vous connoissez la main.

VALÈRE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien? cet espoir si certain

VALÈRE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Éraste.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon sire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ÉRASTE.

Certes, il me surprend, & j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV[19].

ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE *à part.*

NON, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? Revient-il? Va-t-il? Ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême,
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah, Monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vîte! hé quoi, vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute; & je te céde aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité [20]
N'est pas pour en venir à grande extrêmité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Soit des-enamourée [21], ou si c'est raillerie ?

ÉRASTE.

J'ai sû qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Ou l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois sachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse ;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous sû la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrette,
Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit

Que, ſous ce faux ſemblant, qui trompe tout le monde
En vous trompant auſſi, leur ardeur ſans ſeconde
D'un ſecret mariage a ſerré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monſieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton ſur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ah, Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monſieur.

ÉRASTE.

Je démens un diſcours dont je n'ai que trop peur.

(*à Maſcarille.*)

Tu penſes fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ÉRASTE.

Quoi? Lucile eſt la femme....

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ÉRASTE.

Ah, vous raillez, infâme.

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il eſt donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas:
Je ne dis pas cela.

ÉRASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Aſſure
Ou ſi la choſe eſt vraie, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira: je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ÉRASTE *tirant ſon épée.*

Veux-tu dire? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plutôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas! je la dirai:
Mais peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne te peut ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pire encor, tuez-moi, ſi j'impoſe [22],
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre choſe.

ÉRASTE.

Ce mariage eſt vrai?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites,
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,

Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu;
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

SCÈNE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

HÉ BIEN?

GROS-RENÉ.

Hé bien, Monsieur?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE.

Las, il ne l'eſt que trop, le bourreau déteſtable !
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baie [23]
Qui ſert, ſans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe ?
Vas, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infâme que j'en fais.

(Il déchire la lettre & ſort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique ?

GROS-RENÉ.

M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Eſt pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Leſtrigon [24] !

Vas, vas rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dis bien & beau, que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur ame travaillée?
Quoi, faire un tel accueil à nos soins obligeans?
O, que ceci chez nous va surprendre les gens!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je ſuis fille à ſecret, Dieu merci [1].

ASCAGNE.

Mais, pour un tel diſcours, ſommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne ſurprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puiſſe entendre.

FROSINE.

Nous ſerions au logis beaucoup moins ſûrement:
Ici de tous côtés on découvre aiſément,
Et nous pouvons parler avec toute aſſurance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon ſilence!

FROSINE.

Ouais, ceci doit donc être un important ſecret?

ASCAGNE.

Trop, puiſque je le fie à vous-même à regret,
Et que, ſi je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le ſauriez point.

FROSINE.

Ah, c'eſt me faire outrage!

Feindre à s'ouvrir à moi [2], dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'eſprit ſi retenu ?
Moi, nourrie avec vous, & qui tiens ſous ſilence
Des choſes qui vous ſont de ſi grande importance,
Qui ſais...

ASCAGNE.

Oui, vous ſavez la ſecrette raiſon
Qui cache aux yeux de tous mon ſexe & ma maiſon;
Vous ſavez que dans celle où paſſa mon bas âge
Je ſuis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Aſcagne mort,
Dont mon déguiſement fait revivre le ſort;
Et c'eſt auſſi pourquoi ma bouche ſe diſpenſe
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'aſſurance.
Mais avant que paſſer, Froſine, à ce diſcours,
Éclairciſſez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne ſût rien du myſtère
Qui maſque ainſi mon ſexe, & l'a rendu mon père?

FROSINE.

En bonne-foi, ce point ſur quoi vous me preſſez,
Eſt une affaire auſſi qui m'embarraſſe aſſez:
Le fond de cette intrigue eſt pour moi lettre cloſe,
Et ma mère ne pût m'éclaircir mieux la choſe.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au deſtin de qui même, avant qu'il vînt au jour,
Le teſtament d'un oncle abondant en richeſſes,
D'un ſoin particulier avoit fait des largeſſes;
Et

Et que sa mère fit un secret de sa mort ,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage ;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie,
(Votre mère d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sû de nous ; & pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame ;
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir ;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai sû, qu'en secret même, il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage :
Je ne sais s'il sauroit la supposition
Sans le déguisement ; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre :
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'amour ne fait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,

Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont sû trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez!

ASCAGNE.

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout à-fait dedans l'étonnement ;
Il n'est pas tems encore ; & ce cœur qui soupire,
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah, vous avez raison!
L'objet de votre amour! Lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,
Et, qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre ame:
Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux, sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme [4].

FROSINE.

Ah, certes, celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raiſon !

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas encor tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la ſuis[5], dis-je, ſans qu'il le penſe,
Ni qu'il ait de mon ſort la moindre connoiſſance.

FROSINE.

Ho ! pouſſez, je le quitte, & ne raiſonne plus,
Tant mes ſens coup ſur coup ſe trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre.
Valère dans les fers de ma ſœur arrêté,
Me ſembloit un amant digne d'être écouté ;
Je ne pouvois ſouffrir qu'on rebutât ſa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame ;
Je voulois que Lucile aimât ſon entretien ;
Je blâmois ſes rigueurs, & les blâmai ſi bien,
Que moi-même j'entrai, ſans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les ſentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il perſuadoit,
Je me laiſſois gagner aux ſoupirs qu'il perdoit,

Et ſes vœux rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainſi mon cœur, Froſine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des ſoins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une bleſſure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'uſure.
Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais ſous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ſes vœux favorable,
Et je ſus ménager ſi bien cet entretien,
Que du déguiſement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit ſa penſée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit bleſſée,
Mais que voyant mon père en d'autres ſentimens,
Je devois une feinte à ſes commandemens;
Qu'ainſi de notre amour nous ferions un myſtère
Dont la nuit ſeulement ſeroit dépoſitaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien ſecrèt ſe devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous euſſions aucune intelligence;
Et que de ſon côté, de même que du mien,
Geſte, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, ſans m'arrêter à toute l'induſtrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai pouſſé juſqu'au bout un projet ſi hardi,
Et me ſuis aſſuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho, les grands talens que votre esprit possède!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vîte ici;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sûe?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets seulement vont à se contenter;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

SCÈNE II.

VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE.

Moi ?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALÈRE.

Et comment ?

ASCAGNE.

Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop sû me plaire,
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE.

Ces protestations ne coûtent pas grand chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose :
Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout : je vous dis, que régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE.

Et si c'étoit quelqu'une, où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi? Vous voudriez, Valère, injuſtement;
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allaſſe engager avec une promeſſe
De ſervir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtreſſe?
Un ſi pénible effort pour moi m'eſt interdit.

VALÈRE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous devez le prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainſi donc il ne faut rien prétendre,
Aſcagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel faſſe [6] un grand miracle en vous;
Bref, ſi vous n'êtes fille, adieu votre tendreſſe,
Il ne vous reſte rien qui pour nous s'intéreſſe.

ASCAGNE.

J'ai l'eſprit délicat plus qu'on ne peut penſer,
Et le moindre ſcrupule a de quoi m'offenſer
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je ſuis ſincère,
Je ne m'engage point à vous ſervir, Valère,
Si vous ne m'aſſurez, au moins abſolument,
Que vous avez pour moi le même ſentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, ſi j'étois fille, une flamme plus forte

N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALÈRE.

Je n'avois jamais vu ce fcrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il eft, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais fans fard?

VALÈRE.

Oui, fans fard.

ASCAGNE.

S'il eft vrai, déformais
Vos intérêts feront les miens, je vous promets.

VALÈRE.

J'ai bientôt à vous dire un important myftère,
Où l'effet de ces mots me fera néceffaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque fecret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi fe pourra découvrir.

VALÈRE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'eft que j'ai de l'amour qui ne fauroit paroître,
Et vous pourriez avoir fur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon fort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, Afcagne, & croyez par avance
Que votre heur eft certain, s'il eft en ma puiffance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor tems; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALÈRE.

Votre discours m'étonne.
Plût à Dieu que ma sœur....

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison;
Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

VALÈRE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(*Valère sort.*)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'EN est fait; c'est ainsi que je puis me venger,
Et, si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous ma sœur? Comment! courir au change?
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet,
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil & d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît?
Et je vous vois parler contre son intérêt?

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
Je sais qu'il est rangé dessous les loix d'une autre ;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement ;
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment :
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi, mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ah, ma sœur ! Si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, & n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvemens
A domter la fierté des plus durs sentimens.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra

Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Éraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels....

LUCILE.

Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

LA résolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte;
Il court à sa vengeance, & saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! Faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, & j'y perds mon latin.

Car enfin, aux tranſports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le ſien tout tranſporté
Ne me donnoit pas moins que de la déïté;
Et cependant jamais, à cet autre meſſage,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne ſais, pour cauſer de ſi grands changemens,
Ce qui s'eſt pu paſſer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'eſt pu paſſer dont il faille être en peine,
Puiſque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi, tu voudrois chercher hors de ſa lâcheté,
La ſecrette raiſon de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuſe,
Peut-il à ſon tranſport ſouffrir la moindre excuſe?

MARINETTE.

En effet; je comprens que vous avez raiſon,
Et que cette querelle eſt pure trahiſon.
Nous en tenons, Madame; & puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur,
Laiſſons à leurs beaux mots fondre notre rigueur,
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous ſommes;
Foin de notre ſottiſe, & peſte ſoit des hommes!

LUCILE.

Hé bien, bien, qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas ſujet d'en triompher long-tems;

Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris fuit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on fait qu'on n'a point d'avantage fur nous;
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton tems pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance;
(Car le ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger.)
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, sur-tout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,

Que ton affection me ſoit alors ſévère,
Et tienne, comme il faut, la main à ma colère.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, & laiſſez faire à nous,
J'ai pour le moins autant de colère que vous ;
Et je ſerois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître auſſi me redonnât envie....
S'il vient....

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

RENTREZ, Lucile, & me faites venir
Le Précepteur ; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Aſcagne,
S'il ſait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI.

ALBERT, *ſeul.*

EN quel gouffre de ſoins & de perplexité
Nous jette une action faite ſans équité ?
D'un enfant ſuppoſé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems ſouffre bien le ſupplice ;

Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misère jetée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle;
J'appréhende au retour cette triste nouvelle:
Las, vous ne savez pas, vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé [10]:
Enfin, à tous momens sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah!...

SCENE VII.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit *à magis ter* [11].
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître,

Maître, donc...

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi ;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
Mon fils me rend chagrin, vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai ; *Filio non potest præferri*
Nisi filius.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble ;
Je vous crois grand latin, & grand Docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encor pour moi, que du haut Allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen me paroît faire peur;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid & recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon* ;
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*...

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils ?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrette flamme;
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu;
Et je l'apperçus, hier sans en être apperçu [12],
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?

Un endroit écarté? *Latinè, ſeceſſus,*
Virgile l'a dit, *Eſt in ſeceſſu locus....*

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile,
Puiſque je ſuis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux.

MÉTAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin
De terme plus choiſi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choiſir pourtant les mots mis en uſage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo, bonos,*
Comme on dit, *ſcribendo, ſequare peritos.*

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre ſans conteſte?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur!

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme! O, que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application!

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah, sans doute;
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE.

Que je trépaſſe,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en faſſe la grace.

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuſerez point mon caquet déſormais.

ALBERT.

Ainſi ſoit-il.

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'eſt aſſez dit.

MÉTAPHRASTE.

Je ſuis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien,

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.

Dès-à-présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez; courage; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence:
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT *à part.*

Le traître!

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vîtement:
Depuis long-tems j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable....

MÉTAPHRASTE.

Hé, bon Dieu! Voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

MÉTAPHRASTE.

Quoi, voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem*, je suis ivre!

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

MÉTAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu, que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT.

J'enrage.

MÉTAPHRASTE.

De rechef? ô l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCÈNE VIII.

MÉTAPHRASTE *seul.*

D'OU vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe: parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh, que les grands parleurs par moi sont détestés!
Mais quoi! Si les savans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose.

Que les poules dans peu dévorent les renards ;
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards ;
Qu'à pourſuivre les loups les agnelets s'ébattent ;
Qu'un fou faſſe les loix, que les femmes combattent ;
Que par les criminels les Juges ſoient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fuſtigés ;
Que le malade au ſain préſente le remède ;
Que le lièvre craintif....

SCENE IX.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

Albert ſonne aux oreilles de Métaphraſte une cloche de mulet, qui le fait fuir [13].

MÉTAPHRASTE *fuyant.*

MISÉRICORDE ! à l'aide !

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Le ciel par fois ſeconde un deſſein téméraire[1],
Et l'on ſort, comme on peut, d'une méchante affaire,
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait diſcourir,
Le remède plus prompt où j'ai ſû recourir,
C'eſt de pouſſer ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarraſſe, eſt un évaporé :
L'autre diable diſant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption ſur notre fripperie :
Au moins, avant qu'on puiſſe échauffer ſa furie,
Quelque choſe de bon nous pourra ſuccéder,
Et les vieillards entr'eux ſe pourront accorder.
C'eſt ce qu'on va tenter ; & de la part du nôtre,
Sans perdre un ſeul moment, je m'en vais trouver l'autre.

(Il frappe à la porte d'Albert.)



SCÈNE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe?

MASCARILLE.

Ami.

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener, Mascarille!

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner Le bon jour.

ALBERT.

Ah, vraiment tu prends beaucoup de peine:
De tout mon cœur, bon jour.

(*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

La réplique est soudaine.
Quel homme brusque!

(*Il heurte.*)

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oui,
Monſieur...

ALBERT.

Ne m'as tu pas donné le bon jour ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.

(*Il s'en va, Maſcarille l'arrête.*)

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous ſaluer au nom du ſeigneur Polidore.

ALBERT.

Ah, c'eſt un autre fait ! Ton maître t'a chargé
De me ſaluer ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui ſuis obligé;
Vas[2], que je lui ſouhaite une joie infinie.

(*il s'en va.*)

MASCARILLE.

Cet homme eſt ennemi de la cérémonie.

(*Il heurte.*)

Je n'ai pas achevé, Monſieur, ſon compliment;
Il voudroit vous prier d'une choſe inſtamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé, quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCÈNE III.

ALBERT *seul.*

O JUSTE CIEL! je tremble:
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle[3],
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh, que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté!

Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas! c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert.*

S'ÊTRE ainsi marié sans qu'on en ait sû rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sais qu'en attendre; & je crains fort du père
Et la grande richesse, & la juste colère.
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter ?

ALBERT.

Quel ſera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame eſt toute émue.

ALBERT.

Il change de viſage.

POLIDORE.

Je vois, ſeigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous ſavez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT.

Hélas, oui !

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre,
Et je n'euſſe pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action.
Et je ne prétends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſéricorde au pécheur miſérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Il est très-assuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô seigneur Polidore!

POLIDORE.

Hé, c'est moi qui de vous présentement l'implore!

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encor un coup!

POLIDORE.

Hélas! pardon vous-même!

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en ſuis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'oſe vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas, ſeigneur Albert, je ne veux autre choſe!

ALBERT.

Conſervons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! oui, je m'y diſpoſe.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en réſoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez:
De tous ces intérêts je vous ferai le maître;
Et je ſuis trop content ſi vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu! Quel excès de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

ALBERT.

ALBERT.

Que puiſſiez-vous avoir toutes choſes proſpères!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT.

Embraſſons-nous en frères.

POLIDORE.

J'y conſens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout ſoit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre reſſentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puiſſant & de biens & d'amis...

ALBERT.

Hé! que parlez-vous là de faute & de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un diſcours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement;
Même, ſi cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui ſeul en eſt toute la faute;
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant ſuborneur;

Que le traître a féduit fa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainfi détruit l'attente.
Puifque la chofe eft faite, & que, felon mes vœux,
Un efprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & réparons l'offenfe
Par la folennité d'une heureufe alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu, quelle méprife, & qu'eft-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre auffi grand.
Dans ces divers tranfports je ne fais que répondre,
Et, fi je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi penfez-vous là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal fubit me prend, qui veut que je vous laiffe.

SCÈNE V.

POLIDORE *feul.*

JE lis dedans fon ame, & vois ce qui le preffe.
A quoi que fa raifon l'eût déjà difpofé,
Son déplaifir n'eft pas encor tout appaifé.
L'image de l'affront lui revient, & fa fuite
Tâche à me déguifer le trouble qui l'agite.

Je prends part à sa honte, & son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE.

ENFIN, le beau mignon! vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un père à tous momens;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, & d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage & si paisible.
Las! il vit comme un saint, & dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit; ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré père, ni parenté,
En vingt occasions; horrible fausseté!

Que de fraîche mémoire un furtif hymenée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant;
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire.
Ah, chien[5], que j'aï reçu du ciel pour mon martyre!
Te croiras-tu toujours? & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE *seul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup? Mon ame embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse, & me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII[6].

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre, a-t-il pu la savoir?

VALÈRE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois savoir qui peut être capable
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE.

Bon! bon! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'est de la sorte.

VALÈRE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement.

MASCARILLE.

Ah, Monsieur, qu'est-ce ceci? Je défends la surprise[7].

VALÈRE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile,
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait; il faut, sans discourir,
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALÈRE.

Et si tous ces discours ne sont que des fornettes?

MASCARILLE.

Toujours ferez vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu sera pour les siens[8], &, content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALÈRE.

Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE.

Alte, son père sort.

SCÈNE VIII.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT, *les cinq premiers vers sans voir Valère.*

PLUS je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change:
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre? Coquin! tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile;
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître, & n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux: & s'il eſt vrai que ce ſoit choſe faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne ſecrette?

ALBERT.

Et, s'il eſt conſtant, toi, que cela ne ſoit pas,
Veux-tu te voir caſſer les jambes & les bras?

VALÈRE.

Monſieur, il eſt aiſé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon! voilà l'autre encor, digne maître
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis.

VALÈRE.

Quel ſeroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve; &, ſans nous quereller,
Faites ſortir Lucile & la laiſſez parler.

ALBERT.

Et ſi le démenti par elle vous en reſte?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monſieur, je vous proteſte.

Promettez à leurs vœux votre consentement;
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE *à Valère.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALÈRE *à Mascarille.*

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame,
Et Monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux & confirme vos vœux;
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE.

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie ?

VALÈRE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen ?

VALÈRE.

On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi, l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALÈRE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense ;
Mais...

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'est moi; le grand mal que voilà!

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagême?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur!
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins & mon père,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit cru m'obtenir.
Allez; & si mon sexe avecque bienséance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

VALÈRE *à Mascarille.*

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laissez-moi lui parler. Hé! Madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée? & quel bourru transport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?

Si Monsieur votre père étoit homme farouche,
Passe : mais il permet que la raison le touche ;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte ;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté ;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière[10].

LUCILE.

Quoi, vous pouvez ouir ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé [11].

LUCILE.

Et quoi donc confessé ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé

Entre mon maître & vous. La belle raillerie!

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître & moi?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(*Elle lui donne un soufflet.*)

SCÈNE X.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Vas, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hymenée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vu s'entre-donner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

O, l'obstiné vieillard!

ALBERT.

O, le fourbe damnable!

Vas, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir sur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

SCÈNE

SCÈNE XI.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

HÉ BIEN? ce beau ſuccès que tu devois produire...

MASCARILLE.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâtons & gibets apprêtés.
Auſſi, pour être en paix dans ce déſordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le déſeſpoir dont mon cœur eſt outré,
Je puis en rencontrer d'aſſez haut à mon gré.
Adieu, Monſieur.

VALÈRE.

Non, non, ta fuite eſt ſuperflue;
Si tu meurs, je prétends que ce ſoit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne ſaurois mourir quand je ſuis regardé,
Et mon trépas ainſi ſe verroit retardé.

VALÈRE.

Suis-moi, traître, ſuis-moi; mon amour en furie
Te fera voir ſi c'eſt matière à raillerie.

MASCARILLE *seul.*

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVENTURE est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chère Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle passe outre; & Lucile, & Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence:
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance,
C'est fait de sa tendresse; &, quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,

Voudra-t-il avouer pour épouſe une fille
Qu'il verra ſans appui de bien & de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'eſt-là raiſonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
Qui vous a juſqu'ici caché cette lumière?
Il ne falloit pas être une grande ſorcière
Pour voir, dès le moment de vos deſſeins pour lui,
Tout ce que votre eſprit ne voit que d'aujourd'hui;
L'action le diſoit; & dès que je l'ai ſûe,
Je n'en ai prévu guère une meilleure iſſue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? Mon trouble eſt ſans pareil:
Mettez-vous en ma place, & me donnez conſeil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place[1],
A me donner conſeil deſſus cette diſgrace:
Car je ſuis maintenant vous, & vous êtes moi:
Conſeillez-moi, Froſine; au point où je me voi,
Quel remède trouver? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
C'eſt prendre peu de part à mes cuiſans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en ſuis.

FROSINE.

Aſcagne, tout de bon, votre ennui m'eſt ſenſible,
Et pour vous en tirer je ferois mon poſſible.

Mais que puis-je, après tout? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela, toujours il est assez bonne heure:
La mort est un remède à trouver quand on veut;
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée? Il faut que j'aille voir
La... Mais Éraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,

Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi,
Vas, vas, je fais état de lui comme de toi,
Dis-lui qu'il ſe promène; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin, m'a tourné le viſage;
Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle; & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate! Recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoi! Le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vraiſemblance eſt indigne d'excuſe;
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même choſe à ma place,
Et ſe fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ai point attendu de ſermens de ſa part;
Et lorſque tout le monde encor ne ſait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute ſa gloire,
Il cherche à s'excuſer; & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſurer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux tranſport,
Et rejette de moi, meſſage, écrit, abord?

Ah! ſans doute, un amour a peu de violence,
Qu'eſt capable d'éteindre une ſi foible offenſe;
Et ce dépit ſi prompt à s'armer de rigueur,
Découvre aſſez pour moi tout le fond de ſon cœur,
Et de quel prix doit être à préſent à mon ame
Tout ce dont ſon caprice a pu flatter ma flamme?
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et puiſque l'on témoigne une froideur extrême
A conſerver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même auſſi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce ſexe volage,
Et lui faire ſentir que l'on a du courage.
Qui ſouffre ſes mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'eſprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole ſi haute;
Oh! qu'elles nous ſont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu, ſi nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions [2],
Sans tous ces vils devoirs dont [3] la plûpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le ſiècle où nous ſommes.

ÉRASTE.

Pour moi, ſur toute choſe, un mépris me ſurprend;
Et pour punir le ſien par un autre auſſi grand,

Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarraſſer de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme eſt, comme on dit, mon maître
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature eſt fort encline au mal[4]:
Et comme un animal eſt toujours animal,
Et ne ſera jamais qu'animal, quand ſa vie
Dureroit cent mille ans; auſſi, ſans repartie,
La femme eſt toujours femme, & jamais ne ſera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que ſa tête paſſe
Pour un ſable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raiſonnement-ci, lequel eſt des plus forts.
Ainſi que la tête eſt comme le chef du corps,
Et que le corps ſans chef eſt pire qu'une bête,
Si le chef n'eſt pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne ſoit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale[5] alors veut prendre empire
Deſſus la ſenſitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va ſans ſavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainſi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme eſt comme une girouette

Au haut d'une maiſon, qui tourne au premier vent;
C'eſt pourquoi le couſin Ariſtote ſouvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de ſi ſtable que l'onde.
Or, par comparaiſon; car la comparaiſon
Nous fait diſtinctement comprendre une raiſon,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude;
Une comparaiſon qu'une ſimilitude.
Par comparaiſon donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît [6],
Vient à ſe courroucer, le vent ſouffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaiſſeau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier:
Ainſi, quand une femme a ſa tête fantaſque,
On voit une tempête en forme de bourraſque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainſi qu'un banc de ſable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

C'eſt fort bien raiſonner.

GROS-RENÉ.

Aſſez bien, Dieu merci.
Mais je les vois, Monſieur, qui paſſent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III.[7]

LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres

Et le raviſſement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des ſceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, ſans doute, étoit extrême ;
Je vivois tout en vous ; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Aſſez de peine encore à m'en voir dégagé :
Poſſible que, malgré la cure qu'elle eſſaie,
Mon ame ſaignera long-tems de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faiſoit tout mon bien ;
Il faudra me réſoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe ; & puiſque votre haine
Chaſſe un cœur tant de fois que l'amour vous ramène [8],
C'eſt la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entière,
Monſieur, & m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils ſeront ſatisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais,
Puiſque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorſque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux ; c'eſt m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fauſſe parole ; euſſé-je un foible cœur

Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne;
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il eſt à vous encor ce braſſelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Éraſte, & de mon cœur voulez être éclairci;
Si je n'aime Éraſte de même,
Au moins aimai-je fort qu'Éraſte m'aime ainſi.

LUCILE.

Vous m'aſſuriez par-là d'agréer mon ſervice;
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE *lit.*

J'ignore le deſtin de mon amour ardente,
Et juſqu'à quand je ſouffrirai:
Mais je ſais, ô beauté charmante!
Que toujours je vous aimerai.

ÉRASTE.

Voilà qui m'aſſuroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ.

Pouſſez.

ÉRASTE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ *à Éraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.

Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole.

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux

GROS-RENÉ *à Éraste.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ *à Éraste.*

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ *à Éraste.*

Que faut-il davantage ?

ÉRASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur, fait comme est fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger,
Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer :
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement ;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, étoit mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé, je crois que cela foiblement vous soucie?!
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons-là ces discours superflus:
Je ne dis point quels sont mes pensers là dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

LUCILE.

Oui vraiment; quoi, n'en eſt-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ÉRASTE.

Moi? Je vous ai cru-là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon [10];
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foibleſſe eſt trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi ſur cette peur trop tôt le demander ;
Conſentez-y, Madame, une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV.[11]

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O, la lâche perſonne !

GROS-RENÉ.

Ah, le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en ſuis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toi, trouver ta dupe auſſi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre; & tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau!
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face,
Moi, je te chercherois? Ma foi, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui, tu le prends par-là,
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige [12], avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau, la pièce est riche & rare;
Il te coûta six blancs, lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de léton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage,
Tiens. Je voudrois pouvoir rejeter le potage

Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres ſur moi.
Mais j'en ferai du feu juſques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu ſais ce que j'en ſaurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux, je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi, j'ai l'eſprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps. Tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peſte ſoit ton ris; voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? Romprons-nous,

Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? Ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi ;
Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Dès que l'obscurité régnera dans la ville [1],
Je me veux introduire au logis de Lucile ;
Vas vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne sourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre [2],
Vas vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-çà, mon patron ; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler & vous confondre :
Défendez-vous donc bien, & raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? *Oui, Mascarille.* Et que pensez-vous faire ?
Une action d'amant qui veut se satisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle,
Lucile est irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit.
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit :

Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ?
Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?
Oui, vraiment je le pense; & sur-tout, ce rival.
Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. Oui ? Voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement:
Moi, chamailler ! Bon Dieu ! suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus [3] ? C'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigs d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la biere,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.
Mais tu seras armé de pied en cap. Tant pis,
J'en serai moins léger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
Oh, tu seras ainsi tenu pour un poltron !
Soit: pourvu que toujours je branle le menton.
A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre,
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre:
Enfin si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le ſoleil ſemble s'être oublié dans les cieux,
Et juſqu'au lit qui doit recevoir ſa lumière,
Je vois reſter encore une telle carrière,
Que je crois que jamais il ne l'achevera,
Et que de ſa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empreſſement pour s'en aller dans l'ombre,
Pêcher vîte à tâtons quelque ſiniſtre encombre...
Vous voyez que Lucile entière en ſes rebuts....

VALERE.

Ne me fais point ici de contes ſuperflus.
Quand j'y devrois trouver cent embuches mortelles,
Je ſens de ſon courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon ſort.
C'eſt un point réſolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce tranſport:

Mais le mal eſt, Monſieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir;

(*Il touſſe.*)

De moment en moment... vous voyez le ſupplice.

VALERE.

Ce mal te paſſera, prends du jus de régliſſe.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il ſe veuille paſſer.
Je ſerois ravi, moi, de ne vous point laiſſer;
Mais j'aurois un regret mortel ſi j'étois cauſe
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque choſe.



SCÈNE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE,

LA RAPIERE.

MONSIEUR, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Erafte eft contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle auffi de faire pour fa fille
Rouer jambes & bras à votre Mafcarille [5].

MASCARILLE.

Moi ? Je ne fuis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce ftyle,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Er puis-je mais [6], chétif, fi le cœur leur en dit ?

VALERE.

Oh, qu'ils ne feront pas fi méchans qu'ils le difent !
Et quelque belle ardeur que fes feux lui produifent,
Erafte n'aura pas fi bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faifoit befoin, mon bras eft tout à vous.
Vous favez de tout tems que je fuis un bon frère.

VALERE.

Je vous fuis obligé, Monfieur de la Rapiere.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage & l'homme de service!
Vous avez su le tour que lui fit la Justice;
Il mourut en César, &, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monsieur de la Rapiere, un homme de la sorte
Doit être regretté: mais, quant à vôtre escorte
Je vous rends graces.

LA RAPIERE.

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUOI, Monſieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace.
Combien de tous côtés....

VALERE.

Que regardes-tu-là?

MASCARILLE.

C'eſt qu'il ſent le bâton du côté que voilà.
Enfin, ſi maintenant ma prudence en eſt crue,
Ne nous obſtinons point à reſter dans la rue,
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? Faquin,
Tu m'oſes propoſer un acte de coquin?
Sus; ſans plus de diſcours, réſous-toi de me ſuivre.

MASCARILLE.

Hé! Monſieur, mon cher maître, il eſt ſi doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; & c'eſt pour ſi longtems...

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entends.

Aſcagne vient ici, laiſſons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il réſoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maiſon
Pour nous frotter...

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!

SCÈNE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

EST-IL bien vrai, Froſine, & ne rêvé-je point?
De grace, comptez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en ſaurez aſſez le détail, laiſſez faire[7].
Ces ſortes d'incidens ne ſont, pour l'ordinaire,
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous ſachiez qu'après ce teſtament
Qui vouloit un garçon pour tenir ſa promeſſe,
De la femme d'Albert la dernière groſſeſſe
N'accoucha que de vous, & que lui, deſſous main,
Ayant depuis long-tems concerté ſon deſſein,
Fit ſon fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour ſienne à nourrir à ma mère.

La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici;
Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres,
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin, cette visite, où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé,
Un billet de sa femme a le tout confirmé:
Et poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore, après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces mystères,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre père il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah, Frosine, la joie où vous m'acheminez...
Hé! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire,
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, un tel nom m'est permis
Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit & tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, & tiens mon fils heureux
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'est moi qui l'assure.
Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure [8].
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment.



SCÈNE

SCÈNE VII.

POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Valère.*

LES disgraces souvent sont du ciel révélées.
J'ai songé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs cassés; Monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire.
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger?
Pour moi, je le veux bien, mais au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Père dénaturé!

VALÈRE.

Ce ſentiment, mon père,
Eſt d'un homme de cœur, & je vous en révère.
J'ai dû vous offenſer, & je ſuis criminel
D'avoir fait tout ceci ſans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La Nature toujours ſe montre la plus forte [9],
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le tranſport d'Eraſte ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faiſoit tantôt redouter ſa menace;
Mais les choſes depuis ont bien changé de face;
Et, ſans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALÈRE.

Moi, le fuir! Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Aſcagne.

VALÈRE.

Aſcagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître [10].

VALÈRE.

Lui, qui de me ſervir m'avoit donné ſa foi.

POLIDORE.

Oui, c'eſt lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat ſeul à ſeul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'eſt un brave homme, il ſait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin, d'une impoſture ils te rendent coupable,
Dont le reſſentiment m'a paru raiſonnable;
Si bien qu'Albert & moi ſommes tombés d'accord
Que tu ſatisferois Aſcagne ſur ce tort;
Mais aux yeux d'un chacun, & ſans nulles remiſes,
Dans les formalités en pareils cas requiſes.

VALÈRE.

Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci...

POLIDORE.

Lucile épouſe Éraſte, & te condamne auſſi:
Et, pour convaincre mieux tes diſcours d'injuſtice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accompliſſe.

VALÈRE.

Ah! c'eſt une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu ſens, foi, conſcience, honneur.

SCÈNE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÉRE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien, les combattans? On amène le nôtre.
Avez-vous diſpoſé le courage du vôtre?

VALÈRE.

Oui, oui, me voilà prêt, puiſqu'on m'y veut forcer,
Et ſi j'ai pu trouver ſujet de balancer,
Un reſte de reſpect en pouvoit être cauſe,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppoſe;
Mais c'eſt trop me pouſſer, ce reſpect eſt à bout,
A toute extrêmité mon eſprit ſe réſout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour ſe venge.

(*à Lucile.*)

Non pas que cet amour prétende encore à vous,
Tout ſon feu ſe réſout en ardeur de courroux;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique,
Allez, ce procédé, Lucile, eſt odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'eſt de toute pudeur ſe montrer ennemie,
Et vous devriez [11] mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un ſemblable diſcours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en ſaura venger.
Voici venir Aſcagne [12], il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et ſans beaucoup d'effort.

SCÉNE DERNIÉRE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ÉRASTE, VALÉRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALÈRE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une ſœur criminelle;
Mais puiſque ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave auſſi.

ÉRASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Aſcagne a pris ſur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laiſſe faire.

VALÈRE.

C'eſt bien fait; la prudence eſt toujours de ſaiſon.
Mais. . .

ÉRASTE.

Il ſaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALÈRE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne ſais pas encore
Quel étrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire ſavoir.

VALÈRE.

Sus donc, que maintenant il me le faſſe voir.

MARINETTE.

Auxye ux de tous?

GROS-RENÉ.

Cela ne ſeroit pas honnête.

VALÈRE.

Se moque-t-on de moi? Je caſſerai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me fait;
Et dans cette aventure où chacun m'intéreſſe,
Vous allez voir plutôt éclater ma foibleſſe,
Connoître que le ciel qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réſervoit pour victoire facile,
De finir le deſtin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va par vous recevoir le trépas:

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE.

Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés...

ASCAGNE.

Ah! souffrez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé:
Sa flamme est toujours pure & sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a su faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne vas point regarder à tout le monde aux yeux.
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
La nuit reçut ta foi sous le nom de Lucile,

Et qui, par ce reſſort qu'on ne comprenoit pas,
A ſemé parmi vous un ſi grand embarras.
Mais puiſqu'Aſcagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute impoſture ôtée,
Et qu'un nœud plus ſacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'eſt-là juſtement ce combat ſingulier
Qui devoit envers nous réparer votre offenſe,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défenſe.

POLIDORE.

Un tel événement rend tes eſprits confus :
Mais en vain tu voudrois balancer là-deſſus.

VALÈRE.

Non, non, je ne veux pas ſonger à m'en défendre ;
Et ſi cette aventure a lieu de me ſurprendre,
La ſurpriſe me flatte, & je me ſens ſaiſir
De merveille à la fois, d'amour & de plaiſir :
Se peut-il que ces yeux ?...

ALBERT.

Cet habit, cher Valère,
Souffre mal les diſcours que vous lui pourriez faire.
Allons [13] lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous ſaurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE.

Vous, Lucile, pardon ſi mon ame abuſée...[14]

LUCILE.

L'oubli de cette injure eſt une choſe aiſée.

ALBERT.

Allons, ce compliment ſe fera bien chez nous,
Et nous aurons loiſir de nous en faire tous.

ÉRASTE.

Mais vous ne ſongez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reſte encore ici des ſujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de ſon Maſcarille & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici poſſédée,
Il faut que par le ſang l'affaire ſoit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon ſang dans mon corps ſied trop bien,
Qu'il l'épouſe en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je ſais la chère Marinette [15],
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari paſſe encor, tel qu'il eſt on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant ſoit fait à faire envie.

GROS-RENÉ

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on ſoit ſourde à tous les damoiſeaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout ſeul, compère?

GROS-RENÉ.

Bien entendu, je veux une femme ſévère,

Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé, mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux & critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique,
Unmari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troisième fois, allons-nous en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux [16].

FIN.



OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR LE DÉPIT AMOUREUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

[1] VEUX-TU *que je te die?* Il falloit que ce fut l'usage de dire *que je te die*, au lieu de *que je te dise*, car ici le dernier est égal pour le vers. M. de Vaugelas prétend qu'il y avoit des gens qui alloient jusqu'à dire, *quoique vous diiez*, pour *quoique vous disiez*; ce législateur de la langue décide que *quoique l'on die* n'est pas une faute, mais le *quoique vous diiez* lui paroît insupportable. M. Racine, en 1668, se sert encore du mot *die* pour *dise*. Voyez la Scène 7 du premier Acte *des Plaideurs : Monsieur, que je vous die*, &c. On le trouve même encore dans *Bajazet*, Acte 2, Scène 5. *J'épouserois, & qui? S'il faut que je le die*, &c. (*a*).

[2] *M'empoisonne à tous coups.* Ce mot *à tous coups* a vieilli & ne se dit plus.

[3] *Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure. Dessus* pour *sur*, qui est aujourd'hui le mot nécessaire.

[4] *Dedans l'indifférence. Dedans* pour *dans*, même faute.

[5] *Sans sujet ni demi.* Vieille expression, hors d'usage aujourd'hui. Cela pouvoit se passer dans le poëme burlesque de la Gigantomachie de Scarron.

Or, vous n'avez qu'à vous résoudre
D'être sans foudre ni demi, &c. *chant* 2.

[6] *Avant que la chommer.* Il faut *avant que de la chommer*, ou *avant de la chommer.*

[7] *Et mêmes à mes yeux. Même* n'admet point d'*s* lorsqu'il peut se rendre en latin par l'adverbe *quidem*; Molière pouvoit dire aisément *Et même à mes regards.* (*b*).

[8] *A moins que la suivante en fasse autant pour moi.* L'exactitude demande *n'en fasse autant.* Mais du tems de Molière, les poëtes supprimoient à leur gré les particules négatives.

SCÈNE II.

[9] ..... *Nous étions tout-à-l'heure sur toi*; pour dire, *nous étions occupés tout-à-l'heure à parler de toi.* Mauvaise tournure aisée à éviter, en disant: *Demande, nous parlions tout-à-l'heure de toi.*

[10] *Et vous promets.* Le mot *promettre* est ici pour celui d'*assurer.* Si quelquefois ils peuvent s'employer l'un pour l'autre, c'est à l'égard d'une chose qui doit

arriver, comme dans cette phrase : *Je vous promets*, ou *Je vous assure que cela sera ;* mais on ne peut jamais dire comme Molière l'a fait, *Je vous promets... que vous n'êtes pas au Temple*, &c. il falloit, *Je vous assure.*

11 *A moins que Valère se pende.* Il faut *ne se pende*, autre correction aisée à faire : *A moins qu'un rival ne se pende.*

12 *Il est jaloux jusques en un tel point ;* pour *Il est jaloux jusqu'à ce point.* Style lâche & négligé.

13 *Le grand secret pour quoi je vous ai tant cherché.* L'exactitude demanderoit *pour lequel : Le secret pour lequel je vous ai tant cherché.*

14 *Qu'on a dessus mon cœur.* Pour *que l'on a sur mon cœur.*

15 *Pour vous on employera toute sorte d'efforts.* Molière qui a donné trois syllabes au mot *payera*, n'en donne que trois à celui d'*employera.* Il profitoit ici pour son vers de l'usage familier & populaire de le prononcer ainsi ; usage qui depuis a fait régle.

SCÈNE III.

16 Cette scène bien théâtrale, & à laquelle le *Secchi* n'a point de part, est mieux écrite que les deux précédentes ; aucun modèle ne gênoit ici le talent de Molière : il est admirable quand il est lui-même.

17 *Que je ſuis en ſa grace.* Mauvaiſe tournure & mauvaiſe rime avec le mot *place*, qui eſt bref.

18 *Ne laiſſez point duper vos yeux à trop de foi. Duper à* ne ſe dit point.

SCÈNE IV.

19 Autre ſcène fort comique & que Molière ne doit point à l'auteur Italien. On voit ici combien Molière étoit rempli du Dialogue de Plaute & de Térence.

20 Le mot de *Rivalité* eſt, à ce qu'on dit, de la création de Molière; il n'oſa le riſquer encore que dans la bouche d'un valet; il a paſſé dans celle des maîtres. Le mot *ſérioſité* qu'avoit riſqué Balzac, & dont Vaugelas avoit ſi bonne opinion, a été moins heureux.

21 *Soit déſ-enamourée*, &c. Ce mot ne ſe trouve point dans nos Dictionnaires, c'eſt une imitation du mot Eſpagnol *enamorado* enamouré, d'où Molière a fait le *Privatif déſ-enamouré.* (*c*).

22 ..... *Tuez-moi ſi j'impoſe*,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre choſe.

Lorſqu'on ſe ſert du mot *impoſer* pour tromper, abuſer, ſans régime, l'Académie décide qu'il faut toujours dire *en impoſer*, & non *impoſer*. Mais lorſque ce verbe eſt ſuivi d'un régime, on peut

l'employer comme Molière l'a fait, puiſqu'on di *impoſer un crime à quelqu'un.*

SCÈNE V.

23 .... *Et que c'eſt une baie.* L'Académie décide que ce mot n'eſt que du *ſtyle familier*, & il paroît ici mal employé par Éraſte, furieux de ce que vient de lui apprendre Maſcarille : les grands mouvemens de l'ame excluent le *familier.*

SCÈNE VI.

24 *Leſtrigon*, peuple de la Campanie, dont les poëtes ont fait des Antropophages.

ACTE II.

SCÈNE I.

1 CET Acte commence par deux vers maſculins, quoique celui qui le précède finiſſe par deux vers du même genre, ce qui eſt une petite négligence.

2 *Feindre à s'ouvrir à moi.* Le verbe *feindre* doit toujours être ſuivi de la prépoſition *de.*

3 Cette première ſcène où le myſtère de la ſuppoſition d'enfant & du mariage ſecret ſe développe entre Aſcagne & Froſine, eſt écrite difficilement, & les négligences du ſtyle y ſont trop nombreuſes pour les remarquer ici. L'édition de 1682 marque quatre vers qui ſe ſupprimoient dans le rôle

de Frosine, commençant par *Et que sa mère fit un secret*, &c. & quatre autres encore commençant par *J'ai su qu'en secret même*, &c. Ces retranchemens n'empêchent pas que Molière n'eut encore eu beaucoup de corrections à faire dans cette scène, pour en rendre le style naturel & facile, comme celui de ses autres piéces.

4 *Je suis sa femme.*
O Dieux, sa femme!
Oui, sa femme.

Oui, dans ce vers, a deux syllabes comme dans les mots *épanoüi*, *évanoüi*; liberté qu'on prenoit encore lorsque le *Dépit Amoureux* parut, mais dont on ne peut user aujourd'hui. On verra que Molière, dans la même piéce, s'est servi de la même licence.

5 *Je la suis*, &c. On ne connoissoit point encore, du tems de Molière, cette régle, qui nous force aujourd'hui à écrire *je le suis*. On sait que Madame de Sévigné craignoit qu'il ne lui vînt de la barbe, en disant d'elle même *je le suis*. (*d*).

SCÈNE II.

6 *A moins que le ciel fasse*, &c. Il faut *que le ciel ne fasse*.

7 . . . . *Et croyez par avance*
Que votre heur est certain, &c.

Heur pour *bonheur* ne se dit plus. Le *que* pouvant se

se supprimer, on peut rétablir le mot nécessaire,
Et croyez par avance votre bonheur certain, &c.

Cette scène, ainsi que la précédente, est écrite avec peine; il semble que Molière n'ait plus le même talent lorsqu'il s'agit de faire une scène, dont le fond est peu vraisemblable & peu naturel.

SCÈNE III.

8 .... *Comment! courir au change?* pour *courir au changement*, ne se dit plus.

SCÈNE IV.

9 *Un cœur ne pése rien alors que l'on l'affronte.* Mauvais vers. *Qu'est-ce qu'un cœur qui ne pése rien?* Et puis ce *l'on l'aff*....

SCÈNE VI.

10 .... *Ou jambe, ou bras cassé.* C'est une faute de n'avoir pas mis le mot *cassé* au pluriel, puisqu'il est précédé de deux substantifs avec lesquels il doit s'accorder.

SCÈNE VII.

11 Cette scène du Pédagogue *Métaphraste* & d'*Albert*, a servi de modèle à beaucoup de portraits de pédans. L'auteur de *la Fille mal gardée* y a pris, mot-à-mot, le trait plaisant de *maître est dit à magister*, comme qui diroit *magis-ter, trois fois grand.* Il y a dans la piéce du *Secchi* un pédagogue *Hermogene*, mais pesant & triste, & ne ressemblant en rien à celui de Molière. Le *Jobelin* de Rabelais

étoit pour notre auteur un modèle bien meilleur à suivre.

[12] *Et je l'apperçus hier sans en être apperçu.* Molière qui emploie ici le mot *hier* pour une syllabe, lui en a cependant donné deux dans la même scène, lorsqu'il dit, *Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.*

SCÈNE IX.

[13] La cloche de mulet qu'*Albert* vient sonner aux oreilles de *Métaphraste*, & qui termine le second acte, excède le comique François, qui doit s'arrêter où commence la farce. *On ne souffriroit pas aujourd'hui*, dit M. Diderot, *qu'un père vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant*, & il a raison. Mais il ne falloit pas que cet ingénieux auteur ajoutât, *ni qu'un mari se cachât sous une table pour s'assurer des discours qu'on tient à sa femme.* *Voyez* les Observations sur *le Tartuffe.*

ACTE III.

SCÈNE I.

[1] CET acte commence par des rimes féminines, quoique la dernière scène du précédent finisse par deux vers féminins.

SCÈNE II.

[2] *Vas, que je lui souhaite une joie infinie.* Le *que* qui suit le monosyllabe *vas*, n'est que pour la me-

sure du vers. L'ellipse est trop forte, s'il faut supposer le retranchement de *dis-lui que*, &c.

SCÈNE III.

3 *L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle.* Ce que Molière fait dire ici à Albert n'est point exprimé clairement.

SCÈNE IV.

4 La scène où les deux vieillards, se redoutant tous deux, ne savent par où entamer les aveux qu'ils ont à se faire, & se jettent aux genoux l'un de l'autre, est une scène très-plaisante & de génie, qui est due à l'auteur Italien. Mais le *Secchi* l'a faite longuement & avec beaucoup moins d'esprit & d'art que Molière. C'est la scène 2e du 4e acte *de l'Interresse*. L'embarras comique des deux sœurs de la petite comédie *du Dédit*, pourroit bien devoir sa naissance à la scène de Molière.

SCÈNE VI.

5 *Ah, chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre!* Cette invective d'un père outrage à la fois la nature & la bienséance.

SCÈNE VII.

6 Scène vive & théâtrale dans le goût de Plaute, contre lequel Molière luttoit déja avec avantage.

7 *Ah, Monsieur, qu'est-ce ceci?* Il y a une syllabe de trop dans cet hémistiche. Les éditions qui ont

mis *Qu'eſt-ceci* n'ont pas moins fait une faute, puiſqu'il faudroit *qu'eſt-ce que ceci*. (e)

[8] *Dieu ſera pour les ſiens*, dit le maraud de Maſcarille. On feroit aujourd'hui de grandes difficultés pour paſſer ce demi-vers. Laiſſons-le jouir de la liberté qu'il a trouvée dans un tems moins difficile, & conſéquemment plus propre au comique.

SCÈNE IX.

[9] *Sachons un peu, Monſieur, quelle belle ſaillie*
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

Style entortillé dont il y a plus d'un exemple dans cette piéce, parce que Molière n'avoit point encore perfectionné ſa façon d'écrire.

[10] *Et vous ne ſerez pas, que je crois, la dernière.* En ſubſtituant *je penſe* à *je crois*, on retrancheroit le *que* inutile dans cette phraſe.

[11] *Que déjà vous devriez avoir tout confeſſé.* La prononciation du mot *devriez* en deux ſyllabes, eſt d'une dureté inconcevable.

ACTE IV.

SCÈNE I.

[1] ON ſupprimoit dans la première Scène huit vers commençant par *Ce doit être à vous-même*, &c.

SCÈNE. II.

[2] *Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions.* On ne peut trop le remarquer. On ne conçoit pas comment l'Acteur pouvoit respecter la mesure du vers, en ne donnant que deux syllabes au mot *voudrions*. Molière dans ses commencemens a trop usé de cette liberté que s'étoient arrogée les Poëtes pour le supplice de l'oreille.

[3] *Sans tous ces vils devoirs dont la plûpart des hommes les gâtent, &c.* La particule *dont* s'emploie, dit Vaugelas, pour *duquel, de laquelle;* mais on ne diroit point *les devoirs desquels on gâte.* Il y a donc une faute dans cette phrase, parce qu'on ne gâte pas d'une chose, mais par telle ou telle chose.

[4] On retranchoit vingt vers de Gros-René dans cette Scène, commençant par *Et de qui la nature, &c.* mais il falloit sans doute changer le vingt-unième dont le sens est lié au vers qui le précéde.

[5] *La partie brutale alors veut prendre empire.* Il étoit si aisé à Molière d'écrire *la partie animale*, qui est le mot propre, & qui éviteroit la négligence de ce vers, qu'on soupçonneroit presque que c'est une faute d'impression.

Gros-René se jette ici dans un galimatias à prétentions qui a été imité par bien des successeurs de Molière, & qui est toujours sûr de son succès.

6 ..... *Mon maître, s'il vous plaît,*
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît.

En 1675 on imprima des Remarques sur la langue, qui décidoient qu'il falloit écrire : *quoiqu'il en sait*, pour *quoiqu'il en soit* ; *je le crais*, pour *je le crois* ; un homme *drait*, pour *droit*, &c. ce qui prouve que dès ce tems-là on avoit corrompu l'ancienne prononciation de ces mots, & qu'on prononçoit *s'accrait*, pour *s'accroît*, ce qui étoit nécessaire pour la rime des deux vers de cette scène.

SCÈNE III.

7 C'est à cette Scène qu'appartient principalement le succès de cette Comédie ; c'est ce tableau imité d'Horace que nous aimons à revoir sur notre Théâtre : Elle est écrite avec plus de pureté que les autres, parce qu'elle est plus dans la nature. Nous l'avons dit, on n'en trouve pas un mot dans la Comédie du *Secchi*, dont l'intrigue invraisemblable & romanesque étouffa, pour ainsi dire, le talent de Molière.

8 *Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène.* Il étoit aisé de sauver l'inversion de ce vers, en disant : *Tant de fois chasse un cœur que l'amour vous ramène.*

9 *Hé je crois que cela foiblement vous soucie !* pour dire que cela foiblement vous affecte. Mais la rime

a entraîné le mot *soucie* qui offense la langue, parce que *soucie* n'est point un verbe actif, mais un verbe réciproque.

10 *Mais si mon cœur encor revouloit sa prison.* Voilà bien le *Quid? si prisca redit Venus* d'Horace, ce qui ne laisse pas douter que Molière n'ait été plus guidé par le Poëte Latin, que par le prétendu canevas de *Gli Sdegni amorosi.*

SCÈNE IV.

11 Cette Scène offre plus d'une expression dont notre délicatesse actuelle est blessée. *Le demi-cent d'épingles de Paris, le couteau de six blancs, la chaîne de laiton,* & sur-tout le *morceau de fromage,* & le *potage* qu'on voudroit pouvoir rejeter, font à la vérité des détails d'un goût bas & grossier. Mais *Gros-René* est annoncé comme un valet d'une plaisanterie ignoble. *Marinette* qui l'aime & qui dit, *Ardez le beau museau,* est bien de la même trempe. Des Valets de Bourgeois de 1650 étoient bien éloignés du bon air que notre luxe a laissé prendre à ceux d'aujourd'hui, parmi lesquels il se trouveroit encore quelque *Gros-René,* & même quelque *Marinette.* Un des plus grands défauts de notre coloris dramatique, est de n'être pas assez local & de ne pas varier ses nuances comme la nature.

Cependant il faut être de l'avis de M. Marmontel,

lorsqu'il dit dans sa Poëtique page 401 : *Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris*, est du comique bas ; *je voudrois bien aussi te rendre ton potage*, est du comique grossier : *la paille rompue*, est un trait de génie.

[12] *Ton beau galant de neige.... à Galante Italico*, *Gallicum*, Galant, *vel* Galand, dit M. Guyet. C'étoit en Italie, selon le Dictionnaire *Della Crusca*, un ornement que les femmes portoient sur la poitrine. Ici ce doit être quelque ruban auquel on avoit donné ce nom, & dont les hommes paroient leurs chapeaux. (*f*)

ACTE V.

SCÈNE I.

Cet Acte commence par un monologue de Mascarille, que l'on trouve dans la cinquième Scène du premier Acte de l'*Interresse*. Cela peut donner l'idée du renversement qu'a fait Molière de la machine du *Secchi*.

Il n'est point au théâtre de monologue aussi plaisant, aussi gai que celui-ci. C'est un modèle à proposer aux jeunes Auteurs. Il ne falloit qu'une Scène de cette espèce pour annoncer les plus grands talens comiques. Mascarille y cause avec son Maître, comme s'il étoit-là. Nous connoissons dans une pièce moderne, bien éloignée du genre

de Molière, *dans le Philosophe sans le savoir*, une heureuse imitation de ce soliloque dialogué : c'est lorsque le jeune-homme attend le bon Antoine qui doit lui ouvrir les portes ; il fait parler Antoine, il lui répond avec un feu, avec un naturel qui décèle dans M. Sedaine le talent même qu'il ne paroît pas toujours chercher.

On a cru devoir mettre en *Italique* les choses que Mascarille fait dire à Valère.

[2] *Il m'a semblé d'entendre*, ne s'écriroit pas aujourd'hui ; l'usage est de dire : *il m'a semblé que j'entendois*, ou tout au plus, *il m'a semblé entendre*, comme on dit, *il me semble voir*.

[3] *Suis-je un Roland, mon Maître, ou quelque Ferragus ?* Il n'y a que ceux qui ignorent absolument la littérature Italienne, qui puissent ne pas savoir que *Roland* & *Ferragus* sont deux Héros de l'*Orlando furioso* de l'Arioste.

SCÈNE II.

[4] *Pêcher vîte à tâtons quelque sinistre encombre.* *Encombre*, dit l'Académie Françoise, dans son Dictionnaire, est vieux. Au rapport de Ménage, il nous vient du Latin barbare *incombrare*, fait de *combri*, qui signifie *un abbatis de bois*. Or on voit combien le mot de *Pêcher* est ici mal placé. Pêcher un abbatis de bois, ou un embarras. (*g*)

SCÈNE III.

[5] Cette Scène où *la Rapierre* vient offrir à Valère ses assassins à gages, & où il regrette la perte du *petit Gille*, mort en César sur la roue, n'est point dans l'ouvrage du *Secchi*, & quand elle y feroit, cela ne justifieroit pas Molière de l'y avoir prise. Il est vrai que Valère rejette un pareil moyen; mais pourquoi le proposer? Dans la jeunesse de notre Auteur, où la profession de spadassin étoit une espéce d'état, où la fureur des combats étoit une maladie épidémique, de semblables ressources étoient peut-être moins rares qu'aujourd'hui: il n'y a que cela qui ait pû présenter à Molière un si lâche tableau. Dans la suite il vit avec plaisir ses Camarades faire le retranchement de huit vers où se trouve cette image dégoûtante du petit *Gille*.

[6] *Et puis-je mais, chetif, &c.* Il y a une remarque de Scaliger sur ce mot de *mais*, dans cette signification: *il n'en peut mais.* Les Latins l'exprimoient par *non potest magis.*

SCENE V.

[7] Le récit que fait Frosine à Ascagne est d'un embarras, d'une obscurité & d'une incorrection à ne pas laisser concevoir qu'il soit de la main de Molière, qui depuis a dit naturellement les choses les plus difficiles.

SCÈNE VI.

[8] *Prenons plaisir de l'aventure.* Il faudroit, *prenons plaisir à l'aventure*, parce qu'on ne prend pas plaisir *de* quelque chose, mais *à* quelque chose.

SCÈNE VII.

[9] *Mais à quelque dépit que ma faute vous porte,*
La nature toujours se montre la plus forte.

Comment Valère peut-il dire à son père que la nature en lui se montre la plus forte, lorsque ce père paroît l'engager à un combat? Osera-t-on le dire! c'est un contre sens dans la bouche de Valère qui ne sait pas que son père ne lui propose qu'un combat peu dangereux.

[10] *Ascagne. Ascagne? Oui, tu le vas voir paroître.* Il faut donner une double valeur au monosyllabe *oui*, pour que ce vers soit de mesure. On a vû plus haut cette licence.

SCENE VIII.

[11] *Et vous devriez mourir...* Il falloit que l'usage du mot *devriez* en deux syllabes fût bien indifférent, puisqu'il n'en auroit ici coûté à Molière, pour l'éviter, que retrancher la préposition *Et*.

[12] *Voici venir Ascagne.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoise au mot *Voici*, dit qu'il est quelquefois suivi d'un *que*, comme dans cette phrase: *voici qu'il vient*; mais il ne peut être suivi d'un in-

finitif. Il étoit si naturel de dire : *je vois venir Ascagne*, qu'il est aisé de voir que cette négligence étoit familière au dialogue dramatique de ce temps-là. C'est un Italianisme, *Ecco venir*. Voyez la remarque de M. de Voltaire sur cette phrase, dans *Les Horaces*, Acte II. Scène III.

SCENE DERNIERE.

[13] *Allons lui faire en prendre un autre*, &c. pour *Allons lui en faire prendre*. Le déplacement du pronom relatif *en* est ici tout-à-fait hors d'usage.

[14] Les Editeurs de 1682 marquent dans cette Scène quatre vers à retrancher, commençant par *Vous Lucile, pardon*, &c.

[15] *De l'humeur que je sais la chère Marinette.* Il falloit *de l'humeur dont je sais*, &c.

[16] *Poursuivre en liberté des entretiens si doux.* Ce qu'Albert dit ici d'*entretiens si doux*, se rapporte sans doute au dialogue qui précéde les vingt-huit derniers vers, & cela est trop éloigné pour être entendu. Les mauvaises plaisanteries de Gros-René, de Marinette & de Mascarille, qui terminent cette Scène, ne sont pas assurément des propos fort doux.

On ne sauroit le dissimuler ; cette Pièce a, quant au style, presque tous les défauts du tems. Embarras de construction, obscurité, impropriétés d'expressions. Il est d'ailleurs étonnant que l'invraisemblance de la fable du *Secchi* n'ait pas détourné Moliére de la porter sur notre Théâtre.

Voici ce que le grand Rousseau écrivoit en 1731 sur les imitations de Molière : *Soyez sur-tout bien en garde contre ce que les Italiens, toujours admirateurs d'eux-mêmes, nous racontent des courses que Molière a faites sur leurs terres. Il n'y en a point au monde de plus désertes ni de plus stériles que les leurs... la plus grande partie de leurs Pièces que j'ai lues, n'est qu'un chaos de choses obscures, froides, indigestes & dépareillées, entassées les unes sur les autres sans choix, sans goût & sans discernement....... L'obligation qu'il a aux Italiens, & qui est véritablement fort grande, est d'avoir pris chez eux l'idée du jeu muet dont il a enrichi son Théâtre, &c.*

On représenta en 1716, le 30 Mai, à ce que disent les Lettres historiques sur les Spectacles de Paris 1719, une Comédie qui avoit pour titre *La Fille crue Garçon*, dont l'intrigue étoit celle du Dépit amoureux. Le Dictionnaire des Théâtres, par M. de Leris, ne fait pas mention de cette pièce jouée par les Italiens.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

(*a*) Acte I, Scène I. *Veux-tu que je te die.* J'aurois dû observer encore à l'égard de cette façon de parler qu'on en trouve l'usage en prose même, & que si c'est une faute, c'est la seule qu'on puisse remarquer dans les Ouvrages de M. Fléchier. *Voyez* aussi l'avis à Ménage : *Pendant que j'y suis, il faut que je vous die*, &c.

(*b*) *Et mêmes à mes yeux.* Il falloit dire qu'on trouveroit plus d'un exemple de l'adverbe *même*

employé avec une *s*. *Voyez* le vers de Thomas Corneille : *Je sais mêmes à quoi ma parole m'engage.*

(*c*) Scène IV. *Soit des-enamourée.* Le mot *enamourer* se trouve dans le Dictionnaire de Monnet en 1630. Molière n'a fait que créer le privatif.

(*d*) Acte II, Scène I. *Je la suis.* J'ai mal-à-propos observé ici une faute qui n'existe point, le pronom *la* se rapportant à un pronom substantif doit en prendre le genre & le nombre. La citation du mot de Madame de Sévigné est donc déplacée.

(*e*) Acte III, Scène VII. *Ah! Monsieur, qu'est-ce ceci?* Il ne falloit pas décider que les Éditeurs qui ont mis *qu'est-ceci?* avoient corrigé une faute par une autre. *Voyez* La Fontaine dans la fable de l'ivrogne & de sa femme. *Oh, dit-il, qu'est-ceci? ma femme est-elle veuve?*

(*f*) Acte IV, Scène IV. *Ton beau galant de neige.* Le mot de *galant* exprimoit des rubans; *voyez* la Gallerie du Palais, Comédie de Corneille jouée en 1634;

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand;
Viens, je te veux donner tout-à-l'heure un *galant.*

Une Agnès qui ne connoissoit ce mot que dans cette acception, entendant parler de galants d'une autre espèce, dit avec naïveté : *vraiment j'en ai une boîte pleine dans ma chambre. Notez* que le mot *galant* n'est point dans le Dictionnaire de Monnet.

(*g*) Acte V, Scène II. *Pêcher vîte à tâtons quelque sinistre encombre.* Le célèbre Académicien, M. d'Alembert, auquel je dois la plus grande partie de ces retours sur moi même, croit que l'Arrêt prononcé contre le mot *encombre* par le Dictionnaire de l'Académie Françoise, ne peut faire improuver ce vers de La Fontaine. *Perrette... prétendoit arriver sans encombre à la ville.*

LES
PRÉCIEUSES
RIDICULES,
COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

CETTE Comédie fut représentée à Paris, sur le théâtre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659. C'étoit alors une double nouveauté qu'une Comédie en un acte & en prose. L'auteur de la Vie de Molière [1] est le seul qui croïe que cette pièce a été jouée en province, comme les deux qui l'avoient précédée.

A peine la première année de l'établissement de Molière à Paris est-elle écoulée, que, par une satire la plus vive & la plus nécessaire, il opére dans les esprits de cette Capitale, une révolution qui depuis l'a rendue dans toute l'Europe l'arbitre du goût dans tous les arts. L'excés du mal auquel le génie de Molière osa s'opposer, fera sentir le prix du remède.

L'épidémie du bel-esprit avoit alors infesté la France. C'étoit ce que les Italiens de la suite de Catherine & de Marie de Médicis nous avoient

[1] M. Grimarest.

apporté en échange de la fortune qu'ils étoient venus faire parmi nous. Cette fleur légère de l'esprit, cultivée avec tant de soin au-delà des Alpes, étoit bientôt devenue trop commune, & avoit dégénéré dans nos climats.

Un ton de galanterie, qui devint l'esprit à la mode, attira tous les écrivains faciles & frivoles. Voiture fut un des plus célèbres de ceux qui osèrent prétendre à la réputation par un moyen aussi petit, mais qui intéressoit les femmes à leur gloire. Avec quelque talent sans doute, mais avec peu de génie, Voiture put se croire le grand homme de son tems.

Une erreur si considérable, ouvrage du manége de quelques femmes enthousiastes, leur fit appercevoir de quelle influence elles pourroient être désormais pour les succès de l'esprit. Elles voulurent juger & la prose & les vers, & successivement elles arrivèrent jusqu'à disputer à leurs maîtres le prix des talens qui se trouvoient réduits à leur portée.

Cette prétention nouvelle, dont le danger ne fut pas senti dans son origine, confondit & la langue parlée, & la langue écrite, & le langage des Poëtes, & le discours familier, qui nécessairement ont des bornes entr'eux. La conversation perdit son aisance & son naturel, tout eut l'air de l'apprêt & de

la gêne, & les gens ſimples & vrais n'entendirent plus qu'avec peine ce que diſoient les virtuoſes des ruelles [1] de Paris.

Dès qu'elles étoient devenues, les unes les protectrices, les autres les rivales, & preſque toutes les juges de nos Écrivains, il falloit qu'elles donnaſſent le ton aux nouveautés, & que le jargon des coteries devînt celui du plus grand nombre des ouvrages d'eſprit. Delà ce déluge de Romans éternels, de converſations fades, de Lettres galantes, de Portraits de fantaiſie, & d'autres frivolités, dont la France fut inondée.

L'éducation du ſexe ne lui fait voir en général dans l'amour, que le plus intéreſſant, le plus pur, & le plus élevé des ſentimens. C'eſt ainſi qu'il eſt un Dieu pour les Poëtes. Ce fut à cette idole que ſacrifierent nos beaux-eſprits; & leur culte alla juſqu'à la puérilité. La deſcription du *Royaume de*

1. On appeloit du nom de *Ruelles* les aſſemblées de ce tems-là. Le nom bizarre d'*Alcoviſte* doit faire penſer que le cercle ſe tenoit autour du lit de la *Précieuſe*, ou de la *Chere*. Les Précieuſes, (dit l'abbé Cotin) s'envoyoient viſiter par un Rondeau ou une Enigme, & c'eſt par-là que commençoient toutes les converſations. En faveur de cet uſage, le bon Abbé avoit donné un recueil d'Enigmes en 1648, & donna un recueil de Rondeaux l'année ſuivante.

Tendre, la *Carte du pays* [1], &c, &c, jouirent en naissant d'une considération qui fait pitié. Si depuis nous en avons rougi pour nos pères, nous sommes forcés de convenir qu'il est encore des genres où la tradition fatale a trop conservé l'empire de l'amour.

Le désordre principal étoit tombé sur la langue qui se dénaturoit chaque jour. On ne trouvoit pas plus de justesse dans les expressions que de vérité dans les idées de la plus grande partie des écrivains. Il sembloit qu'il y eût une espéce de victoire à ôter à chaque chose son véritable nom, pour substituer à sa place un galimatias inconcevable.

Ce fut alors qu'on appela le bonnet de nuit, *le complice innocent du mensonge*; le chapelet, *une chaîne spirituelle*; l'eau, *le miroir céleste*; les filoux, *les braves incommodes* : & que pour dire qu'il commençoit à faire jour, on écrivit que *le ciel étoit gros de lumiere*; qu'un souris dédaigneux, étoit *un bouillon d'orgueil*; & que l'action de tuer plusieurs personnes, étoit *un meurtre épais*, &c.

Ce petit nombre d'exemples suffit pour faire connoître combien il étoit essentiel d'arrêter cette contagion. Sans doute ce fut un des motifs du Car-

[1] Voyez cette Carte par Scudéri, *Tome I. page* dans le Roman de Clélie 399.

dinal de Richelieu, lorſqu'il fonda l'Académie Françoiſe ; mais, il faut l'avouer, ce ſecours dogmatique ne pouvoit être par ſa nature que ſucceſſif & lent, & il étoit important de frapper les eſprits par la terreur du ridicule, arme toujours sûre avec les François : ce fut Molière qui eut le courage de s'en ſervir, & qui par ſes *Précieuſes ridicules*, ouvrit les yeux de la nation. Ainſi le pere de la poëſie Angloiſe, *Chaucer*, avoit porté le premier coup à la folie des mœurs gothiques & chevalereſques de ſon tems.

Il paroit par la préface de Molière qu'on diſtinguoit deux ordres de Précieuſes, & les Mémoires du tems ne permettent pas de douter que cette appellation, toujours priſe en mauvaiſe part aujourd'hui, ne fut alors moins injurieuſe lorſqu'elle n'étoit pas accompagnée de l'épithète que lui donna le Pere de la ſcène Françoiſe [1]

Le grand Dictionnaire des Précieuſes, imprimé chez Ribou en 1661, oſa nommer ce que la France avoit de plus grand, de plus poli & de plus aima-

[1] V. Segrais, vers libres à Mme la Duch. de Chatillon, où ce titre de *Précieuſe* eſt employé comme éloge :

Obligeante, civile, & ſurtout *Précieuſe*,
Qui ſeroit le brutal qui ne l'aimeroit pas ?

ble. Les *Longueville*, *la Fayette*, *Sévigné*, *Deshoulières*, *Cornuel*, *Lenclos* &c, ôtent l'idée d'injure à cette liste nombreuse & hardie, dès qu'on avoit pu les y comprendre.

La critique de Molière ne tomba donc que sur des femmes, qui par leur ridicule affectation étoient devenues insoutenables; sur ces femelles docteurs, persuadées qu'une pensée ne valoit rien lorsqu'elle étoit entendue de tout le monde; qui croyoient qu'il étoit du bel usage de parler une autre langue que la multitude, & qui exigeoient de ceux qu'elles honoroient de leur estime, *des clartés au-dessus du vulgaire*; sur ces folles qui se faisoient un mérite & une gloire d'alterer, de changer, d'innover tout dans le langage; qui se piquoient d'avoir un *Alcoviste* particulier, espéce d'être, qui par état, étoit toujours ou l'ami, ou le guide, ou l'amant [1] d'une *Chere* [2]; & enfin qui se croyoient faites pour donner chaque jour le *droit de Bourgeoisie* à quelque expression ou à quelque tournure ridicule, & pour *mettre au monde* quelques nouveaux auteurs,

[1] Si l'on en croit Saint-Evrémond, cet amant n'étoit que pour la forme, puisqu'une Précieuse faisoit consister son principal mérite à *aimer tendrement son amant sans jouissance*, & *à jouir solidement de son mari avec aversion*.

[2] *Chere*, nom que les Précieuses elles-mêmes s'étoient donné.

toujours pris malheureusement parmi ceux qui daignoient les consulter sur leurs productions.

De belles-Dames, (dit Scarron dans l'épitre dédicatoire de son Bachelier de Salamanque, cinq ans avant les Précieuses de Molière) *qui sont en possession de faire la destinée des pauvres humains, ont voulu rendre malheureuse celle de ma pauvre comédie. Elles ont tenu ruelle pour l'étouffer dès sa naissance. Quelques-unes plus partiales, ont porté contr'elle des factums par les maisons, & l'ont comparée d'une grace sans seconde, A DE LA MOUTARDE MÊLÉE AVEC DE LA CRÊME : mais les comparaisons nobles ne sont pas défendues, &c.*

Ce sont ces femmes de parti, ces petites protectrices d'ouvrages nouveaux, dont voilà l'existence & le ridicule bien constatés, que Molière eut en vue & qu'il couvrit de honte. Il faut cependant observer que pour éviter toute acception de personnes, il dessina son tableau de façon que ses Précieuses fussent deux Provinciales nouvellement débarquées à Paris, ce qui lui donnoit lieu de prononcer le trait un peu plus fortement, & ce qui rendoit en même-temps plus vraisemblable la pièce sanglante qu'on leur jouoit.

Les tours forcés, les pointes, les équivoques, le faux bel-esprit enfin, n'oserent plus se montrer

qu'en secret dans le petit nombre de *Ruelles*, qui ne rougirent pas de leur impertinence ; mais le Public, que Molière venoit de remettre sur la bonne voie, commença dès-lors à s'égarer moins dans ses décisions & sur les objets dignes de son estime.

L'affluence & les acclamations avoient été si considérables à cette pièce, que dès la seconde représentation les Comédiens crurent pouvoir tiercer le prix qui n'étoit alors que de dix sols au parterre. On n'ignore pas que tous les auteurs qui ont écrit sur le théâtre, ont dit que le prix avoit été doublé ; mais dès qu'il étoit de dix sols, c'est tiercer qu'il falloit dire, en se rappelant le vers de Boileau :

Un Clerc pour quinze sols, sans craindre le hola, &c

Il ne manquoit à Molière dans son succès étonnant que les applaudissemens de la Cour. Son ouvrage fut envoyé au bas des Pyrénées où elle étoit alors occupée des plus grands objets ; il y réussit autant qu'à Paris. & la tradition nous apprend que Molière, enchanté de ces nouveaux suffrages, dit hautement que l'étude du monde alloit désormais remplacer celle qu'il faisoit de Plaute & de Térence.

Ce qu'il y eut de singulier à Paris, c'est que Ménage, qui ne contribuoit pas le moins à entretenir la folie des Précieuses, par la pédante galanterie de son esprit, eut, à la premiere représentation, le

bon ſens courageux de dire à ſon ami Chapelain, ce que diſoit S. Remi au grand Clovis: *Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré* ¹

Cet aveu modeſte d'un bel-eſprit aſſez vain, étoit ſans doute un grand éloge; mais moins naïf que le mot ſi connu du Vieillard, qui s'écria du parterre: *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* Ce mot que le goût de la nature & du vrai arrachoit à ce ſpectateur, malheureuſement inconnu, eſt peut-être ce qui a le plus contribué à fixer les yeux de notre Auteur ſur les Ridicules de ſon tems.

Une pièce jouée quatre mois de ſuite, dut éveiller l'envie des eſprits médiocres, & bientôt on les vit en foule proteſter contre la gloire de Molière. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas redouté de ſe faire de pareils ennemis, en faiſant dire à *Madelon* dans la ſcène x, qu'*une de leurs amies leur devoit préſenter tous ces Meſſieurs du Recueil des piéces choiſies.*

Le ſieur Bodeau de Somaize fit paroître en 1660

¹ Scarron s'étoit déjà moqué avant Molière du jargon précieux. Voici ce qu'il dit dans la derniere de ſes nouvelles tragi-comiques, intitulée: *Plus d'effets que de paroles.* » Hypolite... » lui fit des careſſes capa» bles d'attendrir ceux des » ſpectateurs qui euſſent eu » l'ame *du dernier dur*, tant » la ſienne alors fut *du dernier tendre*, pour parler à » la mode «.

trois piéces, dont la premiére avoit pour titre : *Les véritables Précieuses* ; la seconde : *le procès des Précieuses*, elles n'ont aucun rapport avec l'ouvrage de Molière. Cette piéce fut imprimée chez Guignard. L'Auteur introduit dans cette farce un professeur de langues Espagnole, Italienne & Françoise, un autre professeur de langue Précieuse, avec une écolière qui veut apprendre à parler *précieux*. Il y a assez de naturel dans cette bagatellle, dont les caractères sont cependant un peu trop chargés.

Quant à la troisième, ce ne fut que la Comédie même de notre Auteur mise en vers détestables. L'impression de cette troisième piéce causa quelque débat entre le libraire de Molière & celui du sieur de Somaize : *Comme si jusqu'ici les versions avoient été défendues* (dit-il ingénieusement) *& qu'il ne fût pas permis de mettre le* PATER NOSTER *françois en vers.*

Pour donner un échantillon de la versification du sieur Bodeau, nous ne rapporterons que ce vers de Madelon, Sc. IX pag. 49.

Nous vous aurons la der-niere obligation.

Les préfaces des trois ouvrages furent remplies d'injures. On y accusa Molière d'avoir copié les Précieuses de l'abbé de Pure, canevas joué aux Italiens, & parfaitement oublié ; les grimaces de Tri-

velin & de Scaramouche [1], & de tirer enfin toute sa gloire des mémoires de Guillot Gorju, qu'on vouloit qu'il eût acheté de la veuve de ce Farceur.

Le même de Somaize sut encore profiter de la sensation qu'avoit excitée la comédie de Molière, en donnant au public deux Dictionnaires des Précieuses, dont le second beaucoup plus étendu & plus satirique, confond insolemment les Précieuses que respectoit Molière, avec celles qu'il avoit si justement livrées au mépris public : sans doute afin de lui faire des ennemies & des unes & des autres.

Parmi les diverses singularités de ce Dictionnaire, on trouve depuis la page 148 jusqu'à la page 170 du premier volume, un entretien de deux Précieuses, qui se défendent, avec un tiers, de la bizarrerie de leur néologisme par des exemples tirés du grand Corneille.

[1] Cette comparaison de Molière avec Scaramouche, se trouve encore plus fortement exprimée dans un Quatrain qui est au bas du portrait de ce bouffon de la Comédie Italienne, dont une des gentillesses étoit de donner un soufflet avec le pied. Voici les vers.

Cet illustre Comédien
De son art traça la carriere,
Il fut le maître de Molière,
Et la nature fut le sien.

S'il étoit possible que la gloire de ce Génie pût exciter encore quelque envie, on se feroit scrupule de tirer cette anecdote de l'oubli où elle étoit restée. Le Sr. de Somaize manqua son objet, Corneille ne parut point à la tête des petits ennemis de Molière.

On apprend aussi dans ce même ouvrage, que c'étoit sur-tout au Marais, dans le quartier de la place Royale, que les Précieuses faisoient le plus de bruit. C'étoit là que les Abbés de *Bellebat* & *Dubuisson* jouissoient du titre singulier de grands Introducteurs des Ruelles. C'étoit chez le premier sur-tout, que les jeunes gens alloient s'instruire des qualités nécessaires à un homme qui vouloit fréquenter les cercles des *Cheres*, dans lesquels, comme le dit Saint-Evremond, *l'union de quelques personnes véritablement délicates avoit jeté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule*.

C'est de ces dernières, comme on l'a déja dit, que la Comédie des Précieuses fit une justice éclatante ; elles disparurent tout à coup, *& l'ouvrage*, dit M. de Chamford [1] *survécut à l'ennemi qu'il combattoit* [2]. Elles crurent entendre par tout la véhémente apostrophe de *Gorgibus*, qui termine la piéce

[1] Dans son éloge de Molière.

[2] Il paroît par une Epître en chansons, adressée à Madame Deshoulieres en 1677, quatre ans après la

par ces mots foudroyans : *Allez-vous cacher, vilaines, allez-vous cacher.*

Molière joua le rôle de Mascarille avec un Masque dans les premières réprésentations. C'est ce que nous apprend le comédien de Villier, dans sa piéce de *la Vengeance des Marquis*, lorsqu'il fait dire à un de ses acteurs, que *Molière n'osa d'abord le jouer autrement : mais qu'à la fin il a fait voir qu'il avoit un visage assez plaisant pour représenter sans masque un personnage ridicule.*

On trouve dans la dramaturgie de *Léon Allacci* un intermède comique & en musique sous le titre de la *Précieuse Ridicule*, représenté à Venise en 1719.

mort de Molière, qu'on donnoit encore le nom de *Précieuses* aux femmes de lettres de ce tems-là.

Si l'on osoit aux époux
Ecrire d'un style doux,
Je pousserois des hélas ;
Mais aux cheres Précieuses
Le bon air ne le veut pas.

PRÉFACE.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, & mépriser par honneur ma Comédie. J'offenserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise : comme le Public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes PRECIEUSES RIDICULES avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la

chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe ; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon, dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, & je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piéce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs, on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; & le dernier mal est encore pire que le premier. il faut donc se laisser aller à la destinée, & consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, & qu'un Auteur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pu mieux songer à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les Auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur, que j'aurois été prendre malgré lui, pour protecteur de mon ouvrage, & dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie ; j'aurois tâché de faire une belle & docte préface, & je ne manque

point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la Tragédie & la Comédie ; l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piéce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers François, ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec ; & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître ; & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par-tout dans les bornes de la satire honnête & permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matière de la comédie ; & que, par la même raison, que les véritables savans & les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, & du Capitan, non plus que les juges, les princes & les rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le

théâtre

théâtre, faire ridiculement le juge, le prince, ou le roi; aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les Ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & Monsieur de Luynes veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.



ACTEURS.

LA GRANGE, } amans rebutés.
DU CROISY, }

GORGIBUS, bon bourgeois.

MADELON, fille de Gorgibus, précieuse ridicule.

CATHOS, nièce de Gorgibus, précieuse ridicule.

MAROTTE, servante des précieuses ridicules.

ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.

LUCILE, voisine de Gorgibus.

CELIMENE, voisine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.



J. M. Moreau le Jeune Inv. D. Née Sculp.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.



LES PRÉCIEUSES RIDICULES, *COMÉDIE.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques [1] provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est il ? Ont-elles répondu que, oui, & non [2], à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je

me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; &, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel-esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie & de vers, & dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HÉ bien, vous avez vu ma nièce & ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS *seul.*

Ouais; il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà.



SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUE desirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé: dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS *seul.*

CES pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par-tout

que blancs-d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions [3] que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons [4], pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau [5]! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé [6] de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débuter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? Par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah, mon père, ce que vous dites-là, est du dernier bourgeois ! Cela me fait honte, de vous ouïr parler de la sorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, & que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre & le passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & sortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems sa passion à l'objet aimé, & cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies

ſonçues ſur de fauſſes apparences, les plaintes, les déſeſpoirs, les enlèvemens, & ce qui s'enſuit. Voilà comme les choſes ſe traitent dans les belles manières, & ce ſont des règles dont en bonne galanterie on ne ſauroit ſe diſpenſer. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faiſant le contrat de mariage, & prendre juſtement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne ſe peut rien de plus marchand que ce procédé; & j'ai mal au cœur, de la ſeule viſion que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut ſtyle.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma couſine donne dans le vrai de la choſe. Le moyen de bien recevoir des gens qui ſont tout-à-fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, & que billets doux, petits-ſoins, billets galans & jolis vers, ſont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur perſonne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en viſite amoureuſe avec une jambe toute unie, un chapeau déſarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, & un habit qui ſouffre une in-

digence de rubans ; mon Dieu, quels amans ſont-ce-là ! Quelle frugalité d'ajuſtement, & quelle ſécheresſe de converſation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne ſont point de la bonne faiſeuſe, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chauſſes ne ſoient aſſez larges.

GORGIBUS.

Je penſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous, Madelon....

MADELON.

Hé ! de grace, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? Ne ſont-ce pas vos noms de baptême ?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! Pour moi un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau ſtyle de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms, pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu dé-

licate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; & le nom de Polixene que ma cousine a choisi, & celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines ; & pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop-pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nud ?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, (*à part.*)

Il n'en faut point douter : elles sont achevées.

(*haut.*)

Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu ; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! Que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame !

MADELON.

Que veux-tu, ma chère ? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, & je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien : oui, il y a toutes les apparences du monde ; & pour moi, quand je me regarde aussi....

SCÈNE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOILA un laquais qui demande si vous êtes au logis, & dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah, ma chère! Un Marquis! un Marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel-esprit qui a oui parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans notre salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, & soutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est-là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOLA, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

I. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plait, Monsieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un soufflet.*

Comment! coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens; & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Ça, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi!

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE

Il eſt raiſonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin qui ne ſait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content; vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &... *levant ſon bâton.*

MASCARILLE.

Doucement; tiens, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MONSIEUR, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué.*

MESDAMES, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; & le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La

renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; & vous allez faire pic, repic & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; & nous n'avons garde, ma cousine & moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudroit faire donner des siéges.

MADELON.

Holà, Almanzor !

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

(*Almanzor sort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la

mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable ! D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah, par ma foi, je m'en défie ! & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chere, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar. *

MADELON.

Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajusté ses canons.*

Hé bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être

l'ant pode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-esprit & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel-esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être; & nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du Recueil des piéces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne ; ils me rendent tous viſite ; & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demi-douzaine de beaux-eſprits.

MADELON.

Hé, mon Dieu, nous vous ſerons obligées de la derniere obligation, ſi vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoiſſance de tous ces Meſſieurs-là, ſi on veut être du beau monde. Ce ſont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, & vous ſavez qu'il y en a tel dont il ne faut que la ſeule fréquentation pour vous donner bruit de connoiſſeuſe, quand il n'y auroit rien autre choſe que cela. Mais pour moi, ce que je conſidère particulièrement, c'eſt que par le moyen de ces viſites ſpirituelles, on eſt inſtruit de cent choſes qu'il faut ſavoir de néceſſité, & qui ſont de l'eſſence du bel-eſprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de proſe ou de vers. On ſait à point nommé, un tel a compoſé la plus jolie piéce du monde ſur un tel ſujet ; une telle a fait des paroles ſur un tel air : celui ci a fait un madrigal ſur une jouiſſance ; celui-là a compoſé des ſtances ſur une infidélité : Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un

ſixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures; un tel auteur a fait un tel deſſein; celui-là eſt à la troiſieme partie de ſon roman; cet autre met ſes ouvrages ſous la preſſe. C'eſt là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit, & ne ſache pas juſqu'au moindre petit quatrain qui ſe fait chaque jour; & pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander ſi j'aurois vu quelque choſe de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il eſt vrai qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait; mais ne vous mettez pas en peine: je veux établir chez vous une académie de beaux-eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en eſcrime un peu quand je veux; & vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cens chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épi-

grammes, & plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier ; & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire Romaine.

MADELON.

Ah, certes cela sera du dernier beau ; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux

reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé !

MASCARILLE.

Sans doute : mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre-de-touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh ! Je n'y prenois pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur ;
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne ſent point le pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh*, *oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh*, *oh!* comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh*, *oh!* La ſurpriſe, *oh*, *oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh*, *oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! que dites-vous? Ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute ; & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh*, *oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela, façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, ſans ſonger à mal*, tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*; c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple; *votre œil en tapinois*... Que vous ſemble de ce mot *tapinois*? n'eſt-il pas bien choiſi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette; il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la Musique ?

MASCARILLE.

Moi ? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens-de-qualité savent tout sans avoir rien appris [8].

MADELON.

Assurément, ma chere.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)

Oh, oh ! Je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah, que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur, au voleur.* Et puis comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

MADELON.

C'est-là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais, me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La Nature vous a traité en vraie mere passi oée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames ?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien-aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la piéce, & l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation : & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire ! Pour moi, j'y suis fort exact ; & quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'eſt aſſez : puiſque nous ſommes inſtruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut ſur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé ! il pourroit être quelque choſe de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire repréſenter.

CATHOS.

Hé, à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui ſoient capables de faire valoir les choſes ; les autres ſont des ignorans qui récitent comme l'on parle [10] ; ils ne ſavent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit : & le moyen de connoître où eſt le beau vers, ſi le comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie [11] ? La trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi ?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur [12].

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons [13] ?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu ſur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils ſentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais reſpiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? (*Il donne à ſentir les cheveux poudrés de ſa perruque.*)

MADELON.

Elle eſt tout-à-fait de qualité; le ſublime en eſt touché delicieuſement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes! comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement ſur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous aſſure que nous ſympathiſons vous &

moi. J'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte ; & juſqu'à mes chauſſettes, je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne faiſeuſe.

MASCARILLE *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement. Dieu me damne, Meſdames, c'eſt fort mal en uſer ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même-temps ? M'attaquer à droite & à gauche ? Ah ! c'eſt contre le droit des gens : la partie n'eſt pas égale ; & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable ! Il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds [14].

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MADAME, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet ?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous ?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous ſommes vus ; & je ſuis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte!

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre.*

Ah! Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues: voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous

doit; & vos attraits exigent leurs droits ſeigneuriaux ſur [15] toutes ſortes de perſonnes.

MADELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuſe.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choſes? Voyez-vous pas [16] qu'il faut le ſurcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte; il ne fait que ſortir d'une maladie qui lui a rendu le viſage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce ſont fruits des veilles de la cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Meſdames, qoe vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du ſiècle? C'eſt un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis; & nous ſavons ce que vous ſavez faire auſſi.

MASCARILLE.

Il eſt vrai que nous nous ſommes vus tous deux dans l'occaſion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faiſoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui ; mais non pas ſi chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JODELET.

Notre connoiſſance s'eſt faite à l'armée ; & la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie ſur les galères de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vrai : mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fuſſe ; & je me ſouviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre eſt une belle choſe ; mais, ma foi, la cour récompenſe bien mal aujourd'hui les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune toute entière.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace: vous sentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui: je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet [17] que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant ſa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE *mettant la main ſur le bouton de ſon haut-de-chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe plaie.

MADELON.

Il n'eſt pas néceſſaire : nous le croyons ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as tu-là ton caroſſe?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne ſaurions ſortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danſer.

JODELET.

Ma foi, c'eſt bien aviſé.

MADELON.

Pour cela, nous y conſentons : mais il faut donc quelque ſurcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Caſcaret, Baſque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable ſoient tous les laquais. Je ne penſe pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal ſervi que moi. Ces canailles me laiſſent toujours ſeul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monſieur le Marquis qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Meſſieurs & ces Dames d'ici près, pour peupler la ſolitude de notre bal.

(*Almanzor ſort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en ſemble ?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à ſortir d'ici les braies nettes [18]. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges ſecouſſes, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel! Il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vrai qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus.

(*Il médite.*)

CATHOS.

Hé, je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions [19] quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poëtique, pour [20] la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce-là! Je fais toujours bien le premier vers: mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé; je vous ferai un

impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vu la Comtesse ?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous

donner les ames des pieds ; & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur : ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous

jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET *dansant ensuite.*

Holà, ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

Ah, ah, coquins! que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *se sentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUE veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi ! vous laiſſer battre de la ſorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien : car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre préſence ?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien : ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a long-temps ; & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMENE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(*Trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*)

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans notre maiſon?

DU CROISY.

Comment! Meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais: & cela n'eſt ni beau ni honnête, de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O ciel! quelle inſolence!

LA

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; & si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte, qu'on les dépouille sur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquisat & la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle est ton inconstance !

DU CROISY.

Vîte, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant

qu'il vous plaira ; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah, quelle confusion !

MADELON.

Je creve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Mascarille.*

Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à Monsieur le Marquis.



SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah, coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, & je viens d'apprendre de belles affaires vraiement, de ces Messieurs & de ces Dames qui ſortent !

MADELON.

Ah, mon pere, c'eſt une piéce ſanglante qu'ils nous ont faite !

GORGIBUS.

Oui, c'eſt une piéce ſanglante, mais qui eſt un effet de votre impertinence, infâmes. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait ; & cependant, malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah, je jure que nous en ſerons vengées, ou que je mourrai en la peine ! Et vous, marauds, oſez-vous vous tenir ici après votre inſolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis ! Voilà ce que c'eſt que du monde [21], la moindre diſgrace nous

fait méprifer de ceux qui nous chériffoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part, je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y confidère point la vertu toute nue.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

MONSIEUR, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne fais qui me tient que je ne vous en faffe autant, nous allons fervir de fable & de rifée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. (*feul*) Et vous, qui êtes caufe de leur folie, fottes billevefées, pernicieux amufemens des efprits oififs, romans, vers, chanfons, fonnets & fonnettes [25]; puiffiez-vous être à tous les diables.

FIN.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

Il y a très-peu de défauts contre la langue dans cette Piéce, & c'est par-là sans doute qu'elle n'est pas du nombre de celles sur lesquelles on nous a communiqué des remarques grammaticales.

Lorsqu'on écrit en prose, dit M. de Voltaire, on est bien plus maître de son style, & Molière, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du tems, châtia le sien davantage. Cependant on osera y observer quelques légères taches, qui appartiennent plus au tems où notre Auteur écrivit, qu'à lui-même.

Scene I.

[1] *Pecques.* Ménage, dans son Dictionnaire Etymologique, se contente de dire, à ce mot, que Molière s'en est servi dans *les Précieuses ridicules.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoise dit qu'il signifie *sotte & impertinente*, & qu'il est du style familier. Ne nous viendroit-il pas du mot Italien *pècca*, vice, défaut, ou du mot latin *Pecus* dont nous avons fait *Pécore* ?

[2] *Ont-elles répondu que oui & non ?* Il faudroit aujourd'hui, *ont-elles répondu autre chose que oui & non ?*

Scene IV.

[3] Le mot de *Brimborium*, dit Pasquier, dont nous

usons lorsque nous disons que quelqu'un dit ses *brimborions*, est dérivé de *Breviarium*. On l'a appliqué dans le style familier à tout ce qui paroît de peu de valeur.

4 *Elles ont usé depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons.* Notre délicatesse actuelle s'offenseroit de l'expression du *lard* & des *cochons*, mais notre délicatesse ne seroit-elle pas outrée? Et ne faut-il pas, en copiant la nature, que Gorgibus dise ce qu'un Bourgeois de son espèce & de son ignorance auroit dit sûrement en pareil cas? Ce seroit rendre l'art de peindre impossible que de proscrire l'usage de certaines couleurs.

SCENE V.

5 *Museau*, de *musellus*, diminutif de *musus*, fait de μύτις, Nez. Ménage.

6 *Vous avois-je pas commandé?* On voit ici que dans la prose même on retranchoit du tems de Molière la particule négative, qui seroit aujourd'hui néçessaire dans cette phrase.

SCENE X.

7 *Je vois bien que c'est un Amilcar.* Homme de qualité d'Afrique, attaché au Prince de Carthage dans le Roman de *Clélie*, toujours annoncé par l'Auteur comme plaisant, sans qu'on trouve de lui une bonne plaisanterie dans tout le Roman. On le voit dans le second volume soupçonner Brutus d'être moins imbécille qu'il ne veut le paroître, parce qu'il l'a vu sourire à propos deux ou trois fois.

8 *Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris.* On remarque ceci comme une preuve que

Molière, même en prose, a fait de ces phrases dont la mémoire se charge, comme elle fait des maximes en vers.

9 *Devant que les chandelles soient allumées.* Pour *avant que.*

10 Molière nous apprend que déjà la troupe à laquelle il présidoit, étudioit les tons de la nature dans la déclamation. *Il n'y a que les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne*, fait-il dire à Mascarille, *qui soient capables de faire valoir les choses, les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle, &c.*

11 *Que vous semble de ma petite oye?* La petite oye se disoit alors des rubans, des plumes, & des différentes garnitures qui ornoient l'habit, le chapeau, le nœud d'épée, les gants, les bas & les souliers, sur lesquels on attachoit des rosettes de ruban.

12 *C'est Perdrigeon tout pur.* On ne dit plus *Perdrigeon*, mais *Perdrigon*, couleur empruntée d'une prune de ce nom, & qui est violette ou blanche.

13 *Que dites-vous de mes canons?* Les canons, du tems de Molière, étoient un cercle d'étoffe large, & souvent orné de dentelles, qu'on attachoit au-dessus du genou, & qui couvroit la moitié de la jambe. Le Dictionnaire de Trévoux dit que c'étoit un demi-bas depuis la moitié de la cuisse jusqu'à la moitié des jambes. *Tibialia longiora quæ femoribus astringuntur.* On en avoit porté même avec des bottes *.

* Les Importans se ren- doient ridicules par leurs ca-

14 *Le cœur de Mascarille écorché de la tête aux pieds.* Cela rappelle ce qu'a dit de nos jours un Ecrivain* : *Frappez fort, mon cœur a bon dos.* Il n'a pas tenu à cet Auteur, qui d'ailleurs étoit plein d'esprit & de vues fines, que notre langue ne retombât dans le chaos d'où Molière l'avoit tirée.

SCENE XII.

15 *Exigent leur droits Seigneuriaux sur, &c.* On n'exige pas un droit sur quelqu'un, on l'exerce. Peut-être est-ce une faute d'impression.

16 *Voyez-vous pas?* pour *Ne voyez-vous pas.*

17 *C'est un coup de mousquet.* On a vu plus d'une fois l'Acteur, qui joue le rôle de Mascarille, dire, comme par une espèce d'erreur, c'est *un coup de cotret.* Comment peut-il entrer dans la tête d'un homme qu'il sera plus plaisant que Molière?

18 *Nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes.* Le mot de braie a vieilli, & ne se trouve plus dans nos dictionnaires que comme terme d'Imprimerie & de Marine. Du tems de Molière il signifioit le linge du corps.

19 *Que nous oyons quelque chose,* pour *que nous entendions.*

nons, témoin M. de Candale, qui, au rapport du Cardinal de Retz, *n'avoit de grand que ses canons.* Voyez aussi ce qu'en dit Scarron, dans une Epitre à Mme de Hautefort:

Ayant tous canon trop plissé,
Rond de botte trop compassé;
Souliers trop longs, grégue trop large,
Chapeaux à trop petite marge.

* M. de Marivaux.

[20] *Incommode...pour la quantité.* Il faudroit *par.*

SCENE XVIII.

[21] *Voilà ce que c'est que du monde.* On diroit aujourd'hui : *voilà ce que c'est que le monde.*

SCENE DERNIERE.

[22] *Romans, vers, chansons, sonnets & sonnettes.* Ce dernier mot, qui révolteroit aujourd'hui, & que nous renverrions au plus à la parade, est un trait de maître ; il peint la franche ignorance de *Gorgibus*, qui entend bien moins le mot *sonnet* que celui de *sonnette* qui lui vient à l'esprit, & par-là il augmente le contraste de ce pere avec sa ridicule fille, bien convaincue d'avoir pris un mauvais ton, sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait eu la moindre part.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Scène X. *Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde.* La chanson de Mascarille paroît imitée d'un madrigal du Recueil de Serci, dont Molière se moquoit en faisant dire à Madelon dans cette même scène qu'une de leurs amies devoit leur présenter tous ces messieurs du Recueil des pieces choisies. Voici le Madrigal ;

Je sens une extrême douleur,
Et je souffre un cruel martyre.
Depuis assez de tems je possédois un cœur
Que depuis peu je trouve à dire :
Soit dit sans vous mettre en courroux,
L'auriez-vous pas pris par mégarde ;

Faites du moins qu'on y regarde ;
Je crois, ſans y penſer, l'avoir laiſſé chez vous.

[a] Scène *idem*. *C'eſt perdrigeon tout pur*. Dans la note ſur le mot *Perdrigeon*, je n'ai vu que la couleur du ruban. Mais il s'agiſſoit d'un marchand à la mode qui vécut long-tems ſous le règne de Louis XIV, & qui s'appeloit *Perdrigeon*. Voyez les fables de le Noble. Le ſinge qui s'habille en cavalier, met à ſon épée :

Groſſe dragone d'or par *Perdrigeon* vendue.

[b] Scene XII. *Exigent leurs droits ſeigneuriaux*, &c. M. d'Alembert, auquel je me fais l'honneur de déférer, croit que la particule *ſur* ſe rapportant au mot *droits* qui précède, j'ai mal à propos cru que Moliere avoit peut-être écrit *exercent*.

[c] Scène *idem*. Ce mot *canon* ne ſe trouve pas dans le Vocabulaire de Monnet de 1630; ce qui eſt une preuve que la choſe & le mot, ſous cette acception, étoient nouveaux du tems de Molière. On conte à l'occaſion de ce mot, qu'un Auteur Allemand, en donnant ſur un théâtre de ſon pays les Précieuſes qu'il avoit traduites, faiſoit mettre dans les poches de Maſcarille des piſtolets qu'il pût montrer en diſant : *que dites-vous de mes canons ?*

[d] Scène *idem*. *Les braies nettes*. J'ai dit que ce mot ne ſe trouvoit plus dans nos Dictionnaires. Il ſe voit encore dans celui de l'Académie, derniere édition, comme mot populaire & bas.

[e] Scene derniere. *Vers*, *chanſons*, *ſonnets* & *ſonnettes*. Malherbe, dit-on, s'étoit permis de faire un Sonnet, ſans obſerver la règle des rimes ; & ſur ce qu'on lui dit qu'on ne le recevroit pas : hé bien, dit-il, ce ſera une Sonnette.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Sur SGANARELLE ou LE COCU IMAGINAIRE.

CEtte Comédie en vers & en un acte fut jouée à Paris sur le Théâtre du Petit Bourbon, le 28 Mai 1660.

Il est aisé d'appercevoir pourquoi les Éditeurs de Molière, depuis 1734 jusqu'à nous, ont partagé cette piéce en 3 actes. La scène restoit vuide après la 6e & la 17e scène, & ils ont pu croire que cette coupure étoit indiquée par Molière ; c'est ainsi que les premiers critiques ont divisé par estime les chef-d'œuvres des Théâtres anciens.

Cependant il ne nous est pas possible de croire qu'elle n'ait pas été jouée en un acte en 1660, comme elle l'est encore aujourd'hui ; des mémoires du tems nous apprennent que la scène 17e qui est le monologue, étoit alors appelée *la belle scène* ; or, dès qu'il y avoit une scène 17e, le partage qu'ont fait de cette piéce nos derniers Éditeurs, est de leur invention, puisque ce même monologue y devient la scène 11e du 2e acte. L'édition de 1682, faite par la Grange, camarade de

Molière, & Vinot, son ami, ne nous offre cette comédie qu'en un acte.

Avant d'entrer dans le détail des faits qui regardent cet ouvrage, il faut faire observer deux choses à nos lecteurs.

La première, c'est que tous ceux qui ont écrit sur Molière, se sont accordés à dire que le séjour de Paris avoit déja perfectionné son style dans cette troisième pièce en vers. Cependant elle est encore pleine des fautes du tems qu'on a déja observées dans les deux premières.

La seconde, c'est que Molière, par le choix des noms comiques & bas de *Sganarelle*, de *Gorgibus* & de *Villebrequin*, annonçoit suffisamment à ses spectateurs qu'ils devoient s'attendre à cette liberté grossière de style qui est ordinaire à de très-petits bourgeois tels que ceux-ci.

Le mot de *Cocu*, par exemple, est retranché depuis long-tems du dictionnaire des honnêtes gens [1], mais il est toujours dans la bouche du peuple & du demi-bourgeois; c'est dans cette classe que les hommes sont encore originaux & vrais; le *Contemplateur* [2] Molière avoit dû jeter les yeux sur

1 Le scrupuleux Baillet, en parlant de cette piéce, n'osa point en nommer le titre, il écrit *le C... Imaginaire.*

2 C'est le nom que Despréaux donnoit à Molière.

cet ordre de citoyens, où les ridicules sont dans toute leur franchise & dans toute leur naïveté. Devoit-il les faire parler autrement qu'ils ne parlent ? Et l'énergie des mots dont ils se servent habituellement devoit-elle lui échapper ?

Paris n'avoit point alors cet excès de délicatesse qui proscriroit aujourd'hui un pareil ouvrage, & le succès du *Cocu Imaginaire* ne nous permet pas d'en douter. Le mariage de Louis XIV avoit fait sortir de cette capitale un grand nombre de ses habitans, lorsque Molière donna sa piéce, & cependant elle eut un concours prodigieux de spectateurs ; elle fut jouée 40 fois de suite avec les mêmes applaudissemens.

Molière y joua le rôle de Sganarelle avec une intelligence, un comique & une vérité qu'on ignoroit encore sur tous nos théâtres. C'étoit exactement le *mime* dont parle Cicéron, *qui ore*, *vultu*, *imitandis moribus*, *voce*, *denique corpore videtur ipso*.

Le personnage de Sganarelle, (disent les auteurs de l'Histoire du Théâtre François) *semble avoir été introduit à l'imitation de ceux de Jodelet, de Gros-René*, &c. *mais nous ignorons* (ajoutent-ils) *le nom de l'auteur qui prit ce caractère, & le tems qu'il passa au théâtre.*

Comment a-t-on pu comparer le caractère de

Sganarelle à celui de *Jodelet*, personnage fantastique, pur bouffon, toujours hors de la nature, & à qui Molière devoit faire abandonner nos théâtres ? Le rôle de *Sganarelle* est comique, mais il est beaucoup plus dans notre façon d'être & dans la vérité.

Quel est cet autre embarras sur le nom de l'auteur qui prit ce caractère & sur le tems auquel il parut sur la scène ? Ces historiens n'ont trouvé, avant Molière, aucune piéce où ce personnage soit introduit, c'est donc Molière qui l'a créé & qui le destinoit pour lui-même.

Grimarêt, dans la vie de Molière, dit qu'un bourgeois fut assez sot pour vouloir se plaindre du *Cocu imaginaire*, qui lui ressembloit ; on lui fit observer que les maris, qui sur cette matière en étoient quittes pour l'imagination, étoient les plus heureux ; & le bourgeois, consolé par un aussi bon raisonnement, se calma.

Il n'étoit pas si aisé à notre Auteur d'arrêter l'envie de ses rivaux, que deux succès alarmoient pour leur intérêt & pour leur gloire ; on cita le canevas Italien, qui a pour titre, *Arlichino cornuto per opinione*, qui avoit servi à Molière comme quelques parties de l'échafaudage d'un maçon peuvent servir à celui d'un habile architecte. Cette piéce enfin (dit M. de Voltaire) eut le sort des bons ouvrages qui ont de mauvais censeurs & de mauvais copistes.

Un nommé François *Doneau*, parent de l'auteur du *Mercure Galant*, composa, en moins de deux mois, le seul ouvrage qui l'ait fait connoître, & qui a pour titre *les Amours d'Alcipe & de Céphise*, ou *la Cocue Imaginaire*; on le trouve dans quelques anciennes éditions de Molière.

M. de Voltaire & quelques autres Écrivains disent que cette pièce du sieur *Doneau* fut jouée sur la fin de 1661, mais les historiens de notre théâtre, beaucoup plus exacts, assurent qu'elle ne l'a point été. Quoi qu'il en soit, M. *Doneau* paroît moins contraint que son parent M. de *Visé*, sur les éloges qu'il fait de Molière. Voici comment il s'explique dans sa Préface : cet endroit que nous allons en citer, apprendra suffisamment aux lecteurs ce que c'étoit que la *Cocue Imaginaire*.

Jamais on ne vit de sujet mieux conduit, jamais rien de si bien fondé que la jalousie de Sganarelle, & jamais rien de si spirituel que les vers.... J'aurois bien fait un autre sujet que celui de M. Molière pour faire éclater les plaintes de la femme, mais ils n'auroient pas eu tous les deux les mêmes sujets de faire éclater leur jalousie; il y auroit eu du plus ou du moins. C'est pourquoi il a fallu qu'ils raisonnassent sur les mêmes incidents; tellement que j'ai été contraint de me servir du même sujet, c'est ce qui fait que vous n'y trouverez rien de changé, sinon que tous

les hommes de l'un ſont changés en femmes dans l'autre. Je pourrois auſſi vous parler du mot de Cocue dont je me ſuis ſervi, mais je crois qu'il n'en eſt pas beſoin, d'autant que nous ſommes dans un tems où chacun parle à ſa mode.

Molière ne fut pas aſſez enivré de ſon ſuccès pour ſe rendre à la ſollicitation des Libraires, & pour *ſauter*, comme il le dit, *du Théâtre de Bourbon dans la Galerie du Palais.* Le Public ne dut l'impreſſion du *Cocu Imaginaire* qu'à un effort de mémoire.

Un particulier, nommé *Neuvillenaine*, apres les cinq ou ſix premières repréſentations, ſe vit en état d'écrire preſque toute la pièce & de la communiquer à ſes amis. Mais comme il apprit qu'on ſe diſpoſoit à abuſer de la confiance qu'il avoit eue en laiſſant courir ſon manuſcrit, il prit la réſolution de la faire imprimer lui-même telle qu'il l'avoit, & de la dédier à M. de *Molier.* C'eſt ainſi qu'il écrit le nom de notre auteur.

Les argumens que le ſieur de *Neuvillenaine* mit à la tête de chaque ſcène, rendent cette première édition aſſez précieuſe, parce qu'ils nottent, en quelque façon, la pantomime théâtrale de la pièce, qu'ils rendent le compte le plus étendu de tout le jeu de Sganarelle, & qu'ils ſuppléent aux vuides que la mémoire de l'éditeur avoit laiſſés.

L'homme de génie qui a donné quelques-uns de ses momens à Molière en 1736, dit que le dénouement amené par *Villebrequin* est un des moins bien ménagés & des moins heureux de l'auteur. Cependant il est dans la nature que deux vieillards, sans consulter leurs enfans, ayent arrangé une union que le mariage antécédent & secret d'un des futurs rend impossible; c'est ce qui forme le dénouement du *Cocu Imaginaire*. *Villebrequin* vient annoncer la nécessité où le met son fils de retirer sa parole, & il rend par-là à *Gorgibus* [1] la liberté de tenir son premier engagement avec *Lélie*; ce qui termine l'acte à la satisfaction de toutes les parties. Le dénouement est donc suffisamment amené, sur-tout dans une espèce de farce, où le mérite si rare d'exciter le rire, rend le spectateur moins délicat sur les finesses de l'art.

1 *Gorgibus* n'est point un nom imaginaire, comme on pourroit le croire; ce nom étoit celui d'un des témoins qu'on avoit fait entendre dans les informations de 1650, faites sur la *conjuration publique*. Voyez les Mémoires de Retz, Liv. 3. où ce Cardinal parle de la *Comette*, de *Marsan* & de *Gorgibus*, filoux fieffés, qui avoient déposé contre lui, & Mrs de *Beauffort* & *Bruffelles*.



ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois.

CÉLIE, fille de Gorgibus.

LÉLIE, amant de Célie.

GROS RENÉ, valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois, & cocu imaginaire.

LA FEMME de Sganarelle.

VILLEBREQUIN, père de Valère.

LA SUIVANTE de Célie.

UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La Scène est dans un place publique.



J. M. Moreau le Jne del. — N. De Launay sculp. 1772

LE COCU IMAGINAIRE.



SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE.

COMEDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

CÉLIE *sortant toute éplorée.*

Ah! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?

Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotte ! peut juger ce qui vous est utile ?
Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile ;
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur[1],
Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, *de quelle humeur il est*,
Et dois auparavant consulter, s'il vous plaît :
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque[2] cette somme
Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.

CÉLIE.

Hélas !

GORGIBUS.

Hé bien hélas ! Que veut dire ceci ?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
Hé ! Que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans ;

De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi, comme'il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac [3], & les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La Guide des pécheurs [4] est encore un bon livre;
C'est-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre;
Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon pére, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, si sans vous je disposois de moi;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage [5].
Lélie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.

Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner ?
Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences.
Que je n'entende plus vos sottes doléances.
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir ;
Si je ne vous lui vois faire fort bon visage [6],
Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II.

CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE.

Quoi, refuser, Madame, avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur ?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes ?
Hélas ! que ne veut-on aussi me marier !
Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frère, a fort bonne raison
Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,

Qui croît beau, tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente,
Et maintenant je suis ma commère dolente.
Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver [7];
Sécher même les draps me sembloit ridicule;
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi.
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un, Dieu vous soit en aide, alorsqu'on éternue.

CÉLIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait [8]?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
Puisque si hors de tems son voyage l'arrête;
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah! ne m'accable point par ce triste présage.
Vois attentivement les traits de ce visage,

Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs ;
Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont point menteurs,
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE.

Et cependant il faut... Ah, soutiens-moi.

(*Laissant tomber le portrait de Lélie.*)

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah, bons dieux, elle pâme!
Hé ! vîte, holà quelqu'un.

SCÈNE III.

CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE *de Célie.*

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? Me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi ! n'est-ce que cela ?
Je croyois tout perdu de crier de la sorte ;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?

Ouais ! Elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir.

SCÈNE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*,

SGANARELLE *en passant la main sur le sein de Célie.*

Elle est froide par-tout, & je ne sais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
Ma foi, je ne sais pas ; mais j'y trouve encor moi
Quelque signe de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenêtre.*

Ah, qu'est-ce que je voi ?
Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre,
Il me trahit, sans doute, & je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir ;
Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très-grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

(Il la porte chez elle.)



SCÈNE V.

LA FEMME *de Sganarelle seule.*

IL s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon desir curieux :
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par les jeûnes des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun ;
Ce qui leur est permis leur devient importun ;
Dans les commencemens ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles :
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela seroit commode ; & j'en sais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi [1].
(En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.)
Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?
L'émail en est fort beau, la gravure charmante,
Ouvrons.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE *se croyant seul.*

ON la croyoit morte & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant [11], elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*

O ciel ! c'est miniature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE *à part, & regardant par-dessus l'épaule de sa femme.*

Que considère-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne me dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émue.

LA FEMME *de Sganarelle sans appercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
O que cela sent bon !

SGANARELLE *à part.*

Quoi ! peste, le baiser ?
Ah, j'en tiens !

LA FEMME *de Sganarelle poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie [12].

Et que s'il en contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.
Ah, que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine!
Au lieu de mon pelé, de mon rustre....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*

Ah, mâtine [13]!
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme!
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame?
Et, de par Belzébut qui vous puisse emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage, si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit & jour;
Bref, en tout & partout, ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente?
Et, pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant?

LA FEMME *de Sganarelle.*

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie:
La chose est avérée, & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Ecoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi-bien que je tiens la copie,
Tenir l'original !

LA FEMME *de Sganarelle.*

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objets de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(Regardant le portait de Lélie.)

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrette,
Le drôle avec lequel...

LA FEMME *de Sganarelle,*

Avec lequel ? Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... & j'en creve d'ennui.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par-là ce maître ivrogne ?

SGANARELLE.

Tu ne m'entens que trop, Madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius [15] :
J'en suis pour mon honneur; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes [16].

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah, cela ne vaut pas la peine de se plaindre?
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir:
Hélas, voila vraiment un beau venez-y-voir!

LA FEMME *de Sganarelle.*

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle;
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé, la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA

LA FEMME *de Sganarelle.*

Va, pourſuis ton chemin, cajole tes maîtreſſes,
Adreſſe-leur tes vœux, & fais-leur tes careſſes :
Mais rends-moi mon portrait, ſans te jouer de moi.

(*Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.*)

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

SCENE VII.

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

ENFIN nous y voici : mais, Monſieur, ſi je l'oſe,
Je voudrois vous prier de me dire une choſe.

LÉLIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps
Pour ne point ſuccomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous ſommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant ſecoués,
Que je m'en ſens pour moi tous les membres roués;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire:
Cependant, arrivé, vous ſortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme;
De l'hymen de Célie on alarme mon ame;
Tu sais que je l'adore; & je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui; mais un bon repas vous seroit nécessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
J'en juge par moi-même; & la moindre disgrace,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE.

Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ *bas à part.*

(*haut*) Si-fait bien moi, je meure.
Votre dîné pourtant seroit prêt tout-à-l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah, quel ordre inhumain!

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi j'ai de la faim & de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes voeux,
Et sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCENE VIII.

LÉLIE *seul.*

Non, non, à trop de peur mon ame s'abandonne;
Le père m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE *sans voir Lélie, & tenant dans ses mains le portrait.*

Nous l'avons, & je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne;
Il ne m'est point connu.

LÉLIE *à part.*

Dieux ! qu'apperçois-je ici ?
Et, si c'est mon portrait que dois-je croire aussi [18] ?

SGANARELLE *sans voir Lélie.*

Ah, pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée !
Faut...

(*Appercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.*)

LÉLIE *à part.*

Ce gage ne peut sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chansons, & qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LÉLIE *à part.*

Me trompé-je ?

SGANARELLE *à part.*

Ah ! Truande, as-tu bien le courage [19]
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge ?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étourneau...

LÉLIE *à part, & regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuſe point; c'eſt mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme eſt curieux.

LÉLIE *à part.*

Ma ſurpriſe eſt extrême.

SGANARELLE *à part.*

A qui donc en a-t-il?

LÉLIE *à part.*

Je le veux accoſter.

(*haut*) (*Sganarelle veut s'éloigner.*)

Puis-je?... Hé! de grace, un mot.

SGANARELLE *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous, de ſavoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE *à part.*

D'où lui vient ce deſir? Mais je m'aviſe ici...

(*Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.*)

Ah, ma foi, me voilà de ſon trouble éclairci!
Sa ſurpriſe à préſent n'étonne plus mon ame;
C'eſt mon homme, ou plutôt c'eſt celui de ma femme [2].

LÉLIE.

Retirez-moi de peine [21], & dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous ſavons, Dieu merci, le ſouci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche eſt votre reſſemblance,
Il étoit en des mains de votre connoiſſance;
Et ce n'eſt pas un fait qui ſoit ſecret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame & de vous.
Je ne ſais pas ſi j'ai dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre ſeigneurie:
Mais faites-moi celui de ceſſer déſormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais;
Et ſongez que les nœuds du ſacré mariage...

LÉLIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE.

Eſt ma femme, & je ſuis ſon mari.

LÉLIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui, ſon mari, vous dis-je, & mari très-marri [22];
Vous en ſavez la cauſe, & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ſes parens.

SCÈNE X.

LÉLIE *seul.*

AH, que viens-je d'entendre!
On me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah, quand mille sermens de ta bouche infidelle
Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas & si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; & quelque bien... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout-à-coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCÈNE XI.

LÉLIE, LA FEMME *de Sganarelle.*

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*

(*appercevant Lélie.*)

MALGRÉ moi mon perfide... Hélas, quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains ici pour vous l'évanouissement[23];
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE, UN PARENT *de la femme de Sganarelle.*

LE PARENT.

D'UN mari sur ce point j'approuve le souci;
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vîte aussi:
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle:
C'est un point délicat; & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme, après tout, lui peut être connu?
Informez-vous-en donc; &, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

ON ne peut pas mieux dire ; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop-tôt venues.
Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins...

SCÈNE XIV.

SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie*, LÉLIE.

SGANARELLE *à part les voyant.*

AH ! que vois-je ? Je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur ; & votre mal,
Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse rendre,

Du ſecours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE *à part.*

La maſque encore après lui fait civilité.

(La femme de Sganarelle rentre dans ſa maiſon.)

SCENE XV.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE *à part.*

IL m'apperçoit ; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE *à part.*

Ah ! mon ame s'émeut, & cet objet m'inſpire...
Mais je dois condamner cet injuſte tranſport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon ſort.
Envions ſeulement le bonheur de ſa flamme.

(en s'approchant de Sganarelle.)

O trop heureux d'avoir une ſi belle femme !

SCENE XVI.

SGANARELLE, CÉLIE *à ſa fenêtre, voyant Lélie qui s'en va.*

SGANARELLE *ſeul.*

CE n'eſt point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend auſſi confus

Que s'il m'étoit venu dès cornes à la tête.

(Regardant le côté par où Lélie est sorti.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE *à part en entrant.*

Quoi, Lélie a paru tout-à-l'heure à mes yeux !
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux ?

SGANARELLE *sans voir Célie.*

O trop heureux d'avoir une si belle femme !
Malheureux bien plutôt, de l'avoir cette infâme !
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi [24] nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice,
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse !
Ah, je devois du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau[25],
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voisinage.

(Pendant le discours de Sganarelle, Célie s'approche peu-à-peu, & attend, pour lui parler, que son transport soit fini.)

CÉLIE *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas, ce n'est pas moi qui le connois, Madame !
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison[26]:
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes[27];
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CÉLIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme & de lui.

CÉLIE.

Celui qui maintenant...

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore;
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah ! j'avois bien jugé que ce ſecret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défenſe avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité ;
Et pluſieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action[28] ?
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être ſouillé de cette perfidie ?
O ciel ! Eſt-il poſſible ?

SGANARELLE.

Il eſt trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah, traître, ſcélérat, ame double & ſans foi !

SGANARELLE.

La bonne-ame !

CÉLIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne ſoit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler !

CÉLIE.

Avoir ainsi traité
Et la même innocence & la même bonté !

SGANARELLE *soupire haut.*

Hai !

CÉLIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui bien loin... Mais c'est trop, & ce cœur
Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma très-chère Madame ;
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CÉLIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCENE XVII.[31]

SGANARELLE *seul.*

QUE le ciel la préserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;
Et l'on ne doit jamais souffrir, sans dire mot,
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte ;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens ;
Et sans aucun respect faire cocus les gens.

(*Il revient après avoir fait quelques pas.*)

Doucement, s'il vous plaît ; cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant & l'ame un peu mutine ;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne suis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.

Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, & la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage.
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait-là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos:
Elles font la sottise, & nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidens,
Qui nous viennent haper en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif & maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans aller de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons nous

Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens-de-bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot, de ne me venger pas;
Mais je le serois fort, de courir au trépas.

(*Mettant la main sur sa poitrine.*)

Je me sens-là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:
Oui, le courroux me prend; c'est trop être poltron:
Je veux résolument me venger du larron.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

CÉLIE.

OUI, je veux bien subir une si juste loi:
Mon père, disposez de mes vœux & de moi;

Faites, quand vous voudrez, ſigner cet hymenée:
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée;
Je prétends gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah, voilà qui me plaît, de parler de la ſorte!
Parbleu, ſi grande joie à l'heure me tranſporte,
Que mes jambes ſur l'heure en caprioleroient,
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi; viens-çà, que je t'embraſſe.
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace;
Un père, quand il veut, peut ſa fille baiſer,
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX.

CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE.

CE changement m'étonne.

CÉLIE.

Et lorſque tu ſauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie
A pu blesser mon cœur par une perfidie;
Qu'il étoit en ces lieux sans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCÈNE XX.

LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LÉLIE.

AVANT que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CÉLIE.

Quoi! me parler encore? Avez-vous cette audace?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande; & votre choix est tel,
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire,
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; & mon plus grand desir,
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CÉLIE.

Quoi! tu fais le surpris & demandes ton crime?

SCÈNE XXI.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, *armé de pied en cap*, LA SUIVANTE *de Célie*.

SGANARELLE.

GUERRE, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur.

CÉLIE *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah, je vois!...

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE *à part.*

Ma colère à présent est en état d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut m'empêcher:
Où je le trouverai, je veux le dépêcher.

(*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*)

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉLIE *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement

(*à part.*)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah, quel contentement
J'aurois à le tuer ! Prenons-en le courage.

LÉLIE *se retournant encore.*

Hai ?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

(*A part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*)

Ah ! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.

CÉLIE *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE.

Oui, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable,
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur !

CÉLIE.

Ah, cesse devant moi,

Traître, de ce discours l'insolence cruelle!

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle:
Courage, mon enfant; sois un peu vigoureux.
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derrière [32].

LÉLIE *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix:
J'ai raison de m'en plaindre; &, si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LÉLIE.

D'où vous naît cette plainte, & quel chagrin brutal?...

SGANARELLE.

Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conscience & le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma fem

Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule.
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule :
Je ſais qu'elle eſt à vous; & bien-loin de brûler...

CÉLIE.

Ah, qu'ici tu ſais bien, traître, diſſimuler!

LÉLIE.

Quoi! me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée
De qui ſon ame ait lieu de ſe croire offenſée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CÉLIE.

Parle, parle à lui-même : il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE *à Célie.*

Vous me défendez mieux que je ne ſaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Lélie.*

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux;
Mais je ne ſuis point dupe, & vois ce qui ſe paſſe :
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace;

Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE *à sa femme.*

„ L'on ne demande pas, carogne, ta venue „ ;
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

(*se tournant vers Lélie.*)

Tu vois si c'est mensonge; & j'en suis fort ravie.

LÉLIE.

Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez long-tems je tâche à le comprendre,
Et si, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

(*Elle se met entre Lélie & sa maîtresse.*)

Répondez-moi par ordre, & me laissez parler.

(*à Lélie.*)

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre?

LÉLIE.

Que l'infidelle a pu me quitter pour un autre ;

Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée! à qui donc?

LÉLIE *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment, à lui?

LÉLIE.

Oui-dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LÉLIE.

C'est lui même aujourd'hui.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Est-il vrai?

SGANARELLE.

Moi, j'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié?

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai: le voilà.

LÉLIE *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit aussi

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE.

(*montrant sa femme.*)

Sans doute. Et je l'avois de ses mains arraché;
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché [34].

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand, après ton injuste courroux,

(*montrant Lélie.*)

J'ai fait dans sa foiblesse entrer Monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure;
Et je l'ai laissé choir en cette pamoison,

(*à Sganarelle.*)

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal [35], je crains d'être trompée.

SGANARELLE *à sa femme.*

Hé, mutuellement, croyons-nous gens-de-bien!
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien;
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Soit. Mais gâre le bois si j'apprends quelque chose.

CÉLIE *à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.*

Ah, Dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obéïssance,
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter.
J'ai promis à mon père; & ce qui me désole...
Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie.*

LÉLIE.

MONSIEUR, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux; & mon ardente amour

Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très-humble serviteur à votre seigneurie [56].

LÉLIE.

Quoi, Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir;
Ma fille en suit les loix.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon pere, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens?
Tu te démens bientôt de tes bons sentimens;
Pour Valere tantôt... Mais j'apperçois son pere:
Il vient assurément pour conclure l'affaire.



SCÈNE DERNIÈRE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie*.

GORGIBUS.

Qui vous amene ici, Seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un ſecret important que j'ai ſu ce matin,
Qui rompt abſolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hymenée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Liſe en époux;
Et comme des parens le bien & la naiſſance
M'ôtent tout le pouvoir de caſſer l'alliance,
Je vous viens...

GORGIBUS.

Briſons-là. Si, ſans votre congé,
Valere votre fils ailleurs s'eſt engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même eſt promiſe à Lélie,
Et que, riche en vertu, ſon retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juſte envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.....

GORGIBUS.

Allons choiſir le jour pour ſe donner la foi.

SGANARELLE *ſeul.*

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi!
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'eſprit une fauſſe créance.
De cet exemple-ci reſſouvenez-vous bien;
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN.



OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

1 *SANS beaucoup de longueur*, pour *ſans beaucoup de retard*, ne ſe dit pas.

2 ..... *Avecque cette ſomme.* Les trois dernières lettres du mot *avecque*, dit l'Abbé d'Olivet, ne forment une ſyllabe que pour les yeux.

3 *Les Quatrains de Pibrac & les doctes Tablettes*
Du Conſeiller Matthieu.

Guy Dufaur de Pibrac, Magiſtrat célèbre du ſeizième ſiècle, a mérité l'éloge d'avoir introduit le premier au Barreau la véritable éloquence; il mourut en 1584. Nous avons de lui des Plaidoyers, des Harangues & des Poéſies connues ſous le nom de *Quatrains*, qui ſont remplis d'inſtructions utiles pour la conduite de la vie.

Pierre Matthieu, Hiſtoriographe de France, mort à Toulouſe en 1621, à 58 ans, a compoſé en François l'Hiſtoire des choſes mémorables arrivées ſous

le Regne de Henri IV. Son ſtyle eſt affecté & de mauvais goût, dit M. l'Abbé Ladvocat. Le livre dont parle Molière a pour titre *lès Tablettes de la vie & de la mort.*

4 *La Guide des pécheurs eſt encore un bon livre.* Livre aſcétique ou de dévotion, par Louis de Grenade, Dominicain Eſpagnol, mort en 1588. Le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe décide que ce mot *Guide* n'eſt plus d'uſage au féminin que dans ces phraſes, *la Guide des pécheurs*, *la Guide des chemins*, qui ſont des titres de vieux livres.

5 *Un autre eſt ſurvenu dont le bien l'en dégage.* Cela ſeroit plus clair s'il y avoit *dont le bien me dégage;* mais cela n'en ſeroit pas écrit avec moins de contrainte.

6 *Si je ne vous lui vois faire fort bon viſage.* Vers médiocre, où le mot *fort* n'eſt mis que pour le beſoin du vers. Il étoit aiſé de dire, *Si je ne vous vois pas lui faire bon viſage.* En général, cette ſcène a du naturel & de la vérité. Gorgibus y parle à ſa fille du ton d'un bourgeois qui veut être obéi.

SCENE II.

7 *Je me couchois ſans feu dans le fort de l'hiver*, &c. Imitation *D'il ſabbadino*, nov. de Bocace. *Sappi, ſe prende moglie, che l'invernata te tenerà le rene calde, & la ſtate freſco il ſtomacho. E poi quando ancora*

ancora ſtranuti haverrai almeno chi te dirà, Dio te aiuti.

8 *D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait.* Le peuple dit ſubſtantivement *ce mal-bâti*, *ce contre-fait*, pour *cet homme mal bâti*; mais il ne dit jamais *ce mal-fait.* C'eſt donc une négligence de Molière, dont il faut faire l'aveu. Le mot de *for-fait* que Célie emploie pour déſigner la légèreté qu'il y auroit de ſa part à abandonner Lélie, n'eſt pas le mot propre.

9 *Et la grande longueur de ſon éloignement. Grande longueur*, pléonaſme. L'évanouiſſement de Célie dans cette ſcène eſt peu préparé; il n'eſt fait que pour donner lieu à la perte du portrait qui doit ſervir de fond à toute l'intrigue.

SCENE V.

10 *Cela ſeroit commode, & j'en ſais telle ici*
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.

Ce n'eſt point aux Spectateurs que la femme de Sganarelle adreſſe la parole; & l'Actrice qui joue ce rôle, auroit grand tort de jeter les yeux ſur le par-terre ou ſur les loges, qui n'exiſtent jamais dans une Pièce bien faite & pour un Acteur intelligent. La femme de Sganarelle ſe trouve dans la rue, & elle peut y ſonger à plus d'une voiſine qui lui ſug-gère la plaiſanterie qu'elle fait dans ces deux vers.

SCENE VI.

11 *Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.* *Autant* : de quoi ? On ne le devine point. Vers négligé.

12 *Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie.* On se sert de quelqu'un, mais on est servi par quelqu'un. Il étoit aisé de dire : *Lorsque par un tel homme on peut se voir servie.*

13 *Au lieu de mon pelé, de mon rustre....*
Ah, mâtine !

Voilà des mots terribles pour nos oreilles délicates. Ce sont des gentillesses du Dialogue dramatique des Italiens. Voyez *l'Hypocrite de l'Arétin*, Acte 2, Scène 18, où *Maia* & *Lisco*, mari & femme, se traitent ainsi :

Lisco.

Ribaldonaccia, cagna, mica.

Maia.

Ah porco..... Baga di vino.

14 *Que me veut donc conter par-là ce maître ivrogne?*
Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne.

Même remarque. Comment a-t-on pu dire que le style de Molière s'étoit perfectionné dans cette Pièce ?

15 *Et l'on va m'appeler Seigneur Cornelius.* Cette plaisanterie de mot ressemble à celle de Plaute dans

son *Amphitryon*, lorsqu'il fait dire à Sosie qu'il craint bien de s'apeler désormais *Quintus*, parce qu'il va être le cinquième que Mercure ait assommé.

[16] *J'en suis pour mon honneur; mais à toi qui me l'ôtes,*
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

Je t'en ferai à toi pour, &c., cela n'est pas françois. *Le bras & les côtes*, est bien peu digne de Molière.

SCENE IX.

[17] *Nous l'avons; & je puis voir à l'aise la trogne*
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.

Trogne & vergogne sont du style le plus grossier.

[18] *Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi?*

Aussi ne se trouve là que pour la rime, & n'a aucun sens. On pourroit dire, *que penser de ceci?*

[19] *Ah, Truande! as-tu bien le courage...* Ce mot est de l'ignoble le plus fort.

[20] *C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.* Voilà Molière. On peut le chicaner sur quelques mots; mais dans les choses, il est étonnant. Son naturel, sa précision, son comique, seront toujours inimitables.

[21] *Retirez-moi de peine*: il faudroit, *tirez-moi de peine*; & pour le vers, *tirez-moi d'embarras.*

[22] *Et mari très-marri.* Jeu de mots dont on se souvient tous les jours, & qui, d'ailleurs, convient à un homme du caractère de Sganarelle.

SCENE XI.

[23] Lélie tombe ici en foiblesse dans les bras de Madame Sganarelle, comme Célie est tombée dans ceux du jaloux. Il faut quelquefois être moins difficile pour les scènes sur lesquelles se fonde l'imbroglio d'une Pièce comique: le double évanouissement est le nœud de celle-ci.

SCENE XVI.

[24] *Sans respect ni demi:* vieille façon de parler dont Molière s'est servi deux ou trois fois dans ses premières Pièces; c'est-à-dire, avant qu'il eût son ami Despréaux pour surveillant.

[25] *Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau.* Nos amoureux ne paroissent plus en manteau sur le théâtre. Voilà de ces traits qui font vieillir Molière malgré nous.

[26] *Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison;* ce qui signifie, *Ne croyez pas que je m'afflige sans raison.* On ne peut guère être plus loin de ce qu'on veut dire. Le plus naturel, le plus vrai de nos Ecrivains, a eu bien de la peine à se défendre du galimatias si commun à la Poésie de ce temps.

27 *Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes.* Nous croyons devoir, à propos de cette expression, amuser nos Lecteurs d'un conte ancien.

On avoit fait présent à *Martin Grandin*, Doyen de Sorbonne, de quelques boëtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il enferma dans son cabinet. Ses écoliers, ayant trouvé sa clef, firent main-basse sur les boëtes. Le Docteur, à son retour, fit grand bruit, & il alloit chasser tous ses pensionnaires, si l'un d'eux, tombant à ses genoux, ne lui eût dit : Eh ! Monsieur, *on dira donc que vous nous avez chassés pour des prunes.* A ce mot, le bon Doyen ne put s'empêcher de rire, & il se calma.

Le sel de ce conte prouve que cette expression triviale étoit déjà reçue, & qu'il faut en aller chercher l'origine encore plus loin. Les Grecs avoient une espèce de proverbe égal à celui-ci pour le sens. Il se trouve dans le 22e Livre de l'Iliade : οὐχ ἱερήϊον, οὐδὲ βοείην. Ce n'est point pour un cuir de bœuf.

28 *Est-il rien de plus noir que ta lâche action?* On voit dans toutes les Comédies du temps de celle-ci, que l'usage général étoit de faire tutoyer les amans. Molière, dans ses dernières Pièces, renonça à cet usage peu décent.

29 . . . . *Avoir ainsi traité*
Et la même innocence, & la même bonté.

On ne sait ce que veut dire Célie avec cette même innocence & cette même bonté.

30 *A mériter l'affront...* Il faut *pour mériter l'affront.*

Scene XVII.

31 C'est cette scène qui, dans les dernières éditions de Molière, est la onzième du second acte, & qu'on appeloit dans la nouveauté *la belle scène*. Il faudroit abréger ce monologue, dont Molière lui-même auroit peut-être retranché beaucoup de choses, si la mémoire trop fidèle du sieur *de Neuvillenaine* ne les eût rendues publiques. Tels sont d'abord les quatre vers qui commencent par *La bière est un séjour par trop mélancolique.* Qui croiroit que notre Auteur n'eût pas dédaigné d'emprunter quelque chose de Scaron, qui avoit dit en 1646, dans son *Jodelet Duéliste :*

La bière
Qu'on dit être un séjour mal sain & caterreux ?

On pourroit supprimer ensuite quatre autres vers qui commencent par ces mots : *Puisqu'on tient à bon droit*, &c. On pourroit encore passer de ce vers plaisant, *Elles font la sottise, & nous sommes les sots*, à celui qui commence par *Moquons-nous de*

cela, &c. ce sont seize vers de moins; & le monologue réduit à cinquante-deux, seroit encore assez long.

SCENE XXI.

[32] *En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.* Dans cette scène, très-théâtrale par la double erreur de Célie & de Lélie sur le compte de Sganarelle, & très-plaisante par la poltronerie du Jaloux, on voit avec peine qu'il se propose de tuer Lélie en traître: c'est le rendre odieux, & le faire cesser d'être ridicule.

SCENE XXII.

[33] *L'on ne demande pas, carogne, ta venue*: il faut que l'Acteur soit bien sûr du respect qu'inspire Molière, pour oser prononcer de pareils mots.

[34] . . . . . . *Et je l'avois de ses mains arraché,*
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

L'expression trop peu plaisante de *péché*, ne nous paroît guère du Dictionnaire de la Comédie, quoiqu'on vienne de l'employer même en ariète dans *les deux Avares*. Molière s'en est encore servi dans *l'Ecole des Femmes*.

[35] *Et doux que soit le mal*... pour *Quelque doux que soit le mal*, ne se diroit plus aujourd'hui.

SCENE XXIII.

[36] *Très-humble serviteur à votre Seigneurie.* Voilà

le ſeul exemple chez Molière de trois rimes féminines de ſuite. Le premier de ces trois vers eſt d'un ſtyle embarraſſé & peu clair.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Scene VI.

Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien. Cette tournure de phraſe, ſi difficile à concevoir, eſt [redacted] uſitée dans quelques Provinces, & ſignifie : *Quand il en arriveroit autant, il n'y auroit pas grand mal.* Une jeune femme de Bourgogne diſoit après ſa première couche, lorſqu'on lui demandoit des nouvelles de ſa ſanté : *Il n'en faut plus qu'autant, je me porte bien.*

Même Scène. *Et l'on va m'appeler Seigneur Cornelius.* Ajoutez à la note ſur ce vers, que l'Evêque du Belay diſoit à un mari qui ſe plaignoit hautement, qu'il valoit mieux être *Cornelius Tacitus*, que *Publius Cornelius*. Molière n'ignoroit & ne négligeoit aucun des bons contes de ſon temps.

Trogne & vergogne ſont du ſtyle le plus groſſier. Bon pour le premier de ces mots ; mais il ne falloit pas le dire de vergogne.

Scene XVI.

Et la même innocence & la même bonté. Il falloit ſe ſouvenir que Corneille, dans le Cid, acte 2, ſcène 2, avoit dit : *Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu*, pour dire *la vertu même*.

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de Baudouin, rue du Foin-Saint-Jacques, N°. 31.